COMMENT DÉFENDRE LE LIVRE

—

Sans relâche, avec la certitude fervente de servir la société qui m'a vu naître et, mieux encore, de servir l'homme, je dis à mes contemporains que la cause du livre est sainte, mais qu'elle est gravement compromise, que le goût de la lecture est en pleine décadence et qu'il faut porter remède à ce que je considère comme un grand malheur pour l'espèce.

Je ne prêche pas dans le désert. D'autres voix s'élèvent. Des solutions sont proposées. Quelles sont-elles? Que valent-elles? La plupart me semblent mauvaises, même quand elles sont généreuses. La plupart me semblent, surtout, mal appropriées au problème.

Les libraires ont, presque seuls, jusqu'ici, cherché le moyen de lutter contre cette désaffection du public pour la chose imprimée. Je remets à plus tard d'examiner la très grave question de la publicité, dont j'ai parlé déjà souvent et qui, depuis l'origine, me semble avoir été mal entendue.

Le commerce de la librairie, dans le dessein de réchauffer le zèle d'un public hagard, abasourdi, tiraillé de cent façons, a pensé bien faire en se compliquant de séductions plus ou moins étrangères à son objet. On a, pour vendre des livres, essayé de vendre en même temps du thé, du porto, des cocktails. On a tenté de transformer ainsi la boutique du libraire en une sorte de salon mondain où les clients pouvaient se rencontrer, s'asseoir et prendre des plaisirs de bouche. Je pense et je

l'ai dit déjà, qu'une librairie véritable doit être un lieu de réunion où des personnes cultivées viennent échanger des idées, parler de leurs préférences et s'instruire du goût d'autrui. Je ne voudrais certes pas décourager des tentatives méritantes, poursuivies avec bonne foi, mais je ne crois pas heureux de soumettre la cause du livre, qui est une des plus graves de l'heure, à des habitudes mondaines. Une vraie librairie n'est pas un salon de thé.

La vogue des dédicaces n'a pas amélioré la situation du livre et elle a grevé lourdement les libraires et les auteurs d'obligations nouvelles. Je me suis, à plusieurs reprises, élevé contre cette coutume. Il n'est pas inutile d'y revenir en quelques mots. Ce n'est pas avec la pratique des dédicaces qu'on pourra sauver le livre et l'avenir de la culture. Le public est, dès maintenant, persuadé qu'une dédicace manuscrite est la prime obligatoire pour tout acheteur d'un livre. Il n'en achète pas davantage de livres; mais il se juge en droit de manifester, à l'occasion, une exigence qui, dès maintenant, complique assez gravement le travail du libraire, trouble la paix de l'écrivain, détermine des pertes de temps, des frais, des rivalités, diminue de toute manière le prestige d'une profession qui trouve son vrai climat dans le silence et la retraite. La dédicace omnibus n'a fait au livre que du mal. Elle va lui demeurer attachée comme une maladie incurable.

Une artiste d'esprit et du plus grand talent vient d'écrire aux éditeurs parisiens des lettres d'ailleurs belles et touchantes en vue de leur proposer un nouveau sortilège. Il s'agirait, cette fois, pour attirer les lecteurs, d'organiser dans les librairies de Paris, et peut-être de province, des séances musicales, avec le concours d'artistes en renom.

On ne peut pas n'être point ému d'une sympathie si généreuse. Mais je déclare tout net que de telles tentatives sont incohérentes et même funestes.

Comment! le livre est l'urne de toute pensée humaine, le tabernacle sacré de tout savoir, de toute expérience et pour gagner à sa cause des adeptes, des fidèles, il va

falloir, désormais, battre la caisse et les cymbales, demander le concours des chanteurs, des comédiens, et qui sait? demain sans doute, des prestidigitateurs et des acrobates. Comment! il s'agit de rappeler l'homme du xxe siècle, cet homme inquiet, affolé, il s'agit de le rappeler au respect des valeurs morales et intellectuelles, de le ramener à la méditation, à la réflexion, et, pour ce faire, il serait indispensable de lui verser des boissons alcooliques, de lui donner un concert et même de le faire danser. Les bibliothèques sont les sanctuaires de l'esprit, les lieux où l'homme prend conscience de sa véritable grandeur et, pour y attirer les lecteurs, il faudra bientôt, ce n'est que trop clair, y donner le cinéma gratuit, ou quoi, Seigneur! y distribuer des bons de tabac, des pains de savon pour la barbe, des flacons d'eau dentifrice? S'il en est vraiment ainsi, si nous en sommes arrivés là, je dis que le monde est très malade.

Non, non, il importe de faire comprendre à la foule que son intérêt suprême est en jeu, que le mieux-être, la justice sociale, les joies et les plaisirs temporels, en un mot que le progrès sous ses formes sensibles est lui-même subordonné au constant et harmonieux exercice des facultés intellectuelles et que, sans le livre, vase éprouvé de notre intelligence, la vie individuelle et collective risque de s'abîmer dans une sorte de barbarie dont nos enfants ni les enfants de nos enfants ne verront sans doute la fin. Il importe de faire comprendre à la foule des hommes de bonne volonté que le culte des choses de l'esprit est la condition essentielle d'une vie noble, aimable, féconde et que le livre est le symbole même de cette religion spirituelle. Il ne faut à aucun prix laisser croire à l'homme de la rue que, s'il veut acquérir un livre, il aura nécessairement droit à une séance de cirque ou à une heure d'opéra, ou même à un combat de boxe ou à une course de taureaux. Si le lecteur du xxe siècle ne peut plus aimer la lecture pour elle-même, qu'il renonce à la lecture et que, du moins, c'en soit fini d'une comédie humiliante pour l'intelligence humaine.

De grandes manifestations telles que les journées du livre me semblent opportunes et certainement efficaces. Mais tout ce qui peut ajouter à la confusion des valeurs, tout ce qui peut jeter ou accroître le trouble dans des esprits déjà sollicités par les chimères et les mirages, tout cela me semble redoutable et doit être proscrit.

Je sais que, dans certains pays, on croit servir des causes éminemment spirituelles, celle de la religion, par exemple, au moyen des fanfares, des parades foraines et de la publicité lumineuse. Cela me paraît dément. Autant vaudrait, pour recommander le silence, tirer des pétards et, pour prêcher la solitude, dresser des estrades à la foire.

Le livre doit se sauver tout seul. L'écriture doit se sauver par l'écriture. Le verbe doit suffire à défendre le verbe. Tous ceux qui croient à la vertu d'une méthode éprouvée par des siècles d'expérience, tous ceux qui pensent que le livre est le signe même de notre élévation, doivent, car il en est grand temps, s'allier pour cette croisade.

GEORGES DUHAMEL.

LES TROIS VIERGES

—

C'était vers la fin du mois de février 1929. Le froid était cruel et mordant, comme il peut l'être à Moscou à cette époque de l'année.

Le hasard d'une course quelconque m'avait amenée là, dans ce quartier éloigné de chez moi. Je me souviens seulement que, fort en retard, je m'étais hâtée d'atteindre la plus proche station de tramway, juste en face de la si célèbre prison Bouturky.

Le sinistre bâtiment de briques rouges profilait lourdement sa silhouette cernée à la base de hauts murs aveugles. La rue, longue et large, mais mal éclairée, étirait sa perspective triste; de cette tristesse lugubre propre aux seules rues des grandes villes, alors qu'elles sont à demi désertes par une nuit glaciale.

J'étais là depuis vingt ou trente minutes au moins et le tramway ne passait toujours point. Mon impatience augmentait à mesure que l'attente se faisait plus longue.

De rares passants se hâtaient, apparaissaient dans la lueur d'un réverbère, puis disparaissaient.

Une jeune fille qui portait un panier au bras attendait avec moi à l'arrêt du tramway.

Je ne sais si elle m'avait examinée durant la longue station forcée que je venais de faire, ni quel détail de mon vêtement avait pu la décider à accomplir ce geste — peut-être mon chapeau ou mes snow-boots, lesquels, par leur qualité supérieure à ce que l'on pouvait trouver en U.R.S.S. en ce moment-là dans les « kommunar » ou « mostorg », disaient d'eux-mêmes leur provenance étrangère. Il va de soi que, dans n'importe quelle ville d'Europe, ces accessoires de toilette seraient passés

plus qu'inaperçus; mais ici, par contraste, ils étaient d'un chic et d'une élégance suffisants pour désigner la personne qui les portait à l'attention des citoyennes. A vrai dire, je ne sais même pas si cette jeune fille avait examiné mes vêtements en détail, ou tout simplement moi-même qui attendais là, à côté d'elle.

Toujours est-il qu'elle s'approcha de moi et me demanda si je n'avais pas besoin d'une bonne. Je lui répondis non, je travaillais moi-même. En entendant cela, elle baissa la tête, fit un mouvement comme pour s'éloigner, mais ses yeux restaient littéralement rivés à moi.

Nous n'avions échangé que quelques brèves paroles, cependant le ton, le maintien, le timbre de voix de la jeune fille avaient quelque chose de bizarre.

Le tramway ne venait toujours pas; je m'impatientais de plus en plus.

Mon premier mouvement avait été de rejeter délibérément dans l'oubli cette malheureuse jeune fille, pour ne pas troubler mon propre bien-être. Mais nous étions là, côte à côte, et la sensation de cette présence si proche, que je devinais désespérée, éveillait ma conscience que je voulais endormir. J'étais mal à l'aise.

La jeune fille me fixait toujours. Bouche close. Mais dans ses yeux était une grande prière.

Le ton angoissé de sa voix, quand elle m'avait adressé la parole, résonnait encore à mon oreille. Ses yeux que je sentais rivés à moi, même quand je voulais ne pas la regarder, me faisaient plus de mal que le plus vif reproche. Cette situation devenait intolérable.

Je revins vers elle et lui dis de me donner son nom et son adresse. Je les notai dans mon carnet.

Je savais que ce n'était, fort probablement, qu'un vain geste pour donner quelque espoir à cette infortunée. Je doutais de faire quoi que ce fût qui pût la tirer d'embarras.

Pendant que j'inscrivais son adresse, elle me dit d'un air égaré et sur un ton de profonde supplication :

— C'est ce soir, ma petite citoyenne (grashdanotchka) qu'il faudrait m'emmener.

Une fois encore, je lui représentai que c'était impossible. Elle ne fit aucun geste, aucun mouvement, elle me fixa seulement obstinément et supplia encore à mi-voix:

— Sauvez-moi!

Je ne savais que faire. Je pressentais une de ces tragédies si nombreuses dans la grande ville en proie à la misère. J'avais grand désir de l'aider, mais je savais déjà, par avance, toutes les difficultés que j'aurais à surmonter et quelles complications pourraient résulter de mon intervention (aussi bien pour elle que pour moi). Toute réflexion faite, la seule chose à oser était de lui envoyer une carte postale — si toutefois je parvenais à lui trouver quelque ouvrage. J'insistai, lui expliquant que je n'avais qu'une chambre et qu'il m'était impossible d'y introduire quelqu'un.

Elle baissa la tête, retourna auprès de son panier et resta immobile. Je me sentais coupable vis-à-vis du profond désespoir de cette enfant, abîmée dans une sorte d'hypnose.

J'ai dit qu'il y avait quelque chose de bizarre en elle quand elle m'avait abordée et m'avait adressé la parole. Plus exactement, il aurait fallu dire, au lieu de « bizarre », *trop naturel*. Elle parlait avec cette simplicité et cette netteté qu'on atteint parfois en rêve et aussi dans les circonstances extrêmes de la vie, alors qu'un grand danger ou une résolution suprême nous fait rejeter entièrement et les conventions habituelles, et les circonlocutions dont s'entoure notre langage.

Je retournai donc vers elle et lui demandai si elle n'avait pas de parents, personne en ville chez qui dormir.

Son costume, sa façon de parler, son maintien étaient ceux d'une paysanne. Elle me dit être de N..., village qui se trouve à une centaine de kilomètres à l'est de Moscou, et s'appeler Anna. Son père l'avait envoyée à la ville pour gagner sa vie. Elle habitait chez une de ses tantes, mariée à un cordonnier. Tous deux s'enivraient dès le matin avec de la vodka. La tante, dans son ivresse, était terrible, pis encore que son mari : elle criait, hur-

lait, battait sa nièce et enfin, fatiguée, se jetait par terre, n'importe où, et ne bougeait plus. La veille, par exemple, la jeune fille avait dû la traîner tout le long du couloir de la maison pour la mettre au lit dans sa chambre. En ouvrant les yeux, les premières paroles de l'ivrognesse furent:

— De la vodka!

D'après ses récits, enfin, la jeune paysanne menait une vie infernale dans une perpétuelle atmosphère de soûlerie et de brutalité.

Toujours de la même façon directe, elle me raconta ceci par phrases brèves. Puis elle leva simplement le couvercle du panier qu'elle portait : le panier était garni de bouteilles vides. On l'avait envoyée chercher de la vodka et du vin.

De plus en plus émue, surtout par le ton de la pauvre fille, je lui promis de m'occuper d'elle et lui demandai d'attendre jusqu'au lendemain.

Quand je lui parlais de cette façon, elle baissait la tête sans répondre.

Inlassablement, j'en revenais à mes seuls arguments, lui répétant qu'il n'y avait pas de place chez moi, que je ne possédais qu'une seule chambre. Une dernière fois, je lui demandai de me faire la promesse de retourner chez sa tante, au moins pour cette nuit-là. Je l'assurai que, dès le lendemain, je lui donnerais de mes nouvelles.

Toute parole était vaine et se brisait contre sa lassitude, son découragement. Les attaches ordinaires de la vie étaient rompues pour elle.

Le tramway arriva enfin.

J'étais déjà sur le marchepied quand Anna, s'élançant vers moi, cria :

— Grashdanotchka ! Grashdanotchka ! (Petite citoyenne, petite citoyenne!), emmenez-moi tout de suite!

Avant même d'avoir eu le temps de penser à ce que j'allais répondre, j'entendis ma voix ordonner :

— Venez!

★

Elle avait crié sa dernière prière sans se soucier des gens qui nous entouraient. Elle vint se blottir contre moi. Tout ressort était brisé en elle, elle s'accrocha à moi et se laissa aller, comme une épave suit le courant qui l'emporte — littéralement.

Nous ne discutions plus. Son état d'égarement avait agi sur moi, j'étais liée à elle, je ne me sentais plus le droit de l'abandonner.

Le tramway était plein à craquer. Nous étions collés les uns aux autres, empilés dans un relent d'humidité et de vêtements sales. Nous avions pu saisir de la main la courroie de cuir qui pendait du plafond et, bousculées de tous les côtés, nous allions sans mot dire dans le grincement des rails. D'ailleurs, nous ne nous appartenions plus à nous-mêmes, il nous fallait suivre les cérémonies ordinaires des tramways soviétiques, participer aux conversations obligatoires :

« Descendez-vous à telle station? Sinon, excusez-moi, laissez-moi passer. » — « Volontiers, je vous en prie. Essayez de défricher votre route, vous vous rendez compte que ce n'est pas facile. »

Pourtant, avec l'aide des deux coudes et quelques vigoureuses saccades imprimées à leur corps, ceux qui voulaient passer parvenaient quand même à le faire, bien que sortant la plupart du temps tout hérissés et à demi étouffés d'un tel combat.

Les gens qui montaient criaient : « Mais voyons, camarades, citoyens! Avancez donc! Il y a encore beaucoup de place devant. »

Comme à l'ordinaire, dans les tramways, chacun travaillait ici *pour le bien des autres*. De tous côtés nous étions priés de passer l'argent au contrôleur, en tant que maillons d'une chaîne.

— Grashdanotchka! Grashdanin! Tovaricht! Ayez la bonté de prendre le billet pour moi, voilà l'argent.

L'argent passait de mains en mains, arrivait enfin au contrôleur, qui délivrait le billet, et le billet commen-

çait à circuler, refaisant en sens inverse le trajet déjà accompli par la monnaie. Chaque fois qu'il passait d'une main à l'autre, une interrogation : « A qui le billet? A qui cet argent? »

De temps en temps, toujours selon le rite habituel, des cris :

— Camarade contrôleur, vous ne m'avez pas rendu mon argent!

— Mais si, camarade! répondait la voix du contrôleur à l'autre bout du wagon. Combien m'avez-vous envoyé? Combien vous manque-t-il? Qui a transmis votre argent?

La querelle s'envenimait. Puis intervenaient des témoins éclairés, et c'était la réconciliation.

Vint notre tour de poser les questions protocolaires et d'échapper enfin à la cohue, après une lutte assez vigoureuse pour nous donner un vif besoin de respirer.

Il nous restait encore quelque chemin à parcourir avant d'arriver à mon logis. Rendue à moi-même depuis que nous nous étions échappées de la cohue du tramway, mille problèmes se posaient maintenant dans mon cerveau, quant au sort de la jeune fille qui allait à mon côté, silencieuse, son grand panier garni de bouteilles vides à la main.

Je me retrouvai devant la porte de notre légation où le milicien rouge montait sa garde habituelle. Là, en face de l'inévitable, mon parti fut pris sans discussion, et je fis entrer Anna avec moi.

Docile, comme toujours absente, elle me suivit. Par bonheur, je ne rencontrai personne, ni dans le hall, au rez-de-chaussée, ni dans les escaliers, et je réussis à la mener sans encombre à la porte de ma chambre, située au deuxième étage.

Je dois dire, par parenthèse, que tout le personnel de notre légation habitait le même immeuble; nous vivions là, reclus, comme dans une sorte de monastère. Près de ma chambre se trouvaient les deux chambres de mes deux collègues femmes, dans une autre aile du bâtiment logeait l'élément masculin. Chacune de nous avait sa chambre, très grande, très belle; la mienne, qui

se trouvait être la plus belle, était très vaste et bien meublée. J'y avais ajouté tous les bibelots personnels dont une femme aime à s'entourer pour se sentir mieux chez elle.

La jeune paysanne s'assit sans mot dire sur le coin du divan, près de l'entrée, et elle demeura plongée dans son hébétude, son panier posé près d'elle.

J'étais en proie à une cruelle perplexité; je me rendis compte maintenant de ce que je venais de faire. J'avais agi de façon insensée. Cette petite pouvait être une espionne, jouant merveilleusement son rôle. Le cas n'était pas rare. J'en avais eu l'exemple ici même. Si ce n'était pas une espionne, que faire d'elle maintenant? Sa présence serait certainement signalée. Il serait difficile de faire croire aux Russes qu'elle était venue ici simplement pour trouver un abri. Pour elle, une pareille équipée signifiait peut-être la prison.

Mieux valait la décider à retourner chez sa tante pour une ou deux nuits encore.

A mes paroles, elle parut sortir de son sommeil d'hypnose. Elle regarda autour d'elle, puis, sans répondre directement à ce que je disais, me demanda :

— C'est votre chambre?

— Oui.

— Pour vous seule? (Comme si elle n'en pouvait croire ses yeux.)

— Pour moi seule, dis-je.

Puis je m'apprêtai à reprendre mes exhortations, lui faisant entendre qu'il n'y avait pas de place pour elle, quand, avant que j'aie eu le temps de parler, elle prononça, toujours de la même voix absente, et *trop naturelle*:

— Vous couchez dans le grand lit là-bas?

— Oui.

Sur quoi elle conclut, levant de grands yeux, tout étonnée que l'on puisse dire le contraire :

— Alors, il y a de la place pour moi ici!

Puis elle répéta:

— Comme c'est beau, et comme c'est grand!

Pour comprendre toute la signification de ces paroles, il faut savoir qu'on ne trouvait pas, à cette époque, d'appartements à Moscou; qu'une étroite chambre était souvent partagée entre deux ménages, et que l'on pouvait louer, non pas une chambre, non pas une moitié de chambre, mais un coin pour dormir, qui était plus ou moins cher suivant qu'il se trouvait ou ne se trouvait pas du côté du soleil. Les coins du côté du soleil étaient très recherchés.

Cette jeune fille, presque encore une enfant, n'avait certainement jamais possédé autre chose qu'un coin de chambre, et elle ne supposait pas qu'une personne seule puisse accaparer une pièce tout entière.

A ces mots, je regardai le nid à la fois vaste et douillet que je m'étais arrangé : le plafond haut, la très large fenêtre, le grand poêle bien chauffé dont les briques blanches luisaient. Autour de nous, d'authentiques tapis d'Orient, des meubles en acajou et marqueterie, des tableaux, une magnifique peau d'ours blanc et, de-ci de-là, de petits objets d'art d'argenterie ou de porcelaine, quelques bronzes antiques et une toute petite collection de vases en vieil émail cloisonné; car à Moscou chaque étranger attrape la maladie des antiquités. Presque chaque jour on visite les *magasins de commission.* Presque chaque dimanche on part à la recherche de raretés, jusque dans la boue, par terre, dans ces sortes de *marchés aux puces* où les « gens d'autrefois » (bivchie lioudi) vont vendre ce qui peut leur rester; ne serait-ce quelquefois qu'un tout petit bout de véritable dentelle de Bruxelles tout jauni.

Et alors, je sentis le rouge de la honte me monter au front.

En effet, comme l'avait dit cette enfant, il y avait de la place pour elle ici. Matériellement, il y avait assez d'air, de lumière, d'espace, de vie, pour deux personnes et plus.

Je priai Anna de se tenir tranquille quelques instants. J'allai frapper à la porte de mes camarades pour leur demander de tenir conseil. Je leur exposai brièvement

l'aventure qui venait de m'arriver. Nous fûmes rapidement d'accord et décidâmes de garder la sans-asile, en cachant notre action, aussi bien à nos chefs qu'aux rouges qui nous surveillaient.

Après ce bref conseil, nous retournâmes vers l'enfant qui n'avait pas bougé, mais caressait du regard tous les objets qui l'entouraient et cette chambre qui devait être pour elle la vision du luxe le plus inouï. Nous nous arrangeâmes pour lui préparer un bain. Ce n'était pas très facile, car la salle de bains se trouvait au bout d'un long couloir extérieur. Il fallut user de ruse et de précautions. Mes deux amies restèrent dans le couloir pour monter la garde. Quant à moi, je dus accompagner Anna dans la salle de bains et m'y enfermer avec elle, comme si je l'utilisais pour moi-même.

L'étonnement de la jeune paysanne fut grand en face de la baignoire. De sa vie elle n'avait vu une installation pareille. Dans son village, il n'y avait que des étuves, et en ville elle allait dans les établissements de bains « Bany ».

— Comment y entre-t-on? me demanda-t-elle enfin, après avoir considéré la baignoire.

Il fallut le lui expliquer et l'aider.

Puis je lavai ses cheveux, qui étaient longs et blonds, je la savonnai et la frottai vigoureusement. Assise dans la baignoire, elle passa légèrement sa main droite sur son bras gauche, puis me dit, en souriant un peu:

— J'avais si froid!

C'est seulement alors que je lui demandai pourquoi elle s'était adressée à moi. Elle me répondit, toujours avec la même simplicité:

— Je vous ai regardée, et il m'a semblé que c'était vous qui deviez me sauver.

— Mais pourquoi?

— J'étais allée à cette station de tramway en demandant à la Sainte Vierge de m'envoyer la personne qui devait me sauver. Je suis venue, j'ai posé mon panier et je me suis mise à prier.

— Y a-t-il longtemps que vous étiez là?

— Quand je suis arrivée, il était six heures.

Je regardai ma montre, elle marquait neuf heures, du soir.

— Vous êtes-vous adressée à d'autres personnes avant moi?

— Non, j'ai quelquefois eu la tentation de le faire, mais j'ai toujours hésité au dernier moment. Quand je vous ai vue, j'ai compris que vous étiez un ange descendu du ciel et que je pouvais vous demander de prendre pitié de moi, que vous n'alliez pas m'abandonner.

Toute saisie de compassion au spectacle d'une telle naïveté et d'une foi aussi profonde, je lui demandai encore :

— Et si je ne vous avais pas prise avec moi, au dernier moment, quand j'ai sauté dans le tramway?

De la même voix simple, naturelle, comme hors du monde réel, elle me répondit:

— J'étais si fatiguée! J'étais si fatiguée! et il faisait si froid! J'aurais attendu jusqu'à ce que je ne puisse plus me tenir debout, et puis je me serais jetée sous le tramway. Mais vous êtes venue...

Peu de temps après, endormie dans un lit de fortune que nous lui avions dressé sur le plancher de ma chambre, elle avait l'air souriant et heureux. Ses cheveux blonds brillaient, son teint était rose et frais.

Le lendemain, quand il nous fallut quitter nos chambres pour nous rendre au bureau, un grave problème se posa. Nous ne pouvions laisser Anna aller et venir, elle risquait d'être surprise. Malgré tout, notre premier devoir envers notre pays était de prendre toutes les précautions nécessaires pour le cas où elle aurait été une espionne. Il ne fallait pas qu'elle pût s'échapper et s'emparer des documents secrets, — car, comme je l'ai dit, les bureaux se trouvaient dans le même bâtiment. Elle fut donc enfermée à double tour dans ma chambre.

Elle devait y rester prisonnière jusqu'à trois heures de l'après-midi. Ce n'est qu'à cette heure qu'une de nous put aller la délivrer.

Nous travaillions jusqu'à trois heures et demie sans

interruption. Pour pouvoir quitter la Chancellerie un peu avant le déjeuner (qui se prend à trois heures environ), mon amie se dit souffrante. Elle emmena notre protégée dans une modeste « stolovaïa ». Le menu se composait de « chti » et « sociski » (potage aux choux et saucisson).

Mon amie, qui était coquette et avait des principes nettement tranchés en la matière, ne pouvait supporter, comme elle le disait, de voir une jeune fille porter des cheveux longs au xx[e] siècle. En passant devant un salon de coiffure, elle y conduisit notre sans-asile. Quand nous la revîmes, une heure après, elle avait un petit air *moderne,* et chacune de nous pouvait admirer quelque pièce de sa garde-robe personnelle sur elle : la robe, les bas, les chaussures, le linge...

La petite semblait aussi toute transformée; elle se sentait revivre. En se regardant dans la glace, elle avait un sourire charmant, si heureux. Elle avait l'air de douter que c'était vraiment elle-même qu'elle y voyait.

Tout ceci était attendrissant, mais la situation ne pouvait se prolonger, et, après un nouveau conseil, — nous l'avions déjà interrogée plus en détail sur sa famille, — nous décidâmes de nous cotiser pour lui fournir l'argent nécessaire à son voyage. Le mieux était de la renvoyer chez son père, munie d'une lettre dans laquelle nous lui expliquions ce qui s'était passé et quels dangers courait sa fille s'il la renvoyait à la ville. Pour le cas où ce brave homme n'aurait pu trouver du travail chez de bonnes gens qui pussent prendre soin d'elle, nous proposions de donner à Anna un peu d'occupation chaque matin, avant nos heures de service, quand nous serions là nous-mêmes. La loger chez nous, c'était impossible, il n'y fallait pas songer.

Anna, pleine de reconnaissance et de gratitude, se trouvait maintenant très à l'aise avec nous. Elle ne pouvait toujours pas comprendre pourquoi il ne lui serait pas accordé de rester chez nous toute sa vie.

Le soir, elle voulut absolument que nous lui donnions du travail, n'importe lequel. Nous lui donnâmes à laver

des dizaines de paires de bas. Elle rayonnait, elle fit de son mieux et les rinça, les rinça à l'infini.

Puis, comme mon amie faisait de la musique, Anna s'approcha du piano. C'était la première fois qu'elle *voyait* quelqu'un jouer du piano. Elle connaissait pourtant bien le gramophone, nous dit-elle. Dans son village il y en avait plusieurs, dans les « tchaïnaïa », dans la « pivnaïa » et chez quelques paysans riches. Son père aussi avait été, sinon riche, du moins aisé; il possédait un cheval, deux vaches, des moutons, mais maintenant on leur avait tout pris, parce qu'on voulait *collectiviser* les biens du village. C'est de ce jour que la misère était entrée dans leur vie.

Entre autres choses, la machine à écrire dont nous eûmes à nous servir, pour la lettre que nous adressions à son père, excita son admiration. Elle regardait le papier, et à chaque frappe, elle s'écriait, émerveillée :

— Mais ce sont des lettres qui sortent! Mais oui, ce sont des lettres toutes faites!

Elle n'était cependant pas complètement ignorante et savait tant bien que mal lire et écrire.

Le lendemain, nous réussîmes à lui faire quitter la légation sans encombre.



Ici se trouvent les mots pour lesquels j'ai cru bon de relater cette histoire.

Pendant la journée qu'elle avait passée seule, enfermée, nous avions donné à la jeune paysanne du papier à lettres et de quoi écrire. Elle avait griffonné plusieurs brouillons. Je retrouvai parmi eux une lettre à son père. Elle racontait ce qui lui était arrivé, en termes simples et naïfs comme une légende. Et, en dépeignant le monde étrange dans lequel elle était tombée, cette enfant avait signalé — attestant qu'elle n'inventait rien et se conformait à la plus stricte vérité, si bizarre puisse-t-elle être! — les trois choses qui, à cette époque, pouvaient non seulement sembler extraordinaires, mais en-

core inconcevables à Moscou, c'est-à-dire, en propres termes :

Elles sont trois, *trois vierges,*
Elles ont *trois chambres*
et elles n'ont *pas d'enfants.*

JEAN MARIOTTI.

POÈMES

—

MOISSON

Les hirondelles,
De leurs faucilles noires,
Fauchent les blonds rayons de la lumière.
J'en recueille l'épi fructueux en mon sein;
La paille je la vois dans l'œil de mon voisin.

—

AUTOMNALE

Obstinée,
Sur la plus haute branche,
Une dernière feuille.
Et qui pépie,
Et qui pépie...
Moineau.

—

NOTA BENE

Ne crois pas qu'il suffise,
Pour rajeunir les vieilles choses,
Que tu les époussètes
D'un plumeau
Neuf.

—

DOMINICALE

Un mur, un marteau, des clous,
Font les beaux dimanches de mon voisin.
Il tape,
Et, tout le jour,
Retentit dans ma chambre
L'imperturbable pouls d'un homme probe et sain.

—

AGNES

Elle pleure
La mort du petit chat...
A vrai dire,
Il n'est pas mort,
Le petit chat;
A vrai dire,
Il n'y a pas du tout
De petit chat.
Mais
Y eût-il
Un petit chat
Et fût-il mort,
Le petit chat,
Elle pleurerait.
Elle est tellement sensible,
Voyez-vous!

—

HISTOIRE

Vingt siècles nous séparent
De l'heure où César fut frappé.
Soixante générations
A peine,
Soixante hommes
— De père en fils —
Faisant la chaîne
Nous y rattachent.
N'étais-je trop indolent
Pour étendre le bras,
Je pourrais,
Sur moi,
Détourner encore
Les coups,
Deux fois navrants,
De Brute...
Mais
A quoi bon?...

—

PATHETIQUE

Pistil incandescent
De ma lampe...
Oh, détresse
D'une ardeur
Dans le vide!

—

LONDRES

Il pleut
Depuis des jours.
Déluge.
Un poisson a remonté la Tamise
Jusque dans la ramure du platane d'en face.
Il y a fait son nid
A l'aisselle de deux branches
Et,
Mollement couché sur le seuil,
Il enfile les perles d'air
Qu'exhale
Sa bouche ronde.
De temps en temps,
Indolemment,
Il tend une nageoire.
Mais nulle goutte de soleil
Ne s'y vient écraser
En écaille d'or.
Par ma fenêtre, je le vois
Comme à travers la vitre d'un aquarium.

Parfois,
Je monte sur le toit
Et fais le point.
(Mon toit!
Tout ce qu'il reste
Des Iles Britanniques).
Tout à l'entour,
Piqués sur des bouées,
Des policemen

Règlent la circulation
Des courants...
Oh, nostalgie!
Personne ne songe à moi :
La mer est nue sous la pluie.

—

ANEMONES DE MER

Laissons flotter dans les courants
Nos tentacules
Et qu'ils saisissent
D'entre le va-et-vient des choses en suspens
L'émotion substantielle...

—

LES PEUPLIERS

Terre de Narbonnaise aux longs peupliers droits,
Quel inlassable archer
T'assigne comme cible
A ces flèches vibrantes?

—

L'AIGUILLON

O laboureur,
Ton aiguillon dépasse l'attelage.
Point n'ont hâte tes bœufs d'en atteindre la pointe.

—

KORE

A son oreille menue,
Frémissent des pendeloques
D'or. Sa joue est bistre et ronde.
Les dariques du soleil,
D'entre les feuilles palmées,
Glissent sur son jeune sein.
Ses yeux, — noirs d'une ombre humide
Comme un puits de patio —,
M'appellent dans leur ennui :
« Inconnu qui te désoles
Que je doive aussi mûrir,

Ami, sache me cueillir
Verte encore. »

—

L'OMBRE

Sous l'éclat de la lune,
Glisse une feuille du platane.
A ras du sol,
Fuit un rat qui se terre où la feuille atterrit.

—

CADRAN SOLAIRE

Un instant,
L'aile d'ombre
Effleure chaque heure du jour.
Mais l'aile est légère
Et l'instant est court.
Le reste est lumière.

ÉLIE MARCUSE.

MADAME BOVARY, NÉE COLET

—

Au souvenir d'Alfred Vallette, flaubertiste.

Ce soir de juillet 1845, à Croisset, Gustave Flaubert écrivait à son ami Alfred Le Poittevin. L'orage passé, l'atmosphère s'était rafraichie.

J'ai passé vraiment une amère jeunesse, et par laquelle je ne voudrais pas revenir, — mais ma vie maintenant me semble arrangée d'une façon régulière; elle a des horizons moins larges, hélas! moins variés surtout, mais peut-être plus profonds parce qu'ils sont plus restreints. Voilà devant moi mes livres sur ma table, mes fenêtres sont ouvertes, tout est tranquille; la pluie tombe encore dans le feuillage et la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel sombre. J'ai réfléchi aux conseils de Pradier, ils sont bons, — mais comment les suivre? et puis où m'arrêterai-je? Je n'aurais qu'à prendre cela au sérieux et jouir tout de bon, j'en serais humilié! C'est ce qu'il faudrait pourtant et c'est ce que je ne ferai pas...

Les conseils de Pradier : prendre une maîtresse qui romprait la monotonie de son existence de reclus, en y apportant un peu de gaîté, un peu de joie peut-être, — une maîtresse pas gênante, quelque femme mariée ou quelque fille entretenue, auprès de qui, de temps à autre, il goûterait tout l'agrément de l'amour, les ennuis étant réservés au mari ou à l'amant en titre.

A Paris, c'était facile à trouver, commode à pratiquer, mais en province, dans ce trou de Croisset, ou même à Rouen! Puis, un amour, tel que le lui conseillait Pradier, le troublerait, contrarierait ses projets, bouleverserait ses plans, le forcerait à « entrer dans la vie active, dans la vérité physique, dans le sens commun enfin ». Il rentrerait dans le rang, se laisserait absorber par la masse, cessant d'être lui-même il deviendrait un homme pareil aux autres hommes.

Si jeune encore, Flaubert avait l'orgueil de sa personnalité. Au fond de l'âme, il sentait le brouillard du Nord, qu'il avait respiré à sa naissance; il portait en lui la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migrations et ses dégoûts innés de la vie qui leur faisaient quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes. Comme les barbares, ses lointains ancêtres, il aimait le soleil, il ressentait une aspiration frénétique vers la lumière, vers le ciel bleu, vers quelque existence chaude et sonore, des rêves de jours heureux, pleins d'amour (1). Il n'avait connu, il ne connaîtrait sans doute jamais que des jours gris, pleins de pluie, pleins d'ennui et de spleen. Un désenchantement précoce lui était venu en songeant à la vie qui aurait dû être la sienne et en la comparant à celle qu'il lui faudrait subir. Ne pouvant se quitter soi-même aux heures de dégoût, les voyages dans les pays entrevus en rêve lui étant interdits, il avait voyagé dans le passé. Les poètes l'avaient consolé des misères dont il avait le pressentiment. Il avait vécu avec Horace, Shakespeare, Hugo. La gloire, l'amour, les lauriers en Orient, il les avait rêvés. Ce que le monde a de plus beau, modestement il se l'était donné d'avance (2). Son imagination bondissait vers l'azur, planait légère, heureuse; en plein vol, il prenait soudain conscience de sa folie, de son impuissance; l'élan brisé, il retombait brusquement vers ce pays de boue où, transplanté par les vents malins, jamais il ne réaliserait ses désirs immenses et insatiables. Pour complaire à son père, il s'était résigné à faire son droit. A Paris, sur un autre plan, le contraste lui avait été pénible entre l'existence qu'il eût pu mener et celle à laquelle le condamnait la modicité de sa pension. Il passait ses nuits dans une chambre garnie, en tête à tête avec de solennels cuistres, les Ducaurroy, les Lagrange, les Boileux, s'efforçant de retenir quelques bribes de leur indigeste fatras. Pendant ce temps, la postérité des Rastignac, la jeunesse à trente mille francs, se rendait en voiture, dans *sa* voiture, et tous les soirs, à l'Opéra, aux Italiens; elle allait en soirée, souriait à de jolies femmes, dînait au Rocher de Cancale, faisait l'amour avec des marquises et des catins de prince (3). Il avait eu envie de toutes ces choses qui, de loin, lui semblaient belles, et dont il ne devait pas jouir, bien qu'il fût né avec toutes les tendresses,

(1) Flaubert à Mme Colet : Jeudi soir, 11 heures [13 août 1846].
(2) Flaubert à Alfred Le Poittevin : Rouen, 24 février 1839 et 23 juillet 1839.
(3) Flaubert à Ernest Chevalier : Paris, 10 février 1843.

avec tous les vices et toutes les passions, et qu'il eût pu être aussi magnanime que les plus opulents, aussi tendre que les amoureux, tout aussi sensuel que les plus effrénés (4). Au lieu de vivre pour lui-même, il serait contraint de prendre un état, qui lui fût utile en étant utile à la communauté, finir ses jours dans la peau d'un substitut au procureur du Roi à Yvetot ou Dieppe (5), confit en vanité et en tartufferie, marié, père de famille, ayant tôt perdu sa propre estime pour acquérir l'estime de ses honorables concitoyens. Malgré ses efforts, il échoua piteusement aux examens. Son père étant mort peu après, sa mère n'insista pas. Son choix fut fait tout de suite, entre faire sa fortune et vivre pour soi. Il avait dit un irrévocable adieu à la vie pratique, renoncé à tous les petits bonheurs et tous les gros soucis des médiocrités intrigantes. Il serait lui-même. Il vivrait à sa guise, en ours, en solitaire, en anachorète, tel le saint Antoine de Breugheul, plus isolé à Croisset, au milieu de ses contemporains, que le moine dans sa brûlante thébaïde, vivant par la pensée avec ceux qui avaient aimé le beau, c'est-à-dire l'impossible, que leur génie avait su incarner en des créatures imaginaires plus réelles que les créatures de chair, s'aventurant, à la suite des historiens et des voyageurs, si loin dans le temps et dans l'espace, qu'il atteignait d'invraisemblables pays de contes où il se passait ses plus extraordinaires fantaisies, grisé de parfums subtils, ébloui par l'éclat de la lumière, le chatoiement des couleurs, le grouillement des foules. Une fois pour toutes, il s'était donné à l'Art, qui, dès le collège, lui était apparu plus grand que les peuples, les couronnes et les rois (6), n'ayant désormais d'autre ambition ni d'autre désir que de fixer, comme au réveil d'un songe, ses visions sur le papier. Ayant rompu toutes attaches avec son siècle, il vivait paisiblement parmi les gens de Croisset ou de Rouen, qui étaient loin de se douter que le fils de M. Flaubert, le médecin, faisait des rêves insensés, né qu'il se croyait pour être empereur de Cochinchine, fumer des pipes de trente-six toises, avoir six mille femmes et 1.400 bardaches, des cavales numides, des bassins de marbre, et des cimeterres pour faire sauter les têtes des gens dont la balle lui déplaisait (7). A toute heure du jour, mais surtout la nuit, il se glissait dans ce do-

(4) Flaubert à Alfred Le Poittevin : Milan, 13 mai 1845.
(5) Flaubert à Alfred Le Poittevin : Rouen, 24 février 1839.
(6) Flaubert à Ernest Chevalier : Rouen, 14 août 1835.
(7) Flaubert à Ernest Chevalier : Rouen, 14 novembre 1840.

maine enchanté, où il oubliait la réalité vulgaire et la bêtise ambiante. Son farouche orgueil l'écartait de tout. S'il avait beaucoup aimé, il avait été peu aimé des femmes, n'ayant pu se résoudre, pour leur plaire, à contrefaire les façons et le langage des séducteurs de profession. La beauté n'est point pour elles ce qu'elle est pour l'homme, elles la profanent en faisant jouir des goujats et des bellâtres. La vue des félicités vulgaires lui avait donné des nausées. Il eût voulu que celles qu'il aimait en secret l'aimassent pour lui-même. L'amour humilié s'était fait chez lui orgueil libertin, et il s'était éloigné de cet animal vulgaire, appartenant à une espèce stupide, dont l'homme s'est fait un trop bel idéal (8). Il s'était écarté de la femme, « repu comme doivent l'être tous ceux qu'on a trop aimés », « devenu impuissant par ces effluves magnifiques » qu'il avait « trop souvent senti bouillonner pour les voir jamais se déverser », n'éprouvant même plus « vis-à-vis d'aucun jupon le désir de curiosité qui vous pousse à dévoiler l'inconnu et à chercher du nouveau ». Il avait reporté sur sa mère et sur sa sœur ses tendresses inemployées, et, pour remplacer l'amour absent de sa vie, s'était rejeté sur l'amitié. Un par un, ses amis s'étaient détachés de lui; ils étaient allés vers le monde, vers la vie, s'accommodant assez bien de leur lot, et il était demeuré seul avec lui-même et ses tourments. Personne autour de lui qui fût capable de le comprendre. En proie à l'ennui qui ronge l'être dans ses entrailles et d'un homme intelligent fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense (9), il s'épuisait à poursuivre des chimères, qu'il savait être des chimères. Il avait des heures de désenchantement, des crises de découragement, durant lesquelles la volonté fléchissant sous le doute, la foi dans l'art ne le soutenant plus, le néant de tout, qu'il fuyait partout, il le retrouvait jusque dans la page écrite et laborieusement raturée. « Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'une angoisse atroce, sans femme, sans vie, sans aucun des grelots d'ici-bas », il n'en continuait pas moins son œuvre lente, « comme le bon ouvrier qui, les bras retroussés et les cheveux en sueur, tape sur son enclume sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne (10) ». L'exaltation que donne la femme lui manquait. Il lui prenait parfois d'étranges aspirations d'amour (11).

(8) Flaubert à Ernest Chevalier : Rouen, 29 mars 1841.
(9) Flaubert à Louis de Cormenin : 7 juin [1844].
(10) Flaubert à Alfred Le Poittevin : Croisset, septembre 1845.
(11) Flaubert à Alfred Le Poittevin : fin juin-début juillet 1845.

Pradier avait raison. Il lui fallait un amour normal, régulier, nourri et solide, qui le fît sortir un peu de lui-même, de son antre, de sa solitude, et l'humanisât. Si l'occasion s'en présentait, il ne la repousserait pas. Cela serait, si cela devait être (12), il s'en remettait à la fatalité.

§

Il y a douze heures, nous étions encore ensemble [....] Comme c'est déjà loin ! La nuit maintenant est chaude et douce; j'entends le grand tulipier, qui est sous ma fenêtre, frémir au vent et, quand je lève la tête, je vois la lune se mirer dans la rivière...

C'était le même décor, c'était la même heure de la nuit, c'était la même atmosphère, mais ce n'était plus à Alfred Le Poittevin que Flaubert écrivait ce 4 août 1846, un an plus tard, presque jour pour jour, c'était à Louise Colet.

Je viens de ranger tout seul et bien enfermer tout ce que tu m'as donné. Tes deux lettres sont dans le sachet brodé; je vais les relire quand j'aurai cacheté la mienne (13)...

Quelques jours plus tôt, dans l'atelier du sculpteur Pradier, 1, quai Voltaire, elle lui était apparue pour la première fois, parmi les marbres et les plantes antiques, marbre elle-même, marbre vivant.

§

C'est à peine s'il connaissait le nom de cette femme piquée par un « cousin » — et par une guêpe. En dépit de tous ses ouvrages, vers et prose, Mme Louise Colet, née Révoil, auteur des *Fleurs du Midi*, de *Penserosa*, de la *Jeunesse de Mirabeau*, de *Charlotte Corday et Madame Roland*, etc., lui était littéralement aussi inconnue que lui-même, qui n'avait rien publié, l'était pour elle..

Comme Flaubert, Mme Colet avait eu des désirs immenses et insatiables, que rien ni personne n'avait assouvis. Elle aussi, elle avait rêvé la gloire, l'amour et les lauriers, — les lauriers sous la Coupole. Elle s'était imaginé posséder tout cela. La réalité avait été au-dessous de ses rêves. Elle en avait fait l'aveu en tête d'une nouvelle, *Un amour en province*, publiée dans l'*Illustration* : (14)

(12) Flaubert à Alfred Le Poittevin [fin juin-début juillet 1845].
(13) Flaubert à Mme Colet : mardi soir, minuit [4 août 1846].
(14) Du 30 septembre 1843 et recueillie dans *Folles et Saintes*, Paris, 1842.

Il y a un âge de charmante ignorance en amour, où l'objet aimé n'est point un être réel, mais la personnification trompeuse de l'idéal que l'âme a rêvé. A cet âge de candeur (de 15 à 18 ans), on suppose les plus séduisantes qualités, les sentiments les plus délicats à quelque esprit pédant, à quelque cœur sec; on s'éprend de quelque physionomie maladive (cachet d'une vie déréglée), à laquelle on prête un charme mélancolique, on se compose un *fantôme adoré*, on est ému, dominé, torturé, souverainement heureux ou malheureux par lui, et on reste esclave de ce personnage factice jusqu'au jour où la raison dessille tout à coup et fait apparaître ridicule et niais ce bel amour si sincèrement caressé par le cœur et l'imagination.

M. Hippolyte Colet avait été ce fantôme adoré; il n'était plus, aux yeux dessillés de sa femme, qu'un personnage ridicule et niais. Il lui remettait en mémoire ce bout de dialogue du *Songe d'une Nuit d'été*, dont, naguère, elle avait traduit quelques fragments.

TITANIA

Obéron, qu'ai-je vu dans mon égarement?
Un âne me charmait.

OBÉRON

Oui, voilà votre amant.

TITANIA

De quel charme, Obéron, avez-vous fait usage?
Oh! maintenant mes yeux abhorrent son image

M. Colet n'avait jamais été pour elle un amant, mais un mari, et des plus ordinaires. Pas plus artiste que le premier bourgeois venu, il se reposait sur ses lauriers fanés du prix de Rome, et, fort satisfait de sa personne, il se contentait de professer au Conservatoire la fugue et le contre-point. Il croyait à son génie. Depuis longtemps Mme Colet avait cessé d'en être dupe. Hippolyte n'était qu'un raté. Il en avait le fiel. Il jalousait, détestait et dénigrait Rossini, qu'il ne trouvait pas assez savant (15). Lui-même il l'était trop, du moins le pensait-il, et c'était pour cela, sans doute, qu'à l'exception de fades romances, il n'avait encore produit que la partition d'un petit acte de M. Dupin, l'*Ingénue*, représenté à l'Opéra-Comique et fraîchement accueilli

(15) Eugène Delacroix : *Journal*, à la date du 11 mars 1848, Paris, s.d. [1893], t. I, p. 286.

par la critique, qui avait malicieusement reproché à ce professeur d'harmonie de n'en pas mettre dans ses compositions, ou tout au moins, abusant de l'emploi des trombones et des timbales, de la confondre avec le bruit. Mme Colet lui reprochait, pour sa part, outre ses illusions perdues, des torts bien plus graves, et d'un ordre intime, que la pudeur seule la retenait de formuler en vers et en prose, et elle déplorait, en soupirant, qu'on eût supprimé le divorce qui lui eût permis de renouveler, légalement, avec un autre l'expérience qui lui avait si mal réussi avec M. Colet.

Mme Colet avait du tempérament et du vague à l'âme. Elle ne se résignait pas à être mal aimée. Aux premiers souffles du printemps, elle entrait en transes, pendant l'été elle endurait le martyre. La chaleur l'énervait, l'orage la bouleversait. Elle se sentait d'abord lourde, puis son pouls précipitait ses battements, son sang bouillonnait, fermentait, lui envoyait des bouffées brûlantes à la tête, enfiévrant sa chair, empourprant ses joues; l'esprit flottant, veule et toute molle, inerte en son fauteuil, elle se laissait aller à de dangereuses rêveries (16). Les pures caresses de sa fille l'importunaient. Elle avait un désir impossible d'autres étreintes. Toute la nature était comme elle, prostrée; mais, l'orage crevé, la pluie tombée, les fleurs et les arbres de son petit jardin répandaient, vivifiés, leurs aromes dans l'air mouillé. Mme Colet ne connaissait pas ces détentes L'amour de ses enfants ne suffisait pas à remplir le désert de sa vie. Elle ne savait « que faire du trop-plein de son cœur ». C'est en vain qu'elle s'écriait :

Je ne pense qu'à vous, je renais et j'oublie
Que pour moi de la vie arrive le déclin (17).

Elle ne l'oubliait pas, elle y pensait sans cesse avec une mélancolie accrue. Toutè l'activité qu'elle s'était donné avait refoulé ses ardeurs sans les calmer, et elle se révoltait à la longue contre la condition qu'on lui avait faite de bourgeoise entretenue par de vieux messieurs de l'Académie, qui payaient ses sourires et ses faveurs avec les secours « votés aux gens de lettres. » « Je suis brisée de fatigues et d'ennui, confiait-elle à Paul Lacroix, et j'abandonnerais volontiers la littérature pour me faire couturière. »

(16) Louise Colet : *Lui*, Paris, 1880, p. 102 et 110.
(17) Louise Colet : *Historiettes morales* (Dédicace à mes enfants), Paris, 1846.

Mme Colet en était à ce tournant critique de sa vie sentimentale quand, en ce jour de juillet 1846, chez Pradier, le hasard l'avait mise en présence de Flaubert.

Il la trouva vraiment belle. Grande, bien faite, potelée à souhait, les épaules d'un blancheur éblouissante, le cou et les bras d'une pureté admirable, les yeux bleus, paradoxalement blonde pour une fille du Midi, c'était une nymphe de Rubens, éclose en Provence, épanouie et affinée à Paris, et vêtue avec l'élégance d'une lorette de Gavarni. Le barbare tressaillit. Ses sens mortifiés ardèrent. Un irrésistible penchant (18) l'entraîna vers la proie magnifique. Ses yeux verts fixèrent les yeux bleus, qui cillèrent, consentants.

Il n'avait qu'à vouloir pour qu'elle fût à lui. Dans un éclair, il entrevit le gouffre, la passion soufflant en tempête sur l'étang qu'était devenu sa vie, et le transformant en un océan où chaviraient ses résolutions et naufrageaient ses projets. Mme Colet lui parlait et sa voix trahissait l'inclination qu'elle avait pour lui. Elle souhaita avoir le plaisir de recevoir M. Flaubert chez elle, 21, rue Fontaines-Saint-Georges, tel soir. C'était plus qu'une invitation, c'était un rendez-vous. L'auteur de *La volupté console l'amour en pleurs*, qui connaissait les femmes et avait tout de suite deviné Mme Colet, ne s'y trompa point. Il engagea vivement Flaubert à profiter de l'aubaine. C'était juste la maitresse qu'il lui fallait, mariée, ayant deux enfants, belle et amoureuse. Elle habitait Paris, lui la province, il la verrait à son gré, selon son humeur ou son envie...

La fatalité voulut encore que, ce soir-là, M. Colet ne fût pas à la maison. Mme Colet n'y était pour personne, sauf pour le jeune ami de Pradier. C'était à son intention qu'elle s'était parée de mousseline blanche. Elle accueillit Flaubert dans son petit boudoir tendu de soie bleue, qui embaumait. Le parfum des fleurs se mêlait au parfum de Louise. Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond par un chaînon et fleurie, répandait une lumière discrète. Il faisait chaud. Pour se donner une contenance, ils parlèrent littérature, se découvrirent des goûts pareils et de communes admirations, qui allaient moins aux contemporains, que Flaubert abominait, qu'aux anciens. Mme Colet avait traduit, en vers, des passages des drames et des comédies de Shakespeare.

S'il eût fallu lui faire la cour, lui dire des choses poétiquement, il en fût resté là. Mme Colet le dispensa de la corvée.

(18) Flaubert à Mme Colet : dimanche matin 10 heures [9 août 1846].

Il lui plaisait, son regard tour à tour triste et tendre le lui signifiait clairement. Ce grand garçon de vingt-cinq ans, sain, robuste et beau, aux longs yeux vifs, légèrement clignotants, paraissait si timide que, jamais, à moins d'y être encouragé, il ne se permettrait de lui manquer de respect. L'heure passait, les choses traînaient, elle les brusqua. En lui montrant des riens, elle s'arrangea pour le toucher de son bras nu, ses anglaises frôlèrent ses joues qui rougirent. Elle tendit ses lèvres, il lui prit la taille. Sous la lampe d'albâtre, ils échangèrent leur premier baiser... (19).

Mme Colet pouvait disposer à sa guise de ses soirées, soit que M. Colet fût absent de Paris, soit qu'il eût affaire dehors. On convint de se retrouver le 30, qui était le 16e anniversaire des journées de Juillet. Bravant la chaleur torride, les Parisiens en liesse avaient, dès deux heures de l'après-midi, envahi les rues, encombré les places. Les faubourgs s'étaient vidés de leurs ateliers, de leurs magasins, de leurs taudis, le même peuple endimanché se ruait aux divertissements promis. Le long des quais et contre le parapet des ponts, les curieux se plaquaient, tâchant de suivre les courses aux canards et les joutes nautiques qui se disputaient dans le bassin d'Orsay. Les amateurs de gaudrioles se tenaient les côtes devant les baraques des saltimbanques et les tréteaux forains dressés tout le long de la rue d'Antin. Un mât de Cocagne s'élevait au milieu du grand carré des Champs-Elysées, dépouillé de sa ferblanterie et de ses montres. A l'entour, la foule encadrait les deux théâtres de pantomine, où on glorifiait des épisodes des guerres de l'Empire et de la campagne d'Afrique, cependant qu'aux quatre angles de la place, transformée en bal public, des orchestres versaient des « flots d'harmonie ». Grisettes et commis, ouvrières et bourgeois s'en donnaient à cœur joie.

Mme Colet et Flaubert dînèrent ensemble. Répugnant à l'hypocrisie du sentiment, comme à toutes les hypocrisies, il s'exprimait avec une franchise dont Mme Colet était choquée. Comprenant chaque chose, il n'en blâmait aucune (20); indulgent aux faiblesses de la chair, il excusait l'adultère, l'approuvait presque (21). Sur le point de le commettre, Mme Colet, qui avait des idées reçues et gardait, jusque dans ses égarements, le souci de la morale, plutôt que de

(19) Flaubert à Mme Colet : Croisset, 24 août 1846.
(20) Flaubert à Ernest Chevalier : Mercredi [Rouen, 23 février 1842].
(21) Flaubert à Alfred Le Poittevin : Nogent-sur-Seine, 2 avril 1845,

s'absoudre, goûtait une volupté perverse à se sentir coupable. L'oubli de ses devoirs ne lui faisait pas oublier les convenances. Elle se récria :

— Ainsi vous excusez tout, il n'y a ni bien ni mal pour vous (22) !

La réflexion était assez inattendue chez elle qui avait déjà opté pour le mal, mais sans doute Mme Colet estimait-elle que c'eût été enlever de son prix au don de sa personne, que d'en retirer la notion du péché.

Ils se mêlèrent à la foule, portés par ses remous, un des mille couple d'amoureux anonymes. Une allée d'obélisques lumineux, entrelacés d'énormes bouquets de fleurs, reliait la place de la Concorde à l'Arc de l'Etoile, sous la voûte duquel, tout là-bas, un grand soleil suspendu dardait ses rayons sur l'avenue où se heurtaient par masses compactes les promeneurs. Des liserés de gaz détachaient de l'ombre les bas-reliefs de Rude. En d'autres circonstances, des rimes se fussent éveillées dans la tête de Mme Colet, qui n'eût pas manqué de célébrer en un hymne les magnificences de cette fête royale et bourgeoise et de rendre grâces au ciel d'avoir permis, quelques heures auparavant, que Sa Majesté Louis-Philippe échappât aux coups de feu tirés sur Elle, alors qu'entourée des membres de sa famille, Elle se montrait à ses sujets sur le balcon des Tuileries. Mais, ce soir de juillet, l'émoi de Mme Colet n'était ni patriotique ni lyrique, ce n'était pas au souvenir des trois glorieuses que battait son cœur.

Sur un signal parti des Tuileries, des fusées s'élancèrent du pont de la Concorde et du quai d'Orsay, montèrent à l'assaut du ciel, crépitèrent, et de leurs flammes combinées tracèrent, aux applaudissements d'un peuple immense, dont une bonne partie était perchée sur les arbres et jusque sur les toits, les trois dates « immortelles » enguirlandées de gerbes de fleurs.

Des flons-flons invitaient à la danse. Flaubert héla une voiture, y fit monter Mme Colet, y monta lui-même et commanda au cocher d'aller au Bois de Boulogne...

Leur bonheur fut court. Au bout de huit jours, Gustave dut quitter Paris. Ce n'était pas une surprise pour Mme Colet, qu'il avait honnêtement prévenue en la mettant au courant de son existence. Mais elle eût souhaité le garder plus longtemps près d'elle. Elle l'accompagna jusqu'à la cour des Messageries. Les yeux rougis derrière sa voilette mouillée par les larmes,

(22) Flaubert à Mme Colet : dimanche, 10 heures [9 août 1846].

elle lui fit jurer, au milieu de ses sanglots, de revenir bientôt à Paris, et de lui écrire, tous les jours, de longues lettres...

Ce fut chez cette femme de trente-six ans, un renouveau romanesque — et romantique, — quelque chose de tendre et de naïf à la fois, qui la transfigurait. Son amour pour Flaubert lui refaisait une virginité sentimentale. Il lui semblait qu'elle n'avait pas vécu jusque-là. Elle avait chanté l'amour, sans le connaître. Les dix années qu'elle avait passées à Paris ne comptaient pas. Elle était redevenue la jeune fille assise sous le bois de pin, au crépuscule, et qui, le *Lac* de Lamartine tombé du bout de ses doigts dolents au creux de sa jupe, le regard perdu sur la mer, espérait l'amant, qu'elle venait de trouver enfin. Elle était le cœur brisé, la femme délaissée qui, douze ans auparavant, se lamentait à Aix :

O souvenir de pleurs et de mélancolie,
Ceux que j'aurais aimés ne m'ont point accueillie,
Ou bien, insoucieux,
Ils vantaient ma beauté sans comprendre mon âme
Et ne soupçonnaient pas, sous les dehors de femme,
L'ange tombé des cieux.

Cet ange, pour M. Colet, était un démon. Il trouvait sa femme changée, plus nerveuse, plus irritable, intraitable, et il n'y comprenait rien. Louise avait pris Hippolyte en grippe, sa présence, maintenant l'exaspérait, son contact lui était odieux. Elle n'éprouvait nul remords de l'avoir trompé. Elle se félicitait de sa « faute » et savourait son bonheur secret. Dès qu'il était sorti, elle courait à sa petite table, où elle avait rimé tant de poèmes, composé tant de nouvelles, et elle écrivait des pages et des pages à Gustave, lui racontant ses journées par le menu (23), les courses qu'elle avait faites, les gens qu'elle avait vus, les pensées qui lui étaient venues, et dans ce verbiage, le même refrain revenait sans cesse de la place qu'il occupait dans son cœur et dans sa vie, des heures divines qu'ils avaient connues ensemble; des larmes lui montaient aux yeux à ce souvenir, elle les laissait tomber sur le papier, où, délayant l'encre encore fraîche, elles laissaient des traces de sa douleur. La lettre

(23) Flaubert à Mme Colet : 26 août 1846.

pliée, avant de la mettre sous enveloppe, elle y glissait des fleurs d'oranger (24)...

Cet amour-passion qu'il avait inspiré avait d'abord flatté l'amour-propre de Flaubert, mais sa violence l'inquiéta bientôt. Ce n'était pas la liaison de tout repos vers laquelle Pradier l'avait aiguillé et qu'il avait cru nouer sans danger pour sa tranquillité. Ce qui l'avait attiré en Mme Colet, c'était sa chair; ce qu'il avait aimé d'elle, ce n'était pas son âme, mais sa forme, qui était belle. Dans l'intimité dépouillant la bourgeoise, elle avait eu des transports délirants, elle avait témoigné d'une ardeur dans le libertinage qui, contrastant avec les apparences qu'elle se donnait dans le monde, réservée et pudique, sinon modeste, ajoutait du piment à leurs jeux galants. Il eût souhaité qu'elle restât toujours ainsi, docile à son plaisir partagé, et qu'il la traitât en courtisane. Mais comme les femmes au cœur trop ardent et à l'esprit trop exclusif, Mme Colet ne comprenait pas cette religion de la beauté, abstraction faite de sentiment. Du sentiment, au contraire, elle en fourrait partout, là même où c'était déplacé, et elle en était vite arrivée à se comporter comme une grisette. Elle l'avait comblé de cadeaux-souvenirs : elle lui avait donné ses pantoufles, son mouchoir, une boucle de ses cheveux contre une mèche des siens, un sachet pour qu'il y mît ses lettres, les poulets de Victor Cousin.

Tu me donnes tout, pauvre ange, lui écrivait-il, ta gloire, ta poésie, ton cœur, ton corps, l'amour des gens qui te convoitent; tu me prodigues tes richesses pour ma satisfaction et pour mon orgueil (26).

C'était l'amour, l'amour banal, avec toutes sortes d'H (26), l'air connu avec lequel se gargarisaient les ténors et les barytons, la rengaine qui traînait dans tous les keepsakes, dans toutes les romances, dans tous les feuilletons, dans tous les drames-vaudevilles. Élégiaque et larmoyante, Louise soupirait et roucoulait, le réclamant auprès d'elle, s'affolant quand il tardait à lui écrire, inquiète de sa santé ou de son amour, jalouse de son passé, des femmes qu'il avait connues, de celles qui l'avaient aimé. Dix jours ne s'étaient pas écoulés depuis leur première rencontre qu'elle lui avait reproché de ne lui avoir pas encore écrit qu'ils s'aimeraient toujours.

Toujours! Quelle présomption dans une bouche humaine.

(24) Flaubert à Mme Colet : 27 et 31 août 1846.
(25) Flaubert à Mme Colet : 24 août 1846.
(26) Lettre de Flaubert à Mme Colet : [Croisset] dimanche soir [30 mai 1852].

et surtout dans la bouche d'une femme (27) qui n'en était pas à sa première aventure, et qui, ayant déjà aimé, avait, chaque fois, répété : Toujours. Il n'aimait pas Mme Colet, il ne l'aimait pas de cette façon-là, du moins. Le vertige passé, il s'était redressé, ressaisi. Cette tentative d'évasion, comme les précédentes, lui ayant été nuisible, il était rentré en lui-même, dans son antre et dans sa solitude, où il avait retrouvé avec joie ses livres, ses papiers et ses rêves. De passion, il n'en avait plus que par intermittence, la plume à la main; encore se battait-il les flancs pour donner la réplique à Mme Colet et se hausser jusqu'à son diapason, regrettant de n'avoir pas assez de voix pour moduler « ces longues aspirations qui sont obligées de s'envoler en soupirs (28)! » C'est à minuit qu'il lui écrivait. Sa chère image, lui disait-il, ne le quittait pas. Il se souvenait de l'enchantement de leur rencontre, de leur premier baiser, sous la lampe, de leur dîner en tête à tête, du feu d'artifice qu'ils avaient contemplé ensemble et qui avait été une « illumination pour eux » et comme « l'inauguration flamboyante de leur amour », surtout il se souvenait de leur promenade nocturne au Bois de Boulogne. « Si j'étais riche, j'achèterais cette voiture-là et je la mettrais dans ma remise, sans jamais plus m'en servir (29). » Il promettait d'aller la retrouver bientôt. En attendant, il ne cessait de penser à elle, rêvant à son visage, à son beau front blanc, son front sublime, à ses épaules, à son cou blanc, à sa voix passionnée, violente et douce comme un cri d'amour, à leurs caresses, à ses enlacements de sirène. La nuit, lorsque tout dormait, sûr de n'être pas dérangé, il sortait ses chères reliques, tout ce qu'elle lui avait donné dans la générosité de son amour, et il maniait avec attendrissement ces objets qui lui avaient appartenu, qui avaient touché son corps, il respirait le parfum de ses boucles, relisait ses lettres; bien en face de lui, il plaçait le portrait qu'elle lui avait envoyé, et de son cadre noir, accotée à un coussin de son sopha en perse, entre les deux fenêtres, à la place même où elle se fût assise si elle avait pu venir à Croisset (30), elle le regardait... Elle lui avait dit, en effet, que, quand minuit sonnait et que le vent

(27) Lettre de Flaubert à Mme Colet : 7 ou 8 août 1846.

(28) Flaubert à Mme Colet : 11 août 1846.

(29) Lettre de Flaubert à Mme Colet : Nuit de samedi au dimanche, minuit [8 août 1846].

(30) Lettre de Flaubert à Mme Colet : Nuit de vendredi, 1 heure [14 août 1846].

faisait frissonner les arbres de son jardin, il lui prenait des envies folles de le revoir.

Elle aurait voulu s'enfuir vers lui, le surprendre dans son travail nocturne, l'enlacer dans ses bras et lui dire en sanglotant : Ne nous séparons plus! La vieillesse viendra vite, puis la mort, pourquoi passer dans les larmes de l'attente ces beaux jours si rapides où l'âme et le corps sont en fête! Oh! ne pas dépenser sa jeunesse quand on aime, c'est être l'avare qui languit de faim auprès d'un trésor ou le malade qui, sachant un secret qui peut le sauver, préfère mourir (31).

Si elle avait pu aller surprendre Flaubert à Croisset, qu'elle n'eût pas été sa déception! La mise en scène était inventée. Sur le divan de Perse, vautré tout de son long, elle l'eût trouvé ruminant Virgile ou Horace, épelant du grec pour l'amour d'Homère, ou lisant les voyages de Chardin, sédentaire dans sa vie bornée, et aussi calme qu'avant de l'avoir connue (32), fumant sa pipe, revenu tout entier, après une passade sans conséquence, à l'Art. L'amour, il n'y pensait déjà plus, ou comme à une débauche, et, tout autant que la reconnaissance du plaisir, c'était la pitié qui le rattachait à Mme Colet.

C'était elle qui aimait, et elle en souffrait. Il eût mieux valu qu'ils ne se fussent pas connus. Plus que lui, la pauvre femme avait besoin d'un amour normal et régulier, d'un amant qu'elle verrait souvent, jusqu'à ce que l'habitude, la lassitude, la satiété, et les inévitables malentendus eussent amené la fatale rupture. Avec lui, elle était déroutée, ne comprenant pas qu'il pût être différent des autres, ni qu'étant libre et à son aise il ne pût s'arranger pour se rendre, malgré sa mère, toutes les semaines ou tous les quinze jours à Paris. Elle se persuadait qu'il la délaissait, ou la dédaignait pour une autre, qu'elle n'avait été pour lui qu'une fantaisie sans lendemain, et, point dupe de ses protestations ni de ses serments, elle se disait qu'il n'avait pas le courage de rompre. Aussitôt comblée, aussitôt sevrée, c'était dur. Il la plaignait...

Il retourna une ou deux fois rue Fontaines-Saint-Georges, et ils se promenèrent en calèche au Bois (33).

Puis il lui donna rendez-vous à Mantes. Il l'attendait à la descente de la diligence, parmi la foule, bras dessus bras

(31) Louise Colet : *Lui*, Paris, 1880, p. 103.
(32) Flaubert à Ernest Chevalier, Croisset, 12 août 1846.
(33) Flaubert à Louise Colet : 12 août 1846 et 17 octobre 1846.

dessous, ils allèrent à l'hôtel du Grand Cerf, où il avait retenu une chambre (34). Pour elle, cette fugue avait tout l'imprévu de l'aventure. Elle babillait, se confessait, livrait ingénument à son amant son âme en même temps que son corps. Elle lui donna ce qu'elle avait de plus précieux, un joyau qui lui venait de sa mère, et qui portait cette inscription : *Amor nel cor :* elle l'avait fait incruster dans un porte-cigare (35). Ils étaient seuls dans les bois, seuls dans leur chambre. Les heures passèrent rapides. Au soir on s'était séparé. Mme Colet, le cœur gros, les yeux en larmes, s'en retournait vers Paris, et Flaubert montait dans la voiture qui faisait le service de Rouen, soulagé, mais ennuyé, regrettant le temps perdu...

Tous les jours, le facteur lui apportait des lettres de Louise qui le suppliait d'aller la rejoindre à Paris. Elle lui envoyait aussi des vers, où, bravant l'honnêteté, elle le félicitait, entre autres choses, de s'être comporté, à l'Hôtel du Grand Cerf

Comme un buffle indompté des déserts d'Amérique

C'était ridicule, et il en avait ri...

Il s'ingéniait à la rassurer, à la consoler, à la câliner, protestant de son amour toujours vivace. Il lui demandait de l'oublier, l'exhortait au travail, lui conseillait d'aimer l'art plus que lui-même (36).

Tu me dis : Aime l'art, il vaut mieux que l'amour;

répliquait Mme Colet,

Tout sentiment s'altère et doit périr un jour
Pour que le cœur devienne une immortelle chose,
Il faut qu'en poésie il se métamorphose
Et que chaque pensée en sorte incessamment
En parant sa beauté d'un divin vêtement.
Sentir, c'est aspirer!... C'est encor la souffrance;
Mais créer, c'est jouir, c'est prouver sa puissance;
C'est faire triompher de la mort, de l'oubli
Toutes les passions dont l'âme a tressailli.

Et moi, je te réponds : La langue du poète
Ne rend du sentiment que l'image incomplète;
Concevoir le désir, goûter la passion,
Nous fait dédaigner l'art et sa création.

(34) Flaubert à Louise Colet : 4-5, 6, 10, 30 septembre 1846.
(35) Jules Troubat : *Notes et Pensées*, Paris, 1888.
(36) Flaubert à Mme Colet : minuit [8-9 août 1846].

Formuler les pensées dont notre esprit s'enivre
Ce n'est que simuler la vie : aimer, c'est vivre (37).

Flaubert revenait à la charge, l'art étant « la seule chose vraie et bonne de la vie et à laquelle on ne doit pas comparer un amour de la terre (38) ».

Son rêve, lui disait-il,était de faire d'elle « quelque chose de tout à fait à part, ni amie, ni maîtresse » et, qu'« hermaphrodite nouveau, elle lui donnât », de temps en temps et de loin en loin, « avec son corps toutes les joies de la terre et avec son esprit toutes celles de l'âme (39) ». Les lettres qu'il lui adressait se faisaient, elles aussi, de plus en plus hermaphrodites, l'amant excédé cédant la plume à l'écrivain qui terminait la besogne, abattant des pages entières, remplies de considérations sur l'art, l'amour, la vie, la politique, les événements du jour. Pensant tout haut, il écrivait à Mme Colet aussi librement qu'à E. Chevalier, Le Poittevin, Bouilhet, ayant besoin d'éclater, de parler avec quelqu'un, quel qu'il fût, de choses qui lui tenaient à cœur, qu'il aimait ou haïssait, sans se soucier de l'opinion de son correspondant. Il en oubliait d'être amoureux ou même galant, et il oubliait que Mme Colet était une bourgeoise amoureuse et vicieuse dans l'intimité, mais qu'autrement elle appartenait à l'espèce commune des bas-bleus, et qu'il lui faisait un honneur dont elle n'était pas digne en la prenant pour confidente de ses pensées. Il commit ainsi des maladresses; de son côté, elle accumula les contresens. Les scènes, par correspondance, se multiplièrent, Louise se lamentait, geignant, pleurant et piquant des crises de nerfs. Sa vanité froissée s'exprima en mauvais vers :

Va ! cherche encor de femme en femme;
Je crains peu l'infidélité :
Tu ne trouveras pas mon âme,
Si tu trouves plus de beauté.

Je crains peu ces pâles jeunesses,
Ces fleurs que fanent vos amours,
Ces couronnes de vos ivresses
Où le cœur manquera toujours.

. . . .

Elles enchaînent la pensée

(37) Louise Colet : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, Paris, 1852.
(38) Flaubert à Mme Colet : 28 septembre 1846.
(39) Flaubert à Mme Colet : 13 septembre 1846.

Aux lourds cordages de la chair
Et la font tomber affaissée
Comme la voile où manque l'air (40).

La fatalité s'était malicieusement mêlée d'appareiller leurs deux natures, que des abîmes séparaient... Ils ne s'étaient jamais compris, ils ne s'entendaient plus.

« Parlons de choses sérieuses, de votre cher drame... » ainsi commence une des dernières lettres que Flaubert écrivit en 1847 à Mme Colet.

Ils cessèrent de correspondre, puis de se voir (41)...

Il partit pour les pays qu'il avait parcourus en rêve, — et la réalité ne le déçut pas. Il fut, en compagnie de Maxime Du Camp, en Egypte et en Nubie, en Grèce, en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure. Il séjourna à Rhodes et à Smyrne, deux villes où Louise lui avait proposé de fuir ensemble et d'y cacher leur bonheur.

Il revint au bout de deux ans, et il se recloîtra à Croisset.

« Le temps passe, l'eau coule et le cœur oublie (42) ».

Trois années s'étaient écoulées, mais le cœur de Mme Colet n'avait pas oublié. Le temps avait amorti son ressentiment, l'absence poétisé le souvenir de l'amant. Elle ne lui gardait pas rancune de ne lui avoir pas une seule fois écrit de là-bas. Son orgueil s'humilia en une épître en vers :

Ami, racontez-moi votre belle odyssée,
Que poursuivit deux ans ma jalouse pensée.
Dans votre style, net et vrai comme un miroir,
Ce que vous avez vu, faites-le-moi revoir!

. . . .

Vous avez su garder la foi des grands artistes,
Ces croyants éternels, sérieux fantaisistes,
Qui, parmi les débris des mondes au tombeau,
Vont partout chercher la trace du vrai beau (*sic*).
L'Egypte et l'Orient, mœurs, monuments, nature
Passent dans vos tableaux en magique peinture.

. . . .

Loin du ciel de mon âme, oh! que je vous envie,
Moi, fille de la Grèce, en deçà de ma vie!

(40) Louise Colet : *Ce qui est dans le cœur des femmes : Orgueil*, pièce datée 1847.

(41) Voyez : « Mme Bovary et Mme Colet », dans la *France active*, mars-avril 1936.

(42) Flaubert à Mme Colet : 11 h. du soir, mercredi [2 septembre 1846].

Mes aïeux ont baigné leurs flancs dans l'Illissus.
Du sang des Phocéens mes pères sont conçus,
Et mon cœur a gardé de la race première
Le triple amour de l'art, du beau, de la lumière.
. . . .
Ami, d'un front pensif et d'une âme attendrie,
L'avez-vous recherchée aux murs d'Alexandrie,
Cette place sacrée où, tombant en héros,
Hypathie expirait aux regards d'Hélios (43)?

Ce n'était pas aux murs d'Alexandrie que Flaubert avait évoqué le souvenir de Louise-Hypathie, mais à Esnéh, chez Koutchouk-Hanem (44). La seule fois qu'il ait fait allusion à Mme Colet, ce fut dans une lettre (45) à Louis Bouilhet :

Le soir, nous sommes revenus chez Koutchouk-Hanem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses, almées (le mot almée veut dire savante, bas-bleu; comme qui dirait p...; ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres!!!

Ce qui prouve aussi qu'il était amplement édifié sur le compte de Mme Colet, née Révoil, qui ne valait pas mieux que Mme Marneffe. Bien que le « Philosophe » n'eût jamais été, comme le baron Hulot, un homme à bonnes fortunes, ayant dû, lui aussi, admirer dans Mme Colet, « bourgeoise pure et timorée », une décence, une éducation de manières que les filles et les lorettes qu'il avait fréquentées ne lui avaient offertes,

il s'était épris pour elle, en un mois [le mois qui avait suivi son récital académique] d'une passion de vieillard, passion insensée qui semblait raisonnable. En effet, il n'apercevait là ni moquerie, ni orgies, ni dépenses folles, ni dépravations, ni mépris des choses sociales, ni cette indépendance absolue qui, chez l'actrice et chez la cantatrice avaient causé tous ses malheurs. Il échappait également à cette capacité de courtisane, comparable à la soif du sable.

Mme Colet, « devenue son amie et sa confidente »,

faisait d'étranges façons pour accepter la moindre chose de lui. — Bon pour les places, les gratifications, tout ce que vous pouvez nous

(43) Louise Colet : *Ce qui est dans le cœur des femmes; Ressouvenir païen à M****.

(44) Voyez l'*Histoire de Safia, dite Koutchouk-Hanem, almée d'Esnih* : *Les Marges*, 10 juin 1926.

(45) Datée du 13 mars 1850 à bord de notre cange, à 12 heures au delà de Syène.

obtenir du gouvernement; mais ne commencez pas par déshonorer la femme que vous dites aimer, disait Valérie, [ou Louise] « autrement je ne vous croirais pas... et j'aime à vous croire, » ajoutait-elle avec une œillade à la sainte Thérèse guignant le ciel.

Tel avait été le manège de Mme Colet auprès de Cousin, de Villemain, car, presque autant que Mme Marneffe, elle était,

en quelque sorte, le type de ces ambitieuses courtisanes mariées qui, de prime abord, acceptent la dépravation dans toutes ses conséquences, et qui sont décidées à faire fortune en s'amusant, sans scrupule sur les moyens... Ces Machiavels en jupon sont les femmes les plus dangereuses, et de toutes les mauvaises espèces de Parisiennes, c'est la pire. Une vraie courtisane, comme les Josepha, les Schontz, les Malaga, les Jenny Cadine, etc., porte dans la franchise de sa situation un avertissement aussi lumineux que la lanterne rouge de la prostitution, ou que les quinquets du trente et quarante. Un homme sait alors qu'il s'en va là à sa ruine. Mais la doucereuse humilité, mais les semblants de vertu, mais les façons hypocrites d'une femme mariée qui ne laisse jamais voir que les besoins vulgaires d'un ménage, et qui se refuse en apparence aux folies, entraîne à des ruines sans éclat et qui sont d'autant plus singulières qu'elle les excuse en ne se les expliquant point. C'est l'ignoble livre de dépenses et non la joyeuse fantaisie qui dévore des fortunes...

Dans la vie de Mme Colet, Flaubert avait été, pendant quelque temps, ce que le jeune comte Steimbock avait été pour Mme Marneffe.

Il lui répondit cependant et la correspondance reprit entre eux, là où ils l'avaient laissée.

Ce n'est pas un homme vieilli comme moi dans tous les excès de la solitude, nerveux à s'évanouir, troublé de passions rentrées, plein de doutes du dedans et du denors, qu'il fallait aimer... lui écrivait-il.

Vous vous êtes blessée des choses secrètes de mon cœur, pourquoi le vouliez-vous, ce cœur (46) ?

Elle ne le savait pas alors, elle était désintéressée. Mais ce cœur qu'elle n'avait jamais possédé, et qu'elle croyait avoir perdu, elle voulait le reconquérir, pour l'exploiter.

Pendant que Flaubert voyageait, M. Colet était mort. Oubliant que, de son vivant, elle l'avait outragé de toutes les

(46) Flaubert à Mme Colet : fin octobre 1851 et début de novembre 1851.

façons, elle avait versifié les pleurs qu'elle laissa tomber sur son cercueil :

. . . .
Tous les chastes trésors en secret amassés
Dans une âme de vierge entre toutes choisie
Furent pour toi : candeur, fierté, foi, poésie
Parfums mystérieux qu'en ton sein j'ai versés.
. . . .
Les autres t'oublieront; moi, taisant ma douleur,
J'évoquerai ton ombre et j'en serai suivie.
A toi le plus sacré des amours de ma vie,
A toi le plus ému des regrets de mon cœur (47).

Au printemps de l'année suivante, parcourue de frissons, elle ne pensait plus à Hippolyte :

O nature! je sens ton souffle et ton esprit.
. . . .
En toi la sève court, en moi monte la flamme.
Mes bras cherchent des bras, mon âme appelle une âme.
. . . .
Passés dans l'abandon, les beaux jours font pleurer (48).

Mme Colet approchait de la quarantaine, et, bien que sa beauté se fût assez bien conservée, son miroir ne la rassurait qu'à moitié :

L'éclat du visage était moins vif qu'autrefois, mais son expression plus attachante. L'ancien enjouement s'était voilé, les joues avaient pâli; l'œil, un peu creusé, brillait plus triste et plus doux, gardant ses flammes pour les rapides moments où la passion enfouie se trahissait (49).

Flaubert restait insensible à ces charmes, que Louise savait faire valoir, vêtue, selon la saison, de velours noir ou de mousseline blanche. Il allait chez elle, 21, rue de Sèvres, chaque fois qu'il était de passage à Paris, du moins lui en donnait-il l'assurance, et restait à déjeuner. On prenait le café sur une petite terrasse fleurie, qu'ombrageait une tente chinoise. Il fumait son cigare. La gêne peu à peu dissipée, la familiarité revenue, il continuait, dans ses causeries, les lettres qu'il lui envoyait de Croisset. Il se sentait chez elle comme chez une vieille, mais encore jeune amie, sans nulle arrière-pensée

(47) Louise Colet : *Ce qui est dans le cœur des femmes.*
(48) *Idem.*
(49) Louise Colet : *Une histoire de soldat.*

galante. Il ne s'embarrassait plus de périphrases, allait jusqu'au fond de sa pensée, bousculant ses admirations et ses pudeurs, qu'il savait feintes...

Mme Colet s'était remise à briguer les prix académiques. Elle avait pour concurrent Leconte de Lisle, qui était un des familiers de son salon et lui avait dédié une pièce de vers : *Le désert :*

. . . .
Dans sa halte d'un jour, sous l'arbre desséché,
Tout rêveur, haletant de vivre, s'est couché,
Et comme le Bédouin, ployé de lassitude,
A dormi son sommeil, ô morne solitude!
Oublieux de la terre et d'un cœur irrité,
Il veut saisir l'amour dans son éternité.
Et toujours il renait à la vie inféconde,
Pâle et désespéré dans le désert du monde.

Mme Colet ne désespérait pas de saisir, en la personne de Flaubert, l'amour dans son éternité; en attendant, elle était prompte à saisir ce qui lui tombait sous la main. Leconte de Lisle en fut témoin un jour qu'il s'était rendu rue de Sèvres en compagnie de Flaubert. Un coup de sonnette interrompit la conversation. La bonne vint annoncer M. Villemain. Prise au dépourvu, Mme Colet eut juste le temps de faire passer ses amis dans la pièce voisine, qui communiquait par une baie vitrée avec le boudoir où elle se tenait. Elle reprit sa place près de la cheminée et sa broderie.

Des boucles mouvantes faisaient trembloter sur la chair de sa gorge découverte en triangle des ombres troublantes, tandis que son bras, tirant l'aiguille, rejetait en arrière le volant de dentelles pour livrer à nu d'agréables blancheurs délicatement veinées.

Villemain ne s'était pas assis. Debout, il avait saisi les doigts longs et fuselés qu'il débarrassa de l'aiguille et qu'il retint en une sorte de contemplation câline.

— Madame, c'est la main de la Joconde.

— Non, mon ami, c'est la mienne, et je vous la reprends. J'en ai grand besoin pour continuer ma broderie. Qu'avez-vous fait de mon aiguille?

— Ah, madame! Comment pouvez-vous condamner au travail une main si parfaite? N'a-t-elle pas écrit d'incomparables choses?

Et de la main il glissait au bras, moite et suave, puis du bras à la gorge, digne à son avis d'être peinte par la touche moelleuse du Ti-

tien : il allait en détailler de trop près le charme, réservé pour le mystère : un coup sec de la broderie s'abattit sur ses doigts maladroits.

— Oh ! Louise !... Puisque...

—Taisez-vous, vous laisseriez bien croire...

— On ne croira rien. Est-ce qu'on a jamais cru?... Je suis si laid !

Alors, s'excitant de ses premières audaces, et s'étant mis à genoux, il reprenait, pour la couvrir de baisers, la main de la Joconde, quand derrière le vitrage...

Un grand éclat de rire retentit.

Involontairement les complices avaient révélé leur présence. Il ne leur restait plus qu'à rentrer au salon sans baisser le ton, comme s'ils achevaient une conversation très amusante; mais leur brusque intervention avait fait jeter à quatre pattes Villemain, qui parut chercher un peloton, le ramasser, puis le remettre à Louise avec un : « Voici, madame », lancé trop triomphalement. Le trouble qu'il ne put dissimuler en se redressant l'empêcha de voir aux lèvres de son amie le pincement d'un imperceptible sourire, que Flaubert et Leconte de Lisle s'empressèrent d'interpréter à leur avantage. Il leur semblait qu'on avait profité de leur présence pour rendre ridicule un retour de passion surannée dont on prétendait se distraire. Chacun d'eux tira donc de l'incident la morale qui répondait le mieux à ses secrets sentiments (50).

Une almée...

Flaubert n'en était pas indigné. Il admettait tout, excusait tout. La vie des autres, il ne s'en mêlait pas, mais il entendait qu'on ne s'immiscât pas dans la sienne. Tout lui était indifférent, sauf l'art et, à cause de lui, une autre chose, qu'il était capable de défendre, farouchement : sa liberté. Mme Colet en était prévenue :

Je suis très bon enfant jusqu'à un certain degré, jusqu'à ma frontière (celle de ma liberté) qu'on ne passe pas, lui avait-il écrit à propos de Maxime du Camp; or, comme il a voulu empiéter sur mon territoire le plus personnel, je l'ai recalé dans son coin et à distance (51).

Elle n'avait pas tenu compte de l'avertissement. Passant outre à la consigne, elle avait tenté non seulement d'empiéter sur ce territoire inviolable, mais encore de l'annexer légale-

(50) Fernand Calmettes : *Leconte de Lisle et ses amis;* Mme Colet a raconté l'incident à sa façon dans *Lui* (p. 23-26).

(51) Flaubert à Mme Colet : 3 juillet 1852.

ment en s'y établissant par le mariage. Flaubert fut inéxorable, il reconduisit Mme Colet à la frontière, l'expulsant à tout jamais de sa vie.

§

Trois années passèrent.

Le 1er octobre 1856 paraissait dans la *Revue de Paris* la première partie de *Madame Bovary*, ce fameux roman où Flaubert avait essayé de « marcher droit sur un cheveu suspendu entre le double abîme du lyrisme et du vulgaire », cette œuvre dont l'enfantement avait été si laborieux, qu'il avait portée près de neuf ans, et qui lui avait coûté tant de souffrances.

Poussée par une curiosité hargneuse, Mme Colet se précipita sur la première livraison. Enfin, elle allait la connaître, cette rivale à laquelle il l'avait sacrifiée, cette créature sortie de son cerveau, pour laquelle il ressentait un amour presque incestueux.

Elle ne lui parut pas extraordinaire, la Bovary. Balzac avait fait bien mieux, et plus vite, sans tant d'embarras ni de simagrées.

Déroutée par l'endroit où Flaubert avait situé ces scènes de province, dépistée par la condition des personnages, elle ne s'aperçut pas tout de suite qu'Emma Rouault avait un air de famille avec Louise Révoil, qui avait connu à Aix les mêmes émois, les mêmes élans et fait, en pensant à Paris, les mêmes rêves. L'unique soirée qu'Emma avait passée à la Vaubyessard, chez le marquis d'Andevilliers, faisait pendant à l'unique soirée que Mme Colet-Révoil avait passée, lors de ses débuts à Paris, dans le monde, chez le comte Jules de Castellane. Mais ces rencontres pouvaient n'être que fortuites, et cette vague ressemblance commune à bien des femmes qui, en province, s'étaient trouvées dans le même cas. Puis, quel rapport entre elle-même, qui avait « réussi », et cette petite sotte de Mme Bovary.

De quinzaine en quinzaine, les livraisons se succédèrent, et Mme Colet épluchait le roman de son amant, à la fois en femme et en femme de lettres, tour à tour jalouse et envieuse.

La seconde partie n'en finissait pas. Elle s'impatientait. Où donc était cette scène, dans une auberge, où « le monsieur et la dame commençaient par une sympathie de goûts, à s'éprendre un peu l'un de l'autre » ? La dame, c'était Mme Bovary, et le monsieur sans doute, M. Rodolphe Boulanger qui s'introduisait

chez elle, venant demander à M. Bovary de saigner un de ses paysans.

M. Rodolphe Boulanger avait trente-quatre ans; il était de tempérament brutal et d'intelligence perspicace, ayant d'ailleurs beaucoup fréquenté les femmes et s'y connaissant bien (52).

C'était tout Gustave. Le fat! Les femmes qu'il avait connues, — des Koutchouk Hanem — il les ramassait ici, comme là-bas, en Orient, dans les bouges et dans la rue. Elle souriait avec mépris, son sourire se figea presque aussitôt sur ses lèvres crispées :

Celle-là lui avait paru jolie; il y rêvait donc, et à son mari.

— Je le crois très bête. Elle en est fatiguée sans doute. Il porte des ongles sales et une barbe de trois jours. Tandis qu'il trottine à ses malades, elle reste à ravauder des chaussettes. Et on s'ennuie! on voudrait habiter la ville, danser la polka tous les soirs! Pauvre petite femme! Ça bâille après l'amour, comme une carpe après l'eau sur une table de cuisine. Avec trois mots de galanterie, cela vous adorerait, j'en suis sûr! ce serait tendre, charmant!... Oui, mais comment s'en débarrasser ensuite (53) ?

En faisant ainsi parler Rodolphe, Flaubert avait dû certainement penser à elle. Elle se rappela ce qui avait précédé. Mme Bovary avait un mari qu'elle méprisait et qu'elle détestait, un sosie, au moral, de feu M. Colet, et elle avait, comme elle-même, une fillette. Mise en défiance, Mme Colet suivit la piste qui la mena droit à la place d'Yonville, devant l'église.

« *Ils arrivèrent, en effet, ces fameux Comices!...* »

C'était ça, la scène d'auberge dont Flaubert lui avait parlé, qui lui avait demandé plus de trois mois à écrire et où il voulait

poser à la fois dans la même conversation cinq ou six personnages (qui parlent), plusieurs autres (dont on parle), le lieu où l'on est, tout le pays, en faisant des descriptions physiques des gens et des objets (54).

Le tour de force accompli, la scène d'intérieur était devenue une scène de plein air, une « fête rustico-municipale ». Rodolphe Boulanger et Mme Bovary se retrouvaient dans la

(52) *Madame Bovary*, édition définitive, Paris, Charpentier, 1880, p. 143.
(53) *Madame Bovary*, p. 143.
(54) Flaubert à Mme Colet : 15 juillet 1853.

foule, se rapprochaient et, parmi les papotages, les cancans, les périodes du discours hachées par le meuglement des bêtes, échangeaient leurs premiers mots d'amour.

Alors ils parlèrent de la médiocrité provinciale, des existences qu'elle étouffait, des illusions qui s'y perdaient.

— Aussi, disait Rodolphe, je m'enfonce dans une tristesse...

— Vous! fit-elle avec étonnement. Mais je vous croyais très gai (55)!

Un jour, tout au début de ce qui avait été leur idylle, Mme Colet s'en souvenait, Flaubert avait dit la même chose et elle s'en était montrée surprise comme Mme Bovary. « Tout le monde me trouve très gai et jamais de la vie je ne me plains (56). » Il n'était gai que par à-coups, et sa gaîté même faisait l'effet d'une raillerie, d'un amer sarcasme. Le fond de sa nature était triste, ses propos étaient parfois sinistres, ses lettres souvent lugubres.

— Ah! oui, d'apparence, parce qu'au milieu du monde je sais mettre sur mon visage un masque railleur; et cependant que de fois, à la vue d'un cimetière, au clair de lune, je me suis demandé si je ne ferais pas mieux d'aller rejoindre ceux qui sont à dormir (57)...

Rodolphe achevait la phrase et complétait la pensée de Flaubert. Il avait sa tristesse, son penchant au doute, au désenchantement, son fatalisme, il était, comme lui, hanté, mais sans en éprouver d'effroi, par l'idée de la mort, de la pourriture, du néant de tout, des êtres et des choses. Les cimetières l'attiraient. Il s'ennuyait comme Rodolphe, avait son spleen, ses regrets d'une vie qui aurait pu être conforme à ses aspirations.

— Oui! tant de choses m'ont manqué! toujours seul! Ah! si j'avais eu un but dans la vie, si j'eusse rencontré une affection, si j'avais trouvé quelqu'un... Oh! comme j'aurais dépensé toute l'énergie dont je suis capable, j'aurais surmonté tout, brisé tout (58).

Rodolphe n'était pas un roué. Il exprimait les sentiments de Flaubert qui avaient paru inexplicables à Mme Bovary et à Mme Colet. Le sens pratique de la femme ayant percé sous l'amoureuse, chacune d'elles, en termes presque identiques, s'en était étonnée.

(55) *Madame Bovary*, p. 152.
(56) Flaubert à Mme Colet : 11 août 1846.
(57) *Madame Bovary*, p. 152.
(58) *Idem*, p. 153.

— Il me semble pourtant, dit Emma, que vous n'êtes guère à plaindre.

— Ah! vous trouvez? fit Rodolphe.

— Car enfin..., reprit-elle, vous êtes libre.

Elle hésita :

— Riche.

— Ne vous moquez pas de moi, répondit-il (59).

Rodolphe, comme Flaubert, ne perdait jamais la tête. Il s'analysait jusque dans ses crises de lyrisme. Il ne se faisait pas meilleur qu'il n'était, au risque de tout compromettre, d'effaroucher sa conquête, il ne posait pas, il ne se donnait pas pour un Antony de bas étage, aimant mieux, lui aussi, inquiéter le bonheur d'Emma que de l'exagérer froidement. Il lui montrait, comme Flaubert l'avait montré à Mme Colet, le fond du sac, d'où sortait une âcre poussière qui prenait les femmes à la gorge (60) :

— ...et, avec ma mauvaise réputation.

— Oh! vous vous calomniez, dit Emma.

— Non, non, elle est exécrable, je vous jure.

. . . .

— Du reste, ajouta Rodolphe, peut-être, au point de vue du monde, a-t-on raison.

— Comment cela? fit-elle.

— Eh quoi! dit-il, ne savez-vous pas qu'il y a des âmes sans cesse tourmentées? Il leur faut tour à tour le rêve et l'action, les passions les plus pures, les jouissances les plus furieuses, et l'on se jette ainsi dans toutes sortes de fantaisies, de folies.

Alors elle le regarda comme on contemple un voyageur qui a passé par des pays extraordinaires, et elle reprit :

— Nous n'avons pas même cette distraction, nous autres pauvres femmes!

— Triste distraction, car on n'y trouve pas le bonheur.

— Mais le trouve-t-on jamais? demanda-t-elle.

— Oui, il se rencontre un jour, répondit-il (61).

C'était, à peu de choses près, le langage de Flaubert et de Mme Colet, quelques jours après leur rencontre dans l'atelier de Pradier, où ils avaient cru se deviner et s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre.

(59) *Idem, ibid.*
(60) Flaubert à Mme Colet : [7 ou 8 août 1846].
(61) *Madame Bovary*, p. 157.

A cet endroit du livre, le poncif du Conseiller sur les devoirs amenait la sortie de Rodolphe contre toutes les conventions de la société « avec les ignominies qu'elle nous impose ».

— Cependant... cependant..., objectait Mme Bovary.

— Eh non! pourquoi déclamer contre les passions? Ne sont-elles pas la seule belle chose qu'il y ait sur la terre, la source de l'héroïsme, de l'enthousiasme, de la poésie, de la musique, des arts, de tout enfin (62)?

Mais il faut bien, dit Emma, comme elle l'avait dit elle-même le soir qu'elle avait dîné avec Flaubert, mais il faut bien suivre un peu l'opinion du monde et obéir à sa morale.

— Ah! c'est qu'il y en a deux, répliqua-t-il. La petite, la convenue, celle des hommes, celle qui varie sans cesse et qui braille si fort, s'agite en bas, terre à terre, comme ce rassemblement d'imbéciles que vous voyez. Mais l'autre, l'éternelle, elle est tout autour et au-dessus, comme le paysage qui nous environne et le ciel bleu qui nous éclaire.

. . . .

Rodolphe s'était rapproché d'Emma, et il disait d'une voix basse, en parlant vite :

— Est-ce que cette conjuration du monde ne vous révolte pas? Est-il un seul sentiment qu'il ne condamne? Les instincts les plus nobles, les sympathies les plus pures sont persécutés, calomniés, et, s'il se montre enfin deux pauvres âmes, tout est organisé pour qu'elles ne puissent se rejoindre Elles essaieront cependant, elles battront des ailes, elles s'appelleront. Oh! n'importe, tôt ou tard, dans six mois, dix ans, elles se réuniront, s'aimeront, parce que la fatalité l'exige et parce qu'elles sont nées l'une pour l'autre (63).

C'étaient les raisons que Flaubert lui avait données, cherchant à vaincre ses semblants de scrupules, et ce qu'il lui avait dit alors, il le lui avait répété quelques jours plus tard, dans une de ses lettres :

Non, je ne t'ai pas menti, je t'ai aimée instinctivement, et je n'ai pas voulu te plaire de parti pris. Tout cela est arrivé parce que cela devait arriver. Moque-toi de mon fatalisme, ajoute que je suis arriéré d'être Turc. Le fatalisme est la Providence du mal, c'est celle qu'on voit, j'y crois (64).

Au fur et à mesure que Mme Colet avançait dans sa lecture,

(62) *Idem*, p. 159.
(63) *Madame Bovary*, p. 161.
(64) Flaubert à Mme Colet.

le parallèle se poursuivait entre elle et Mme Bovary, jusqu'au dénouement de la liaison de Rodolphe et d'Emma : les situations, les faits, les gestes, les attitudes, les pensées et les arrière-pensées, les phrases, tout était identique. Elle découvrait soudain l'obscur travail de cristallisation qui s'était opéré en elle et en Gustave, à leur insu, elle voyait la naissance, le rapide déclin et la mort de leur amour. Certes, il n'était pas question d'art, ni de métaphysique, ni de politique dans le roman de Flaubert qui avait confié le rôle qu'ils avaient joué à des personnages de la moyenne et de la petite bourgeoisie provinciale. Rodolphe était un hobereau normand, un fils de famille assez riche, en dépit de ses dénégations, pour vivre à sa guise, en garçon, de ses rentes. Et qu'était Flaubert lui-même, sinon, « tout bonnement un bourgeois qui vivait retiré à la campagne en s'occupant de littérature » ? M. Boulanger habitait la Huchette, il habitait Croisset. Rodolphe, lui aussi, sentait plus qu'il ne disait, ayant relégué de ses propos toute emphase, comme Gustave de son style, et ses phrases avaient, étrangement, la cadence des phrases de Flaubert. Il exprimait en peu de mots, en résumé, l'essentiel des conversations et des lettres de celui-ci, décantées de littérature, hors de propos dans un tel sujet, sa maîtresse n'étant point femme de lettres. Il était peint en quelques traits, plus encore par le dedans que par le dehors. Emma, au contraire, était représentée en pied, et sauf par la blancheur de son teint et la couleur de ses yeux, elle ressemblait à Mme Colet, plus au moral qu'au physique.

Comme elle, c'était une femme mariée, mère d'une fillette et, comme elle, elle avait pris en dégoût son époux. M. Bovary médecin de campagne, avait un air de famille avec M. Colet, professeur d'harmonie au Conservatoire et compositeur « distingué », bien qu'il fût généralement, et par sa femme en particulier, tenu pour un raté. D'Hippolyte elle avait pensé tout haut devant Flaubert ce qu'Emma se disait, tout bas, de Charles :

Comment donc avait-elle fait (elle qui était si intelligente!) pour se méprendre encore une fois? Du reste, par quelle déplorable manie avoir ainsi abîmé son existence en sacrifices continuels? — Elle se rappela tous ses instincts de luxe, toutes les privations de son âme, les bassesses du mariage, du ménage, ses rêves tombant dans la boue comme des hirondelles blessées, tout ce qu'elle s'était refusé, tout ce qu'elle aurait pu avoir! et pourquoi, pourquoi (65).

(65) *Madame Bovary*, p. 204.

Il est vrai qu'avant de tromper M. Colet avec Flaubert, elle l'avait trompé avec quelques autres, mais aux yeux du sceptique Rodolphe, son premier amant pourtant, Emma devait passer pour une petite femme qui n'en était pas à son coup d'essai. Adultère, Mme Colet avait éprouvé les mêmes sentiments, goûté les mêmes sensations que Mme Bovary. De plus en plus, elle s'identifiait avec celle-ci, ne distinguant plus entre elles deux, qui finissaient par se brouiller et se fondre en une seule et même femme, qui n'était pas brune ni coiffée en bandeaux lisses, mais blonde, d'un blond cendré, le visage encadré de papillotes et qui avait sa nature, ses traits, sa taille, sa voix, son regard, sa silhouette. Mme Bovary s'évanouissait, et c'était elle, Mme Colet, qui sentait, qui parlait, qui souffrait à sa place. Sa « belle et bonne figure » surgissait entre les pages du livre qu'elle avait inspiré et, ne démêlant pas la « fiction » de la réalité, elle ne savait plus si c'était un roman qu'elle lisait ou ce qui avait été son roman avec Flaubert, si cette phrase qu'elle venait de lire, elle l'avait lue dans son livre ou dans les lettres qu'il lui avait adressées... Emma s'était donnée à Rodolphe; à dater de ce jour, ils s'écrivirent régulièrement, et s'ils s'aimèrent un peu plus souvent peut-être, c'est que la Huchette était plus proche d'Yonville que Croisset de Paris ou même de Mantes. Sur les lèvres de Rodolphe, Mme Colet retrouvait les mêmes mots de tendresse que, jadis, sur les lèvres et sous la plume de Gustave : « mon pauvre ange, chère âme ». Le grand amour de M. Rodolphe Boulanger avait duré un peu plus longtemps que celui de Gustave Flaubert : six mois. Si loin de lui, et le voyant si rarement, Mme Colet avait eu l'illusion qu'il se relâchait, qu'il se refroidissait, qu'il se détachait d'elle. D'instinct, par tactique aussi, elle avait usé de toutes les ruses de la femme, des plus grossières et des plus subtiles, afin de tenir son désir en éveil, flatter sa vanité, exciter sa jalousie. Elle en avait été pour ses frais.

Est-ce que tu n'es pas sûre de moi? lui écrivait-il. Moi, je le suis de toi, de ton présent, de ton avenir, de ton passé même, t'ai-je fait seulement une question sur ton passé? Qu'est-ce que cela m'importe? Je le prends avec le reste sans m'en soucier; je ne suis jaloux de rien, de personne.

Même pas du capitaine d'Arpentigny, ou de Victor Cousin, de qui elle lui avait communiqué les lettres.

Le fond du cœur de cet homme-là, quoi qu'il fasse pour le montrer

calme est froid et vide, lui disait-il, sa vie est triste et rien n'y rayonne, j'en suis sûr; mais il t'a beaucoup aimée et t'aime encore d'un amour profond et solitaire, cela lui durera longtemps. Sa lettre m'a fait mal... Ton amour y jetait un peu de joie.

C'est qu'il ne l'aimait pas ou qu'il l'aimait à sa manière — cela revenait au même. Fallait-il qu'elle fût aveuglée par sa propre passion pour ne pas s'apercevoir que la passion de l'art, passion abstraite, avait désséché le cœur de ce singulier amant!

Est-ce que l'amour véritable pouvait être tranquille, résigné, exempt de désir? Impétueux seulement dans certains jours de l'année et relégué le reste du temps dans une case du cerveau (66)?

A trente lieues de distance, là-bas, à Croisset,

dans son orgueil laborieux, et l'analyse éternelle de lui-même, il n'aimait point, l'amour n'était pour lui qu'une dissertation, qu'une lettre morte (67).

Elle lui demandait, cependant, comme Emma à Rodolphe :

— M'aimes-tu?

Et il lui répondait :

— Mais oui, je t'aime, je t'aime entends-tu, faut-il le crier plus fort? (68).

— Oh! c'est que je t'aime, je t'aime à ne pouvoir me passer de toi, sais-tu bien? J'ai quelquefois des envies folles de te revoir où toutes les colères de l'amour me déchirent. Je me demande : « Où est-il? Peut-être parle-t-il à d'autres femmes! Elles lui sourient, il s'approche... Oh! non, n'est-ce pas, aucune ne te plaît (69)?

Rodolphe eût pu répondre à Emma ce que Gustave disait à Mme Colet :

Je ne comprends pas toutes les peines que je te cause; tu crois qu'une autre est dans mon cœur, qu'elle y est restée, et si éclairée que tu n'as fait que passer dans son ombre. Oh! non pas! non pas! Sois-en donc convaincue une fois pour toutes (70).

Ces « fadeurs de l'âme » (71) l'avaient écœuré. D'un rendez-vous à l'autre, d'une lettre à l'autre, il en percevait la niaiserie. C'était un penchant de son tempérament de railler les

(66) Louise Colet : *Lui*, p. 66.
(67) *Idem, ibid.*
(68) Flaubert à Mme Colet : 27 août 1846.
(69) *Madame Bovary*, p. 211.
(70) Flaubert à Mme Colet : 27 août 1846.
(71) Cette expression se trouve dans la lettre de Flaubert à Mme Colet

sentiments excessifs. Elle ne l'avait pas compris, n'ayant pas su lire entre les mots lorsqu'il lui parlait ni entre les lignes quand il lui écrivait. Elle s'était laissé prendre aux phrases et aux mots, aux grands mots, si doux et si creux, qu'elle-même avait dits à d'autres amants, aux solennelles protestations qu'elle provoquait par ses jérémiades, aux belles phrases avec lesquelles il séchait ses pleurs — elle s'était raccrochée à tout ce qui avait pu lui donner l'illusion d'être aimée, sans prendre garde que « la parole est un laminoir qui prolonge les sentiments et que souvent l'homme dissimule le fond de sa pensée pour ne pas blesser la femme, que les « mâles » traitent comme les écrivains le public, « avec beaucoup de déférence extérieure et un souverain mépris en dedans » Le romancier n'étant pas tenu aux mêmes ménagements que l'amant, Flaubert révélait ce qui s'était passé dans l'esprit de Rodolphe et dont Mme Bovary ne s'était seulement pas douté.

D'ailleurs, elle devenait bien sentimentale. Il avait fallu échanger des miniatures, on s'était coupé des poignées de cheveux, et elle demandait à présent une bague, un véritable anneau de mariage, en signe d'alliance éternelle. Souvent elle lui parlait des cloches du soir ou des *voix de la nature*; puis elle l'entretenait de sa mère, à elle, et de sa mère à lui (72)...

Mme Colet comprenait maintenant. Elle se souvenait. Flaubert avait les attentions de M. Colet ou de M. Bovary. Se plaignait-elle de ses maux de cœur, il lui conseillait d'aller passer quelques jours à la campagne, chez de bons bourgeois de sa connaissance, de prendre beaucoup de bains tièdes, de boire de la camomille (73). Par delà Emma Bovary, c'est à elle que s'adressaient ses griefs. Pourtant, Gustave semblait tenir à elle. C'est qu'il la trouvait si jolie!

Il en avait possédé si peu d'une candeur pareille! Cet amour sans libertinage était pour lui quelque chose de nouveau, et qui, le sortant de ses habitudes faciles, caressait à la fois son orgueil et sa sensua-

du 22 septembre 1846. Louis Bouilhet l'a aussi employée (*A une femme*, *Poésies*, Paris, 1859) :

. . . .

Ta lampe n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme!
Comme le grand convive aux noces de Cana,
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme,
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna.

(72) *Madame Bovary*, p. 187.

(73) Lettre de Flaubert à Mme Colet : vendredi soir 11 h. [Début septembre 1847].

lité. L'exaltation d'Emma que son bon sens bourgeois dédaignait, lui semblait au fond du cœur charmante, puisqu'elle s'adressait à sa personne, Alors, sûr d'être aimé, il ne se gêna pas, et insensiblement ses façons changèrent.

Il n'avait plus, comme autrefois, de ces mots si doux qui la faisaient pleurer, ni de ces véhémentes caresses qui la rendaient folle; si bien que leur grand amour, où elle vivait plongée, parut diminuer sous elle, comme l'eau d'un fleuve qui s'absorberait dans son lit, et elle aperçut la vase. Elle n'y voulut pas croire; elle redoubla de tendresse; et Rodolphe, de moins en moins, cacha son indifférence.

Elle ne savait pas si elle regrettait de lui avoir cédé, ou si elle ne souhaitait point au contraire le chérir davantage. L'humiliation de se sentir faible se tournait en une rancune que les voluptés tempéraient. Ce n'était pas de l'attachement, c'était comme une séduction permanente. Il la subjuguait. Elle en avait presque peur.

Les apparences, néanmoins, étaient plus calmes que jamais, Rodolphe ayant réussi à conduire l'adultère selon sa fantaisie; et, au bout de six mois, quand le printemps arriva, ils se trouvaient, l'un vis-à-vis de l'autre, comme deux mariés qui entretiennent tranquillement une flamme domestique (74).

Chez Mme Bovary comme chez Mme Colet, la flamme avait des retours impétueux. L'une et l'autre étaient tentées de tout sacrifier à leur amant : leur mari, leur fille, leur réputation, prêtes à quitter Yonville et Paris pour partir au loin avec lui, en quelque ville bienheureuse des pays d'Orient :

— Ah! si tu voulais!...

Elle était assise par terre entre ses genoux, les bandeaux dénoués, le regard perdu.

— Quoi donc? fit Rodolphe.

Elle soupira :

— Nous irions vivre ailleurs, quelque part...

— Tu es folle, vraiment! dit-il en riant. Est-ce possible (75)?

Fuir, dis-tu! Aller habiter Rhodes ou Smyrne. Ah! ces rêves-là rendent malheureux. J'en ai trop fait, j'ai connu comme un autre des aspirations désordonnées de voyages lointains... Avec toi, vivre là-bas? Oui, mais

(74) *Madame Bovary*, p. 188.
(75) *Madame Bovary*, p. 206. Voyez aussi, p. 220.

est-ce qu'on oublie? Notre nature est si misérable qu'arrivés là-bas, nous voudrions être ici (76).

Ni l'une ni l'autre n'était partie. Rodolphe, comme Gustave, s'était dégagé par une lettre où Mme Colet retrouvait des phrases pareilles à celles que Flaubert lui avaient écrites :

L'idée seule des chagrins qui vous arrivent me torture, Emma! Oubliez-moi! Pourquoi faut-il que je vous aie connue? Pourquoi étiez-vous si belle? Est-ce ma faute? O mon Dieu! non, non, n'en accusez que la fatalité (77).

Comment se fait-il que tu me reproches cette phrase : « Je voudrais ne t'avoir jamais connue!» Je n'en connais pas de plus tendre (78).

Pauvre enfant! Vous ne voudrez jamais comprendre les choses comme elles sont dites? Cette parole qui vous semble si dure, n'a pourtant pas besoin d'excuses ou de commentaires, et si elle est amère, elle ne peut l'être que pour moi. Oui, je voudrais que vous ne m'eussiez jamais connu, et en cela je crois exprimer un regret touchant votre bonheur.

Je vous aime comme je peux, mal, pas assez, je le sais, mon Dieu! à qui la faute (79)?

À la fatalité...

Gustave avait eu pour Louise l'ironique pitié de Rodolphe pour Emma.

Pauvre petite femme! pensa-t-il avec attendrissement. Elle va me croire plus insensible qu'un roc.

Il eût fallu, pensa encore Rodolphe,

il eût fallu quelques larmes là-dessus; mais, moi, je ne peux pas pleurer, ce n'est pas ma faute. Alors, s'étant versé de l'eau dans un verre, Rodolphe y trempa son doigt et il laissa tomber de haut une grosse goutte qui fit une tache pâle sur l'encre (80).

(76) Flaubert à Mme Colet : samedi [Croisset, 10 octobre 1846].
(77) *Madame Bovary*, p. 224.
(78) Flaubert à Louise Colet : mardi dans l'après-midi [11 août 1846].
(79) Flaubert à Mme Colet : [Croisset] Nuit de jeudi, 1 h. [fin octobre 1851].
(80) *Madame Bovary*, p. 225.

En tous points semblables à celles qui mouchetaient les lettres de Mme Colet à Flaubert, lequel prêtait à M. Boulanger, pour lui servir de cachet, le présent qu'il tenait de Louise.

Puis, cherchant à cacheter la lettre, le cachet *Amor nel cor* se rencontra.

— Cela ne va guère à la circonstance... Ah bah! n'importe!

Après quoi, il fuma trois pipes et s'alla coucher (81).

Mme Colet ressentit cruellement ce dernier trait. Cette profanation lui fit l'effet d'une trahison. Elle en tremblait d'indignation. Elle eût préféré Flaubert infidèle plutôt que parjure. L'amour bafoué tourne à la haine féroce.

Un jour, si j'écris mes mémoires, la seule chose que j'écrirais bien, si jamais je m'y mets, ta place y sera, et quelle place, car tu as fait dans mon existence une large brèche, lui avait-il dit (82).

Exactement la place que Mme Bovary occupait dans le cœur de Rodolphe! La brèche que Mme Colet avait faite dans son existence avait permis à Flaubert d'analyser les troubles et les ravages que l'adultère apporte dans la vie secrète des femmes. Elle lui avait servi de modèle; elle avait été pour lui un livre qu'il avait rejeté après l'avoir feuilleté. Elle n'avait eu rien de caché pour Flaubert, qui l'engageait à se confier à lui, comme à un vieil ami, non comme à un amant (83). Il l'avait placée très haut, lui disait-il, sur un piédestal. C'était pour mieux l'observer, elle aurait dû se méfier.

Le cœur est un piano où l'homme, artiste égoïste, se complait à jouer des airs qui le font briller, et toutes les touches parlent (84).

C'est ainsi qu'il avait joué de son cœur, et ces airs, il les lui avait fait chanter en l'accompagnant. Innocemment, elle avait chanté la romance. Il lui donnait la réplique pour monter à son diapason, et elle ne s'était pas rendu compte que sa voix était une voix de tête.

Artiste égoïste, il l'était, en effet, et ne s'en cachait pas.

Allait-il à l'enterrement de Mme Pouchet, ce n'était pas sympathie pour le mari, mais par curiosité.

Comme il faut du reste *profiter de tout*, je suis sûr que ce sera demain d'un dramatique très sombre et que ce pauvre savant sera lamentable. Je trouverai là peut-être des choses pour ma Bovary;

(81) *Idem, ibid.*
(82) Flaubert à Mme Colet : 9 août 1846.
(83) Flaubert à Mme Colet : 28 septembre 1846.
(84) Flaubert à Mme Colet : [Croisset] samedi soir [24 avril 1852].

cette exploitation à laquelle je vais me livrer, et qui semblerait odieuse, si on en faisait la confidence, qu'a-t-elle donc de mauvais? J'espère faire couler des larmes aux autres avec ces larmes d'un seul, passées ensuite à la chimie du style. Mais les miennes seront d'un ordre de sentiment supérieur. Aucun intérêt ne les provoquera et il faut que mon bonhomme (c'est un médecin aussi) vous émeuve pour tous les veufs (85).

Il avait traité sa maîtresse comme le bonhomme Pouchet; il avait passé ses larmes à la chimie du style, car il fallait que sa petite femme émût le lecteur pour toutes les femmes adultères. Il l'avait disséquée, froidement, cruellement, comme il s'était disséqué lui-même, exploitant la passion qu'elle avait eue pour lui, et de leur brève idylle il avait fait le moteur d'un roman au cours duquel, vulgarisant leur aventure, la réduisant à l'échelle commune, il s'était livré à la parodie de leurs amours.

Mon chagrin se revêt d'un orgueil légitime,
Car le malheur rend fière et roidit sa victime.

C'est la Constance du Roi Jean qui s'exprime ainsi par le truchement de Louise Colet, née Révoil. Mais Mme Colet n'avait rien d'une héroïne de Shakespeare. Elle ne songea même pas à revendiquer l'honneur d'avoir inspiré un chef-d'œuvre. Une autre a usurpé sa place. L'obscure Delphine Delamarre, par la grâce des spécialistes, est passée à la postérité comme ayant servi de modèle à Gustave Flaubert pour *Madame Bovary.*

(85) Flaubert à Louise Colet : 6-7 juin 1853.

AURIANT.

LE SYMBOLISME ET LES CAFÉS LITTÉRAIRES

Et je t'attends en ce café,
Comme je fis en tant d'autres.
Paul VERLAINE.

Les symbolistes, autour de Verlaine et de Moréas, tenaient leurs assises au café. C'est dire que le Café a joué un rôle important dans leur mouvement, comme d'ailleurs il en a joué un de tout temps dans l'histoire de la littérature. Est-ce que Virgile ne conviait pas ses amis au Cabaret de la Copa, dans ces vers que j'ai traduits :

O voyageur poudreux, accours; ta place est prête.
Le vrai sage, ici-bas, comme dit la chanson,
N'a jamais refusé sa coupe à l'échanson.
Délasse ta fatigue à l'ombre de la treille.
Lampe-moi du nectar le flot réfrigérant.

. . . .

Qu'on apporte les dés! Fou qui pense à demain
Dépêchons-nous de vivre, amis, la vie est brève (1).

Loin de moi d'ailleurs l'idée de faire l'historique complet de cette espèce d'établissements. Un volume n'y suffirait pas. Aussi bien, il existe une nuance entre les cabarets d'autrefois et les cafés littéraires d'aujourd'hui. Je laisserai de côté le cabaret de la grosse Margot, d'un genre un peu spécial, où Villon tenait ses états, et ceux

(1) *Les Bucoliques et la Copa de Virgile*, interprétées en vers français (Garnier édit.).

que fréquentaient, depuis Marot jusqu'à Mathurin Régnier, nos vieux poètes, aussi friands de belles rimes que de franches beuveries. Bacchus et les Muses ont toujours fait bon ménage :

Sache où le bon vin se vend!

disait Ronsard à son valet. Il fut même, jadis toute une série de poètes, de Théophile à Saint-Amand, qui se sont mérité de passer à la postérité sous le titre de « goinfres » et de « poètes de cabarets ».

Au XVIIe siècle, Racine, Molière, Boileau, moins intrépides vide-bouteilles, n'en devisaient pas moins, à Auteuil, au cabaret de la *Pomme de pin,* comme, au siècle suivant, Parny et ses émules ne dédaignaient pas les longues stations chez Ramponneau, mais ce n'est qu'à la veille de la Révolution que commence, avec *le Procope* et le *Café de la Régence,* dont uous parle Diderot dans son *Neveu de Rameau,* le règne des Cafés littéraires, marquant une nouvelle évolution des mœurs et la création d'une caste nouvelle, celle des « hommes de lettres ».

C'est, en effet, dès cette époque que la littérature devient un métier. Dès lors, les écrivains étaient appelés à vivre de leur plume, à rebours de leurs prédécesseurs qui ne vivaient guère que de subventions. Il est vrai que les gazettes se multipliaient, leur offrant un nouveau débouché; mais ils étaient loin encore de rouler carrosse, et le café, étant, comme on l'a dit, le « salon du pauvre » allait devenir leur lieu d'élection.

Le café constituait un progrès sur le cabaret. Néanmoins la mode des cabarets se poursuivra longtemps encore, puisqu'au milieu du XIXe siècle, Hugo et Sainte-Beuve iront s'attabler, en docte et nombreuse compagnie, à Plaisance, au cabaret de la mère Saguet.

Mais c'est du café littéraire proprement dit, où l'on va moins pour boire que pour discuter d'art, du café « salon du pauvre », que je veux parler ici. Il en fut de fort réputés. Sous le second Empire, notamment, florissait la brasserie de la rue des Martyrs, où se rencon-

traient Baudelaire, Théodore de Banville, Murger, Nadar, Poulet-Malassis et Paul Dupont, lesquels se retrouvaient pour dîner chez Dinocheau, dont l'entre-sol leur était réservé. Ils y dînaient, coude à coude, avec d'autres familiers du lieu qui avaient nom : Tony-Révillon, Castagnary, Camille Pelletan et Gambetta. Et ce n'étaient pas les seuls estaminets élus par les poètes de 1860.

On a beaucoup médit des cafés littéraires. Ils ont, comme toute chose, ici-bas, leur bon et leur mauvais côté, mais, somme toute, ils valent mieux que les salons « auxquels, disait Sainte-Beuve, il est impossible de résister quand on les a fréquentés tout un hiver ». On sait avec quelle légèreté les salons décident des réputations et combien ils se jettent avec rage sur tant de pauvres volumes de prose ou de poésie qui n'en peuvent mais.

— « Combien de gens, disait encore Sainte-Beuve, en littérature comme en matière plus grave, se flattent d'obéir à des principes et qui ne font que subir des relations de société ! » Et pourtant les salons, du temps de Sainte-Beuve, valaient mieux que les nôtres. A moins d'y être né, il n'y a que les arrivistes et les médiocres qui puissent s'y acclimater.

— « Le poète, affirmait Baudelaire, n'est pas un homme de société », et Whitman pense de même, qui veut que le poète ne s'inspire que de la nature, et vive sauvagement en plein air. Ibsen approuve qui déclare : « Il n'y a de fort que l'homme seul. »

Le poète trouve aux cafés cet avantage sur les salons qu'il y peut prendre mesure de l'opinion sans s'y asservir, et les fréquenter sans aliéner sa liberté. On y est chez soi, étant chez tout le monde. On peut s'y griser de bruit sans laisser entamer sa solitude.

Il y a deux sortes de cafés littéraires : ceux où l'on va, guidé par la sympathie, sûr d'y rencontrer un maître ou des amis, et ceux où l'on va par curiosité, calcul ou désœuvrement, pour entendre et réciter des vers. Les premiers ont ma préférence. C'est ainsi qu'au temps de ma jeunesse, je fus amené à fréquenter le *Café de Versailles* où, jeune lycéen, je me contentais de regarder

de loin Jean Richepin, qui y palabrait, entouré de jeunes poètes chevelus. J'avais, alors, une telle révérence des poètes, qu'ils me semblaient trôner dans une région inaccessible aux profanes. Je pensais comme Ovide :

Quotquot erant vastes, tout rebar esse deos.

Je les imaginais des dieux et je tremblais de les approcher.

Ce n'est que quelques saisons plus tard que j'osai aborder Charles Cros dans cet estaminet, voisin du *Café de Versailles,* dit le *Chalet de bois,* où il présidait à ses réunions « zutistes » auxquelles j'eus l'honneur d'être officiellement admis, après les épreuves d'usage, c'est-à-dire la récitation d'un poème de mon cru.

Je me souviens aussi de ce petit café démodé de la rue de Flandre, à l'enseigne de Béranger, où se réunissaient les rédacteurs du *Décadent,* d'ailleurs peu nombreux, mais qui faisaient à quatre un bruit de quarante. Ils n'avaient qu'à paraître pour révolutionner le quartier.

Ce n'est pas seulement les propos anarchistes d'Anatole Baju ni les boutades subversives de Laurent Tailhade, assenées à pleine voix, qui jetaient la panique dans la paisible clientèle du lieu, formée de boutiquiers et d'humbles débris de ronds-de-cuir en retraite, c'était le harnais collant du chevalier Maurice du Plessys de Lynan, ses justaucorps de velours, ses jabots de dentelles.

Et les jours où Cazals survenait, en pantalon à la houzarde et en redingote 1830, à larges basques, pour compléter la mascarade, l'ahurissement des consommateurs ne connaissait plus de bornes.

La demoiselle de comptoir, ornée de tire-bouchons à la Montijo, tremblait pour le renom de son établissement, et le garçon lui-même, malgré les pourboires fastueux du chevalier du Plessys, ne pouvait s'empêcher de faire la grimace à notre entrée. Tous nous regardaient partir avec un soupir de soulagement.

Nous nous rendions alors chez Milent, à l'entrée de la rue de la Chapelle, modeste comptoir, où vidaient cho-

pine, mêlés aux roulottiers de l'abattoir, les cochers de fiacre de la station voisine, mais où le patron ami nous avait ménagé une salle à notre usage; encore, une salle, est-ce beaucoup dire, car l'établissement se composait d'une salle unique qu'une basse cloison divisait, jouant l'office de paravent. C'est à l'abri de cette cloison que nous poursuivions nos entretiens. Ce débit communiquait par une porte dérobée avec la cour du commissariat du quartier de La Chapelle où j'étais secrétaire, ce qui nous l'avait fait choisir. D'ailleurs, mon prédécesseur, Oscar Méténier, en avait depuis longtemps appris le chemin au monde des petites revues. Ses amis avaient fait place aux miens. On voyait là : Marius André, directeur du *Faune*, frais débarqué d'Avignon pour conquérir Paris, et qui nous confiait avec son assurance méridionale : « Dans six mois, je veux être aussi célèbre que Joséphin Péladan. » On y voyait : Léon Deschamps, cordial et rieur; Edouard Dubus, toujours fulgurant de verve et bouillonnant de projets; Jules Renard, au sourire pincé, et qui n'ambitionnait alors que les seuls lauriers du poète; Léon Riotor, qui racontait, sans se dérider, avec son flegme de Lyonnais, les anecdotes les plus désopilantes. Il logeait à Montmartre, où sa création d'un phalanstère l'avait rendu célèbre. Flairant le vent, instruit de toutes les rumeurs, c'était la gazette vivante du jour, et déjà il aspirait à jouer un rôle politique en se prévalant, auprès des foules, du titre d' « ouvrier intellectuel »: Il nous entraînait à l'*Ane rouge*, avenue Trudaine, cabaret (dressé en concurrence du *Chat Noir*), toujours plein d'une foule d'artistes et de poètes, ennemis de Salis, et où il était de mode de le chansonner. On sait que Salis avait la barbe et les cheveux d'un blond ardent. Le titre de l'*Ane rouge* avait été choisi à son adresse.

La « boîte à Milent » n'était littéraire qu'à son corps défendant, si j'ose dire, et par accident. C'est le cas de beaucoup de cafés littéraires. Il suffit qu'un littérateur en renom y paraisse pour que la foule de ses admirateurs l'y suive. Ainsi Paul Verlaine fit la fortune litté-

raire du *François Ier*, comme Moréas fit celle du *Vachette,* Catulle Mendès celle du *Napolitain,* François Coppée celle du *Café des Vosges,* à l'angle de la rue de Sèvres et du boulevard Montparnasse devenu, depuis, à sa gloire, *Café des Vosges et de François Coppée.*

Dans ces sortes d'endroit, les poètes se juxtaposent à la clientèle ordinaire sans s'y mêler, et disparaissent avec leur chef de file. Il est des cafés, au contraire, où des générations de littérateurs se sont suivies sans désemparer, tels le *Procope* et le *Café Voltaire.*

Il en est encore, de renommée éphémère, dont les littérateurs et les artistes constituent la clientèle attitrée à l'exclusion de toute autre; tel fut le *Buffet Alsacien,* rue Jacob, fréquenté, vers 1889, par une petite élite de poètes où Alfred Vallette recruta les fondateurs du *Mercure de France.* On y devisait entre soi, de même qu'au *Café Voltaire,* où, à la même époque, Charles Morice catéchisait les esthètes nouveaux dans la salle commune, tandis qu'au premier étage les *Félibres* célébraient les fastes de la Provence, et ceci nous amène aux caveaux littéraires, où les fervents des Muses ne se rencontrent plus seulement pour échanger leurs impresssions *inter pocula,* mais pour tenir séance de poésie. Le plus célèbre fut le caveau du *Soleil d'Or,* place Saint-Michel (1), où Léon Deschamps organisa, en 1889, les soirées de la *Plume.* Il y continuait la tradition des *Hirsutes* et des *Hydropathes.*

Les *Hydropathes* étaient une création de Goudeau, dont l'origine commence à se perdre dans la nuit des temps. L'excellent poète Georges Lorin, l'auteur de *Paris-Rose,* en était l'âme. Il partageait la vice-présidence avec un sieur de Puyferrat, nullement poète, mais que les suffrages avaient désigné comme représentant la jeunesse éternelle. En effet, il portait beau malgré son âge avancé. C'était un Henri IV à monocle, qui consentait à réciter des sonnets moyenâgeux ou des monologues réalistes, avec une distinction Régence. Les *Hy-*

(1) Devenu depuis le *Café du Départ.*

dropathes n'eurent qu'une existence éphémère. Ils traînaient de local en local, et, de la rue de Fleurus, avaient fini par échouer dans une salle de spectacle de la rue de l'Entrepôt. Ils moururent parce qu'un soir Sapeck, Alphonse Allais et Fragerolles entrèrent en jetant des feux d'artifice dans la salle.

Ils s'étaient reconstitués, vers 1884, sous le nom d'*Hirsutes*, et c'est alors qu'ils élirent les sous-sols du *Soleil d'Or* pour siège de leurs réunions. Le président était un nommé Maurice, qui tirait toute sa célébrité de ce fait, qu'à l'exemple de Sarah Bernhardt, il couchait dans un cercueil capitonné de satin noir. Georges Lorin et Laurent Tailhade étaient vice-présidents. Les *Hirsutes* prospéraient, mais ils eurent vite fait d'émigrer au *Chat Noir* où Salis, pressé d'achalander son débit en lui donnant une couleur littéraire, les attira avec force promesses qu'il se garda bien de tenir.

Je ne puis oublier les cafés d'un genre intermédiaire, tels que la *Closerie des Lilas*, où Paul Fort fut élu prince des poètes, et où, sous la direction d'Alexandre Mercereau, les représentants des Quatre-z-Arts accouraient, chaque mardi soir, des quatre coins de Paris.

On peut dire même qu'ils accouraient des quatre coins de la France, que dis-je? des quatre coins de l'univers. Tantôt on s'y réunissait en l'honneur d'un camarade et tantôt pour rien, pour le plaisir. La guerre est venue interrompre ces petites solennités intimes, en pleine vogue.

On a essayé, depuis, de les reprendre. Déjà, même au cours des hostilités, le sous-lieutenant Guillaume Apollinaire, blessé convalescent, avait imaginé de rassembler ses amis au *Café de Flore*, non loin de l'église de Saint-Germain-des-Prés. Les poètes mobilisés y venaient au cours de leurs permissions.

Alors, s'ouvrit la *Boîte à couleurs*, petit café du boulevard Montparnasse, où Cazals organisa des soirées littéraires, et dont la courte existence fut marquée par un banquet Verlaine fort mouvementé, c'est-à-dire dans la vraie tradition verlainienne. On fut bien près de s'y jeter

les assiettes à la tête, pour un motif d'ailleurs étranger à la littérature.

L'un des convives se plaignait à son voisin de la coriacité du veau, tandis que l'unique garçon du lieu se trouvait derrière lui, d'autant plus prompt à prendre la mouche que son état frisait l'ébriété. Ce garçon avait passé la matinée à manipuler le matériel du minuscule établissement. Il avait eu toutes les peines du monde à entasser, seul, dans un espace trop exigu, les tables et les chaises nécessaires à un repas de quarante couverts. Il s'était donné cœur à l'ouvrage en ingurgitant de nombreux demi-setiers de vin blanc, et le vin blanc, pris immodérément à jeun, ne dispose guère à la réserve ni à l'humilité.

Il s'offensa de la réflexion du convive, comme d'une injure personnelle, et crut bon de protester en déclarant le veau d'excellente qualité.

Le convive, lui-même très échauffé par une magistrale absorption préalable d'apéritifs, s'irrita qu'un « larbin » osât le contredire et l'invita à « fermer ça ». Des noms d'oiseaux s'ensuivirent, échangés d'une alacrité réciproque, tant qu'à la fin, le garçon exaspéré jette son torchon, dépouille sa veste, et somme son « insulteur » de venir dehors se mesurer des poings avec lui.

Le patron, vivement remonté de la cave, au bruit de l'altercation, essayait en vain de mettre son garçon à la raison. Il l'avait pris à bras le corps et cherchait, sans y parvenir, à l'éloigner de son adversaire, lequel s'était levé de table si précipitamment qu'il avait entraîné la nappe et fait s'effondrer la verrerie avec fracas. Le vin dégoulinait à flots sur les jupes des dames, trop serrées entre les tables et le mur pour avoir licence de s'en garer. Vous pensez le beau tumulte qui s'ensuivit.

Enfin, grâce aux efforts de tous, l'orage s'apaise. Le garçon s'effondre en sanglotant de rage impuissante dans un coin, et le convive gagne la porte, sans oublier de déclarer qu'il ne remettra jamais les pieds dans « une boîte pareille ».

J'ai dit que ce tumulte était bien dans la tradition, car

presque tous les banquets-Verlaine organisés après la mort du poète donnèrent lieu à de fâcheux incidents. Lors de l'inauguration de son monument, le programme de la cérémonie comportait un banquet de trois cents couverts au *Palais d'Orléans*. Ce banquet se termina par une mêlée générale. Il s'agissait, ici, d'un conflit de doctrine. Un groupe de poètes libertaires voulait empêcher de parler Charles Morice, qui présidait et dont ils réprouvaient les tendances traditionnistes.

Des dames, en toilette de soirée, durent fuir précipitamment pour éviter la pluie des projectiles, car les dissidents s'étaient armés contre Charles Morice, tenant tête au grabuge, de tout ce qui leur tombait sous la main. Personne, que je sache, ne fut blessé, mais j'ai assisté, par la suite, à un banquet-Verlaine où le sang a coulé.

C'était au *Café Voltaire*. L'un des orateurs, M. Alexandre Natanson, fut blessé au visage par un verre que lui avait lancé, du fond de la salle, un convive à qui son discours déplaisait. Ce fut le signal d'un vacarme insensé. Des gens s'injuriaient et se menaçaient du geste. L'un des protestataires les plus animés était le poète Vanderpyl. Il avait pris violemment à partie un convive, assis loin de lui, qui l'invitait au calme, et qu'il ne connaissait pas. A la sortie qui s'effectua en tumulte, les deux hommes se trouvèrent nez à nez dans le vestibule. L'altercation reprit de plus belle. Vanderpyl alla jusqu'à provoquer l'inconnu en duel. L'échange des cartes eut lieu sur le champ, mais sitôt que Vanderpyl eut jeté les yeux sur la carte qu'il tenait entre les mains, il changea d'attitude :

— Hé quoi! s'écria-t-il, vous êtes Albert Mockel, ce poète que j'aime et que j'admire au point que j'en sais tous les vers par cœur! Non, décidément, je ne pourrais jamais me battre avec vous! Daignez recevoir, ici, mes plus plates excuses et l'hommage de mon profond respect.

Et il lui tendit la main.

Albert Mockel la prit et, tourné vers les amis qui l'accompagnaient, leur dit :

— Je ne puis vraiment pas refuser des excuses offertes de si bonne grâce.

Il serait à souhaiter que toutes les affaires d'honneur se réglassent d'aussi courtoise façon.

A l'un des banquets d'anniversaire suivants, donné au *Procope*, l'ordre fut troublé par un violent dissentiment qui mit aux prises Gustave Kahn et Cazals. Ce qui faillit amener la scission des *Amis de Verlaine* et les diviser, désormais, en deux groupes ennemis. *O genus irritabile vatum!*

Cazals transporta le siège du nouveau groupe, intitulé LES UNS ET LES AUTRES, de la *Boîte à couleurs*, dans un café du Boulevard Pasteur. Chaque samedi soir, l'on s'y réunissait pour entendre ou réciter des vers. Cela dura quelques semaines, puis Cazals ramena ses fidèles boulevard Montparnasse dans l'ancienne *Boîte à couleurs*, qui avait changé de direction, et pris le nom de *Petit-Napolitain*. Le lieu était plus central. Les soirées en prirent plus d'éclat. Le public y vint nombreux. On y chantait surtout. On y applaudissait le chanteur Dickson, le fantaisiste Jo Ginestou, et bien d'autres; mais, à la longue, les *Uns et les Autres* se dispersèrent pour faire place à un nouveau groupe d'artistes et de littérateurs qui s'y retrouvaient, chaque mercredi, non plus en soirée, pour y donner des séances publiques de récitation, mais, à l'heure de l'apéritif, pour y deviser entre eux sous la présidence d'Henri Mazel. On rencontrait là, notamment, Willy, Albalat, Duffay, Georges Fourest, Léopold Lacour, Alfred Mortier, Poizat, Polti, Randau, Strentz, Emile Bayard, Sylvain Bonmariage, Lucien Aressy, qui déclarait dans son livre curieux et divertissant : *Les Nuits et les Ennuis de Montparnasse*, que le *Petit-Napolitain* demeurait le seul café du quartier où l'on entendait encore parler français. Le cosmopolitisme avait envahi les autres. Le *Napolitain* s'est transformé. Mazel a transféré le lieu de ses réunions à la brasserie Dumesnil, où ses amis l'ont suivi. Transformé également, ce café du boulevard Saint-Germain où Jane Hyrem et Alcanter de Brahm avaient établi le siège d'*Arts et Lettres*. Ces lieux d'élection se font

ainsi de plus en plus rares. Ceux qui subsistent partageront bientôt le sort de leurs aînés, tels que la brasserie de la rue des Martyrs et l'entresol de Dinocheau, dont il n'est plus question que dans les mémoires du temps, comme les *Souvenirs d'un montreur de marionnettes* de Lemercier de Neuville, et le livre de Firmin Maillard : *Les derniers bohèmes.*

Ce n'étaient pas les derniers bohèmes. La génération suivante eut les siens, dont quelques-uns se groupèrent sous le nom de VILAINS BONSHOMMES, illustrés par Carjat, Verlaine et Rimbaud. D'autres leur succédèrent; mais, aujourd'hui, la Bohème se meurt. La suppression du crédit, depuis la guerre mondiale, lui a porté le dernier coup, et les cafés littéraires dont elle formait la clientèle ordinaire sont également en passe de disparaître. La mode n'y est plus. On ne s'intéresse plus guère à la Poésie.

Voyez ce qu'il est advenu du *Caméléon*, ce débit du boulevard Montparnasse où Alexandre Mercereau avait fondé son Institut de lettres. Il s'y donnait des conférences, quelques-unes présidées par des Académiciens, où l'élite intellectuelle se pressait. Le débit n'avait pas tardé à devenir, sous l'enseigne *Le Jockey*, une boîtede nuit où l'on discutait de toute autre chose que de littérature.

Il en est advenu de même de cet humble café de la rue de Chevreuse, où Fuss-Amoré réunissait naguère les artistes et les poètes de Montparnasse, transformé, depuis, en une autre boîte de nuit : *The Jungle* (1).

Une foule exotique d'oisifs ou d'artistes amateurs, fournis de pécune, s'est emparée de la plupart des cafés de Montparnasse, en chassant les prolétaires de la plume, de l'ébauchoir et de la palette. Les mœurs se transforment. Le clan de la Bohème a fait place, dans ces établissements, au clan des arrivistes et des faiseurs. La Ploutocratie règne en maîtresse partout.

Le *Napolitain* des boulevards, où trônait Mendès,

(1) *The Jungle* a cédé récemment place au *Jockey*, chassé de son premier local en voie de démolition.

assisté d'Ernest La Jeunesse, n'est plus guère fréquenté que par de vulgaires désœuvrés ou des gens d'affaires. En tous lieux, c'est l'invasion des orchestres et des *jazz*, ennemis des causeries paisibles.

O méfaits de la mode! O méfaits d'un âge pratique et utilitaire! Les poètes n'ont plus licence de s'isoler de la foule, qui gâte et salit tout ce qu'elle touche. Il nous était tombé du ciel un nom plein d'éblouissements, celui d'Orphée. De ce soleil la foule a fait un fumeron. Orphée est devenu dans sa bouche *Orphéon* et n'évoque plus à nos yeux d'autre image que celle d'une fanfare municipale, traversant un jour de foire, de comices agricoles ou de quatorze juillet, les rues en liesse d'une sous-préfecture avinée.

ERNEST RAYNAUD.

LA LETTRE DE PRÊTRE-JEAN PSEUDO-ROI D'ABYSSINIE

—

Le Prêtre-Jean figure dans Joinville et dans le *Dit de l'Herberie*, de Rutebeuf. C'est peut-être avec ce dernier sa première manifestation littéraire. Le satirique fait parler un marchand d'orviétan qui arrive des *dézers d'Ynde*, de la *terre de Linaride*, ancien douaire de la fille de Jonas, ce *fier admiral de Persie*,

Qui tint toute la terre jusqu'à la mer Rougie,

lit-on dans un roman du cycle carlovingien. Le marchand vante les herbes médicinales qu'il a recueillies aux pays des épices, *qui de granz vertus sont emprises*, et aussi les pierres précieuses, *dyamants, crespérites, jagonces, marguarites, grenaz, stopazes, tellagons* et *galofaces*, qu'il a troquées dans les ports, car il n'a osé entrer dans les terre de *Prestre-Jean*, alors en guerre, et l'on ne se doute pas des périls qui menacent celui qui porte des trésors!..

Quant à Joinville, il raconte qu'au temps que le roi séjournait à Chypre, des messagers, *Tartarins*, ou Tartares, lui firent entendre qu'ils allaient conquérir le royaume de Jérusalem sur les Sarrasins. A son tour, le roi Louis envoya des ambassadeurs aux Tartarins, et il les chargea d'une chapelle d'écarlate pour les attirer à notre croyance, avec des images taillées de l'Annonciation, du Baptême du Christ, de la Passion, de l'Ascension et de l'Avènement du Saint-Esprit, plus des calices, des livres sacrés, tout ce qu'il fallait pour célébrer la messe, et deux frères prêcheurs pour la chanter. Ils se nommaient Guillaume de Ruysbroek, en français latinisé *Rubruquis*, Barthélemi de Crémone et le clerc Gosset. Les ambassadeurs royaux, partis d'Antioche, mirent bien un

an de marche en chevauchant dix lieues par jour, pour atteindre une plaine stérile, sujette aux Tartares, une immense « berrie de sablons », qui commençait par de très hautes et merveilleuses roches, au bout du monde, vers l'Orient, et que nul homme n'avait encore passées. Il y avait là plusieurs cités anéanties et de grands monceaux d'ossements. Ils apprirent qu'en cette terre était enclos le peuple de Gog et de Magog, qui doit ravager le monde, quand l'Antéchrist viendra pour tout détruire.

Mais que signifiaient ces villes ruinées, ces grands monceaux d'ossements? On dit aux messagers que le peuple des Tartarins, tenu à mépris par les sujets de *Prêtre-Jean* et de l'Empereur de Perse, s'était révolté sous la conduite d'un homme sage, et qu'il avait tué tous ceux qui lui faisaient obstacle, sauf les prêtres et les religieux. Enfin, un prénommé *Georges* avait été élu roi par l'un des princes de la tribu, lequel avait fait un songe où Dieu lui était apparu pour lui ordonner de choisir un chef, aux fins d'aller combattre l'Empereur de Perse et le chasser de son royaume. Celui-ci s'enfuit jusqu'à Jérusalem. Tout le peuple tartarin avait reçu le baptême, et les messagers du roi contèrent qu'il y avait dans le camp huit cents chapelles sur des chars.

Or, le roi des Tartarins agréa les messagers et leurs présents, et il les renvoya au roi de France avec ses ambassadeurs. Ceux-ci remirent les lettres de leur maître, et ces lettres disaient d'une façon tout orientale, c'est-à-dire fort ambiguë :

C'est une bonne chose que la paix, car en terre de paix, ceux qui vont à quatre pieds mangent l'herbe paisiblement, et ceux qui vont à deux labourent la terre, dont les biens viennent paisiblement. Et nous te mandons cette chose pour t'avertir, car tu ne peux avoir la paix si tu ne l'as avec nous. Car *Prêtre-Jean* se leva contre tel roi et tel autre, et tous nous les avons passés au fil de l'épée. Ainsi, nous te mandons que chaque année tu nous envoies tant de ton or et de ton argent, que tu nous retiennes pour amis; et si tu ne le fais, nous te détruirons, toi et tes gens, ainsi que nous avons fait de ceux que nous avons ci-dessus nommés.

« Sachez, ajoute Joinville, que le roi se repentit d'y avoir envoyé. »

Je passe et passerai beaucoup de circonstances et de chassés-croisés antérieurs ou postérieurs à ces faits, mais il y a quelque chose qui échappe à Joinville et au lecteur : une défaite, une de ces catastrophes cachées, qui se produisent après un trop long *bourrage de crâne*, pour employer une expression qui a fait fortune dans la guerre et la diplomatie, et qui abordera aux temps futurs. En effet, ce roi, que Joinville appelle du gentil nom de *Georges*, comme nous dirions *Georgy*, et que Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre, nomme *David;* ce conquérant chrétien, qui s'était emparé de la Perse et allait peut-être barrer la route de Damiette aux Infidèles, n'était autre que *Gengiskan!*... Vainqueur du fameux *Prêtre-Jean*, l'on avait toutefois continué de lui faire incarner ce personnage. Ainsi s'effondrait la plus ferme, la plus fascinante espérance, le mythe dont le bon Roi et le Saint-Père avaient entretenu la Chrétienté afin de ranimer son zèle pour la croisade.

Mais l'intervention de Gengiskan est une erreur de chronologie, dont la plupart des historiens n'ont pas encore démordu. Mort aux environs de 1226, il laissa plusieurs descendants, et le *David* de Jacques de Vitry pourrait bien être celui qui ruina l'espoir du roi, du pape et des chevaliers. De plus, il était le petit-fils du vaincu, Gengis ayant épousé la fille de *Prêtre-Jean*, tout comme Alexandre avait épousé la fille de Darius!... Est-ce un fait réel, ou bien y eut-il « contamination » de la légende alexandrine?

Ce n'est que mystère, brumes et contradictions que la vie de ces hordes nomades qui voyageaient sans archives dans leurs maisons roulantes, aux sons indolents des guitares. Du moins, leurs traditions orales agglomérèrent plusieurs personnages en un seul, les voyageurs primitifs les transmirent en les déformant encore par ignorance des langues et de la carte; puis arrivèrent les historiens et les philologues. Excès de science! Tout est à recommencer sur la base naïve des premiers fondateurs. Le principal objectif de ce trop court essai n'est que d'étudier les origines de la célébrité universelle de *Prêtre-Jean*, origines littéraires s'il en fut, mais établies, fondées pour des desseins très positifs de politiques et de trafiqueurs.

§

Quelque temps après la défaite des Musulmans de Perse, c'est-à-dire la chute d'Edesse en 1141, aux mains du Mongol Yélioustasché, fondateur du Karakitaï, le chroniqueur Otto von Freisingen écrivait que le *Prêtre-Jean*, prince oriental descendant des Rois Mages et porteur d'un sceptre d'émeraude, voulant secourir Jérusalem dut renoncer à passer le Tigre, à cause des rigueurs du climat. Otto von Freisingen tenait le renseignement de l'évêque arménien de Gébal, ou Gabula, ville de la côte de Syrie, au sud de Laodicée. Un autre chroniqueur, Albéric des Trois-Fontaines, le tenait aussi du même patriarche, du moins par la voie du pape Eugène III. Ces deux récits furent uniformément transcrits l'an 1145. Ce *Jean* avait encore porté la guerre dans la Médie et la Perse, et s'était emparé d'Ecbatane.

Or, on a établi une relation entre le chef mongol et le *Prêtre-Jean*, parce que le premier, d'après les *Annales d'Admont*, dans la *Germanie Monumentale*, portait le nom de *Johannes presbyter, rex Armeniæ et Indiæ*. Mais, il faut savoir que les territoires classés sous le nom d'Indes se divisaient en trois parties distinctes et mentionnées différemment, selon les voyageurs et les cartographes. D'après Nicolo di Conti, l'en-deçà de l'Indus était *l'Inde primitive;* de l'Indus au Gange, *l'Inde deuxième*, et au-delà du Gange, *l'Inde troisième*, dénominations que l'on retrouve sur les planisphères de Fra Mauro. Pour Jourdain de Séverac, ce sont *l'Inde mineure*, *l'Inde majeure* et *l'Inde troisième*. Le planisphère de marine de Sanudo les reproduit ainsi : *India parva quæ est Ethiopia; India Magna; India interior, Johannes presbyteri*. Pour Jean du Plan Carpin, l'Inde Mineure est aussi celle de *Prêtre-Jean*, cependant que Séverac et Sanudo lui attribuent *l'Inde Troisième*, d'où il faut conclure, écrit d'Avezac, que le nom d'*Inde Majeure* embrasse toute la contrée au-delà de l'Indus jusqu'à la Chine méridionale, ou *Mangia*.

Peu après la communication du patriarche de Gébal, et par une sorte d'enchaînement secret qui relie les expéditions européennes en Terre-Sainte avec l'appui possible d'un

prince chrétien déjà vainqueur de l'Islam, divers souverains d'Occident et le pape Alexandre III reçurent une lettre du roi-pontife leur signalant et l'étendue de ses richesses et l'accroissement de son empire. Rien n'y manquait, ni le Paradis-Terrestre, ni les femmes, ni les prodiges, ni la beauté des sites, ni les rivières de pierres précieuses, ni les animaux sauvages et singuliers qui sont l'attrait des chasseurs. On n'en use guère autrement aujourd'hui pour solliciter, par l'affiche et la photographie, les engagements dans l'armée coloniale. J'ai pu contempler une carte italienne d'Ethiopie, destinée à la propagande intérieure : il s'y voyait des gisements précieux de pierres et de pétrole, des ours, des singes, des girafes, et un lion couché en joue par un nemrod qui ressemblait à Tartarin, celui de Tarascon...

En résumé, c'était tenter le siècle par son goût du merveilleux, de la « romancerie », excellente expression qui refleurit au XVIIe sous la plume d'un poète-cosmographe trop méconnu, Pierre Bergeron, et, de plus, excellent écrivain.

On dit aussi que cette lettre aurait été d'abord adressée à Manuel I Comnène, empereur de Byzance, qui l'aurait transmise à Frédéric Barberousse. Cela ne laisse pas d'être plaisant, comme on le saura par la suite, non plus que de voir Marsden, l'éditeur anglais des *Travels*, de Marco Polo, admettre l'authenticité de cette épître, dont il existe une centaine de manuscrits, selon Zarncke, dans son *Priester-Johannes*.

Mais la voici, traduite du latin, après l'avoir été prétendument du grec. J'en transcris un texte renouvelé, de la fin du XVe, trouvant celui de Jubinal même, publié à la suite de son *Rutebeuf*, d'une orthographe trop hérissée et d'une langue trop contaminée de picard pour les lecteurs ordinaires.

LETTRE DE PRÊTRE-JEAN

Prestre Jehan, par la grace de Dieu, roy tout puissant sur tous les roys chrestiens, mandons salut à l'Empereur de Romme et au Roy de France, noz amys. Nous vous faisons sçavoir de nous, de nostre estat, et du gouvernement de nostre terre : c'est assavoir de noz gens et des manieres de noz bestes. Et pour ce que vous dittes que noz Grecz ou gens gregeois ne s'acordent à adorer Dieu

comme vous faittes en vostre terre, nous vous faisons sçavoir que nous adorons et croyons le Pere, le Filz et Sainct-Esperit, qui sont trois personnes en une deité, et ung vray Dieu tant seulement. Et vous certiffions et mandons, par noz lettres scellées de nostre scel, de l'estat et maniere de nostre terre et de noz gens, et se riens voulez que faire puissions, mandez le nous, car nous le ferons de tres bon cueur; et si vous voulez venir par deça en nostre terre pour le bien que nous avons ouy dire de vous, nous vous ferons Seigneurs après nous, et vous donnerons grands terres, seigneuries et habitations pour le présent.

Item sachez que nous avons la plus haulte et digne couronne qui soit en tout le monde; aussi comme d'or, d'argent et pierres preicuses, et de bonnes fermetez remparts de villes, citez, chasteaulx et bourgs.

Item sachez que nous avons en nostre puissance quarante et deux roys tout puissans et bons crestiens.

Item sachez que nous soustenons et faisons soustenir de nos aulmones tous les povres qui sont en nostre terre, soient privez ou estrangiers, pour l'amour de Jhesucrist.

Item sachez que nous avons promis et juré en nostre bonne foy de conquerre le sepulcre de Nostre Seigneur Jhesuscrist, et aussy toute la terre de promission. Et se vous voulez venir par deça, nous vous metrons, se Dieu plaist, à chemin, mais que vous ayez grande et bonne hardiesse en vous, ainsi comme il nous a esté raporté, et bon courage vray et loyal. Mais entre vous autres Françoys, avez de vostre lignage et de voz gens qui sont avec les Sarrazins, esquels vous avez fiance et cuydez qu'ils vous aident et doivent aider, et ilz sont faulx et traistres hospitaliers. Et sachez que nous les avons tous bruslez, ars et destruitz, ceulx qui estoient en nostre terre : car ainsi le doit on faire de ceulx qui vont contre la foy.

Item sachez que nostre terre est divisée en quatre parties, car y sont les Yndes. Et en la majeur Ynde gist le corps sainct Thomas l'apostre, pour lequel Nostre-Seigneur Jhesuscrist fait plus de miracles que pour sainctz qui soyent en paradis. Et icelle Ynde est es parties d'Orient, car elle est pres de Babilone la Deserte, et aussi elle est pres d'une tour qu'on appelle Babel. En l'autre partie devers Septentrion, est grant abondance de pain, de vin, de chair, et de toutes choses qui sont bonnes à soustenir et nourrir corps humain.

Item en nostre terre sont les olifans et une autre maniere de bestes que on appelle dromadaires; et chevaulx blans, et beufz sauvaiges qui ont sept cornes, et ours blans et lyons moult

estranges de quatre manieres, c'est assavoir rouges, vers, noirs et blans; et asnes sauvaiges qui ont deux petites cornes et lièvres sauvaiges sont grans comme ung mouton, et chevaulx vers qui courent plus que nulle autre beste et ont deux petites cornes.

Item sachez que nous avons oyseaulx qui s'appellent griffons, et portent bieng ung beuf ou ung cheual en leur nid pour donner à menger à leurs petits oyseaulx.

Item sachez que nous avons une autre maniere de oyseaulx lesquels ont seigneuries sur les autres oyseaulx du monde, et ont couleur de feu, et leurs esles sont trenchentes comme rasoirs, et sont appellez Yllerions, et en tout le monde n'en a fors que deux, et vivent l'espace de soixante ans, et puis s'en vont noier en la mer. Toutesfoy, ils pondent premier, et couvent deux ou trois eufz, lesquelz ilz couvent l'espace de quarante jours, et puis esclosent et deviennent petits oyseaulx. Et adonc les grans, c'estassavoir pere et mere, s'en partent et s'en vont noier en la mer, comme dit est; et tous oyseaulx qui adoncques les encontrent leur font compaignie jusques à la mer, et ne se partent point de eux jusques à tant qu'ilz soient noiez; et, quand ilz sont noiez, ils retournent et viennent aux petits oyseaulx, et les nourrissent jusques à tant qu'ilz soient grans et qu'ilz puissent voler et leur vie pourchasser.

Item sachez que par deça sont aultres oyseaulx qui sont appellés tigres, et sont de si grande force et vertu qu'ilz emportent bien ung homme tout armé et son cheual, et le tuent.

Item sachez que en une aultre partie de nostre terre, deça le desert, y a une manière d'hommes qui sont cornus, lesquelz n'ont que ung œil devant et trois ou quatre derrière, et y a des femmes qui sont pareilles aux hommes.

Item en nostre terre y a une autre maniere de gens qui ne vivent fors que de chair crue d'ommes et de femmes et de bestes, et ne doubtent point à mourir. Et quand l'ung d'eulx est mort, et fust leur pere ou leur mere, ilz les mangent tous crudz, et dient que bonne chose naturelle est de menger chair humaine, et font ce en rémission de leurs péchés, et celles gens sont mauldis de Dieu, et sont appelez Gotz et Magotz, et est plus de nacions de celles gens que de toutes aultres gens, lesquels se espandront par tout le monde en la venue de l'antechrist. Car ilz sont de son alliance et de sa compagnie. Et celles gens sont ceux qui encloyrent le roy Alexandre dedans Macedoine et le mirent en prison, et leur eschappa. Toutesfoys Dieu leur envoyera du ciel foudre et feu ardent, qui tous les ardra et confondra, et l'Antecrist aussi, et par telle maniere seront destruitz et gastez; toutesfoys nous en

menons bien de ces gens avec nous en la guerre, quant nous y voulons aller, et leur donnons congé et licence de menger noz ennemis, quand ilz les peuvent gaignier, si que de mille n'en demeure ung qui ne soit dévoré et gasté. Et puis les faisons retourner en leur terre, car s'ilz demeuroient longuement avec nous, ils nous mangeroient tous.

Item nous avons une aultre maniere de gens en nostre terre qui ont les piez rons comme ung cheual, et aux talons derriere ont quatre costes fortes et trenchans, de quoy ilz se combatent tellement que nulles armeures ne leur peuvent durer; si sont bons crestiens, et labourent voulentiers leur terre et la nostre et nous donnent grans truaiges (tributs) chascun an.

Item nous avons en une aultre partie du desert une terre qui dure soixante-dix journées de long et quarante de large : on l'appelle Feminée la grant. Et ne cuydez pas que ce soit en terre sarrazine; car celle que nous disons est en nostre terre; et en icelle terre sont trois roynes, sans les aultres dames qui tiennent leurs terres d'elles.

Et quant icelles troys roynes veullent aller en bataille, chascune d'elles maine avecques soy cent mille femmes en armes, sans les aultres qui mainent les chariotz, les chevaulx, les olifans qui portent les armes et les viandes, et sachez qu'elles se combattent fort comme si elles fussent hommes. Et sachez que nulz hommes masles ne demeurent avec elles fors que dix jours, lesquels durant ils se peuvent deporter et solacier avecques elles et engendrer, et non plus, car si plus y demeuroient ilz seroient morts. Mais ilz s'en peuvent bien aller et estre dix jours dehors leur pays, et puis au bout des dix jours, ils peuvent retourner et y estre aultres dix jours comme d'avant.

Item celle terre est environnée d'ung fleuve qui vient de paradis terrestre, et est appellé Cyson. et est si grant que nul ne le peut passer si non en grandes nefz ou grans barques.

Item sachez que auprès de ce fleuve a une autre rivière qu'on appelle Piconie, qui est assez petite et ne dure que dix journées de long et six de large, et les gens sont aussi petits comme icy ung enfant de sept ans, et leurs chevaulx petits comme ung mouton, et sont bons chrestiens et labourent voulentiers, et nulle personne ne leur fait guerre fors que les oyseaulx qui viennent chascun an, quant ils doivent cueillir leurs bledz et semer et vendenger. Et adoncques le roy d'icelle terre s'arme de tout son povoir contre lesdits oyseaulx, et font grant tuerie les ungs contre les aultres. Et puis les oyseaulx s'en retournent.

Item sachez que en nostre terre sont les sagittaires, qui sont

depuis la saincture en amont en fourme d'homme et en aval de fourme de cheval, et portent en leurs mains arcs et fleiches, et traient plus fort que nulle autre manière de gens, et mangent chair crue.

Item sachez aussi que certaines manieres d'aultres gens y a en nostre terre lesquelles gisent hault sur les arbres de peur des dragons et des aultres bestes, et les prennent aucuns de nostre court et les tiennent enchaisnez, et les gens y viennent les veoir par grant merveille.

Item sachez que en nostre terre sont les licornes qui ont en leur front une corne tant seulement, et si en y a de trois manieres : de vers, de noirs, et aussi de blans; et occissent le lyon aucunes fois. Mais le lyon les occist moult subtilement; car quand la licorne est lassée, elle se met de costé ung arbre, et le lyon va entour, et la licorne le cuyde frapper de sa corne, et elle frappe l'arbre de si grand vertu qu'elle ne la peut oster; adoncq le lyon la tue.

Item sachez que en l'autre partie du désert sont les Joyans qui souloient avoir XL coudées de hault, et maintenant n'en ont que vint, et ne peuvent yssir du desert; car à Dieu ne plaist mie. Car se ilz estoient dehors ilz pourroient bien combatre à tout le monde.

Item sachez que en nostre terre y a ung oyseau qui est appellé Fenix, et est le plus bel oyseau de tout le monde, mais en tout le monde n'en y a que ung, lequel vit cent ans, et puis se monte vers le ciel, si près du soleil, tant que le feu se prend à ses helles, et puis descend en son nid et se ard. Et des cendres de luy se concrist ung ver qui se tourne et devient oyseau, en la fin de cent jours, aussi beau comme par devant estoit son pere.

Item en nostre terre y a habondence de pain, de vin, de chair, et de toutes choses qui sont bonnes à soustenir corps humain.

Item sachez que en une partie de nostre terre ne peut entrer nulle beste qui de sa nature porte venin.

Item sachez que entre nous et les Sarrazins court une rivière que l'on appelle Ydonis, laquelle vient de paradis terrestre, et est toute plaine de pierres précieuses, et court par nostre terre en maintes parties de petites rivieres et grandes, et là se trouve on moult de pierres : c'estassavoir esmeraudes, safirs, jaspes, cassydoines, rubis, charboucles, scobasses, et plusieurs aultres pierres précieuses que n'ay pas nommées, et de chascune sçavons le nom et la vertu.

Item sachez que en nostre terre a une herbe appellée permanable; et qui la porte sur soy, il peut enchanter le dyable, et luy

demander qui il est, et où il va, qu'il fait par terre, et le peut-on faire parler : et pour ce le dyable n'ose estre en notre terre.

Item sachez que en nostre terre croist le poivre, lequel n'est jamais semé, et croist entre les arbres et les serpens; et quand il est meur, nous mandons noz hommes pour le cueillir et ilz mettent le feu dedens le bois, et tout se ard : et quant le feu est passé, ilz font grans monceaux de poyvre et de serpens et le vente l'en au vent, et puis on le porte à l'ostel, et le lave on en deux ou trois eaues, et puys on le fait sécher au soleil; et en icelle maniere devient il noir, bon et fort.

Item sachez que en nostre terre a une montaigne appellée Olimphas, et au pié d'icelle montaigne a une fontaine que qui en peut boire de l'eau troys foys à jeun, il n'aura maladie de trente ans, et quant il en aura beu il luy sera advis que aura mengé des meilleurs viandes et espices du monde, pource qu'elle est toute plaine de grace de Dieu et du Saint-Esperit. Et qui se peut baigner en icelle fontaine, s'il est en l'aage de deux cents ans ou de mille, il retournera en l'aage de trente ans par semblance. Et sachez que nous fusmes nez et sanctifiez au ventre de nostre mere, et si nous avons passez cinq cens soixante et deux ans, et nous sommes baignez dedens la fontaine six foys.

Item sachez que en nostre terre est la Mer d'Araine, et court moult fort, et fait ondes terribles, et nul homme ne la peut passer fors que nous, pour rien qu'il face, et nous faisons porter à nos griffons, ainsy comme fist Alexandre quan il alla conquerre certaines places en celuy pays.

Item, de cousté celle mer, passe ung fleuve et en celuy treuve l'en moult de pierres precieuses, et maintes bonnes herbes, qui sont bonnes en toutes medecines.

Item sachez que entre nous et les Juifs passe une riviere qui est plaine de pierres precieuses, et court tant fort que nulle personne ne la peut passer, excepté le samedi qu'elle repose, et tout ce qu'elle treuve, elle emporte en la Mer d'Arayne. Item en celle partie a ung pas qu'il nous fault garder, car nous avons en icelle frontiere quarante et deulx chasteaulx, plus beaux et plus fors qui soient au monde, et avons gens qui les gardent, c'estassavoir dix mille chevaliers, et six mille arbalestriers, et quinze mille archiers, et quarante mille sergents à cheval et en armes, qui gardent les passages devant ditz, pour tant que si le grand Roy d'Israel venoit avec sa compagnie ne puisse passer avec ses Juifz, lesquelz sont plus bien deux foys que de Crestiens ni de Sarrazins, car ils tiennent les deux parties du monde, et sachez que le grant Roy d'Israel a avec soy troys cens roys et quatre

mille princes que ducs que comtes, tous Juifz et qui à luy obeissent.

Item sachez que si les Juifs povoient passer iceluy pas, tous seroient morts, Crestiens et Sarrazins.

Item sachez que nous laissons passer chascun samedi huit cens ou mille Juifs pour marchander avec nos gens. Mais ilz n'entrent point dedens nos fermetez, mais marchandent dehors, de la doubte que nous avons d'eulx, et ne marchandent fors que en placques d'or et d'argent, car ilz n'ont point d'autre monnoye et quand ilz ont fait leur marchandise, ilz s'en retournent en leur pays.

Item sachez que nous avons quarante et deux chasteaulx qui sont près l'ung de l'aultre d'un trait d'arbaleste et non plus.

Item sachez que nous avons à une lieue près de là une cité qui s'appelle Oriende la grant, la plus belle et la plus forte qui soit au monde. Et ung de nos roys la garde, lequel reçoit du grand Roy d'Israel le tribut, car il nous doibt chascun an deux cens chevaulx chargez d'or et d'argent et de pierres précieuses, et oultre, la despense qui se fait en icelle cité et es dessus-ditz chasteaulx.

Item sachez, quant nous leur faisons guerre, nous occissons trestous ceulx qui sont en nostre terre. Et pour ce ne s'osent mouvoir ne faire guerre. Et sachez que les Juifves sont les plus belles femmes du monde et les plus chauldes; et sachez que pres d'iceluy fleuve, qui est d'Arayne, vient la mer Areneuse, et nul homme ne la peut passer, fors quant le vent fiert dessus; adonc s'espend par la terre et le peut on passer bien, mais que on se haste de retourner. Car se on ne le faisoit, on demeureroit dedans la mer, et toute l'arenne qui ne s'en peut retourner se convertist en pierres precieuses, et nul ne les peut vendre jusques à tant que nous les ayons veües, et se nous vous les pouvons prendre à l'estime de nos marchans, et se nous ne les voulons, ilz les portent où ilz veulent.

Item, en une partie de nostre terre, a une montaigne que nul ne peut habiter, pour la très grant chaleur qui y est, et illec se nourrissent aucuns vers qui ne peuvent vivre sans feu et sont appelez Salemandres. Et au pié de cette montaigne nous tenons tousjours quarante mille personnes qui font illec grant feu. Et quant iceulx vers sentent la chaleur du feu, ils yssent de la terre et entrent au feu, et illec font ung poil itel comme les vers qui font la soye; et d'Iceluy poil faisons noz robbes et celles à noz femmes, pour vestir aux festes annuelles. Et quand nous voulons

laver icelles robes, nous les mettons au feu, et lors se retournent belles et fresches comme devant.

Item sachez que nul roy crestien n'a tant de richesses comme nous avons, pour ce que nul homme ne peut estre povre en nostre terre, mais qu'il vueille gaigner.

Item sachez que monseigneur sainct Thomas fait plus de miracles vers nous que sainct qui soit en paradis, car il presche une foys l'an corporellement en son église, à toutes gens et presche en ung de nos palays que vous orrez.

Item sachez que en une aultre partie de nostre terre, y a des gens d'estrange façon, c'estassavoir qui ont un corps d'homme et la teste de chien, et on peut entendre leur langaige; et sont bons pescheurs, car ilz entrent de nuyt et de jour au plus parfons de la mer, et sont ung jour sans yssir dehors, et prennent de telz poissons qu'ilz veulent, et viennent tout chargez en leurs maisons qui sont soubs terre. Et nous espions où ilz les mettent, et en prenons tant que nous voulons. Et sachez que icelles gens font assez de maulx à nos bestes saulvaiges, car ilz les mengent et se combatent contre gens d'armes et archiers. Et font souvent de telles batailles.

Item en nostre terre a une maniere d'oyseaulx qui trop malement sont de plus chaulde nature que les aultres. Car quant ilz veulent pondre, ilz pondent au fons de la mer et font xxx eufz, et quand ilz veulent retourner ilz montent sur le hault de l'air, au droit de leurs eufz, et à la chaleur d'eulx et de l'air, ils couvent leurs eufz et deviennent oyseaulx, et au chef de xx jours, yssent de la mer, puis s'en vollent, et nous en prenons plusieurs. Car ils sont bons à menger tant comme ilz sont jeunes, et se nature estoit faillye à homme ou à femme, mais qu'ilz menguassent de ces oyseaulx, tantost leur nature retourneroit, et seroient plus fors que par devant.

Item en nostre terre est l'arbre de vie, duquel sault le cresme, et icelluy arbre est tout sec et ung serpent le garde et veille tout l'an, le jour et la nuyt, fors que la nuyt de la saint Jehan qu'il se doit jour et nuyt. Et adonc nous allons à l'arbre pour avoir du cresme, et en tout l'an n'en yssent que trois livres qui viennent goutte après goutte, et quant nous sommes auprès d'iceluy cresme, nous le prenons, et puis nous en retournons tout bellement, de peur que le serpent ne s'esveille : et icelluy arbre est près de paradis terrestre d'une journée. Et quant ledit serpent est éveillé, il se couroucе et crye tant fort que on l'entent d'une journée de loing; et si est deulx foys plus grant que ung cheval, et a neuf testes et deux esles, et court après, ça et là.

Et quant nous avons passé la mer, il s'en retourne, et nous portons la cresme au patriarche de Saint Thomas, et ycelluy le sacre de quoi nous sommes tous baptisez, nous crestiens : et le demourant, nous l'envoions au patriarche de Jherusalem, et icelluy l'envoye au Pape de Rome; lequel le sacre et multiplie par huille d'olive, et puis l'envoye par toute crestienté de dela la mer.

Item en nostre terre n'a nulz larrons privez ne estrangiers, car Dieu et Sainct Thomas les confondroient, et nous les ferions mourir de mauvaise mort, si nous les y savions.

Sachez que nous avons chevaulx vers, qui portent un chevalier tout armé iii ou iiii jours sans manger.

Item quant nous allons en bataille, nous faisons porter devant nous, par quatorze roys, aournez d'or et d'argent, quatorze confanons aournez de diverses pierres précieuses; et aultres roys qui viennent après portent banieres de cendal moult richement aournées.

Item sachez que devant nous vont armez quarante mille clercs et autant de chevaliers et deux cens mille hommes à pié, sans les charrettes qui portent les viandes, et sans les olifans et les chameaulx qui portent les armures.

Item quant nous allons en bataille, nous recommandons nostre terre au patriarche de Sainct-Thomas.

Item, sachez que quant nous chevauchons simplement, nous faisons porter devant nous une croix de bois, tant seulement pource que nous ayons remembrance de Nostre Seigneur Jhesucrist, qui souffrit mort et passion pour touz pescheurs delivrer de la mort d'enfer.

Item à l'entrée de chascune de noz citez sont troys croix de bois, qui signifient les deux croix où les deux larrons pendirent, et celle où nostre seigneur Jhesuscrits fut crucifié, affin que les gens adorent la saincte croix.

Item quant nous chevauchons simplement, nous faisons aussi porter devant nous un bassin d'or plain de terre, en signe que nous sommes tous venus de terre, et qu'il nous fault en terre retourner, et faisons porter ung aultre bassin tout plain d'or, pour monstrer que nous sommes le plus puissant roy et le plus digne de tout le monde. Item sachez que nulle personne n'ose faire le péché de luxure en nostre terre, car incontinent il seroit ars ou bruslé; et pour ce establit Dieu le sacrement de mariage. Item sachez que nulle personne n'ose mentir en nostre terre, car il seroit mort ou pendu.

Item sachez que nous visitons tous les ans le benoist corps de sainct Daniel le prophete, qui est en notre desert, et menons avec

nous dix mille clercs, autant de chevaliers, et deux cens chasteaulx, que nous faisons mener sur olifans, qu'on dresse de nuyt, pour nous garder des dragons qui ont sept testes sur chascun d'eulx. Et sachez que en celuy desert y a des meilleures dattes, qui pendant es arbres et sont bonnes vertes et meures, yver et esté, et dure le desert quattre vintz et soixante journées, et illecques entour est l'entrée de nostre terre, et qui va par le desert ne treuve ville ne chasteau, de xl journées et on n'a mestier de porter viandes, car on treuve du fruict devant dit assez, qui saoule un homme, ainsi comme il est rempli de la grace de Dieu.

Item que ung messagier ne pourroit aller par toute nostre terre en xv moys, tant elle est grande.

Item que nostre palais est en la maniere que je vous diray, car l'entrée est de telle maniere que ne peut ardoir pour nul feu qui soit, et sur le palais a deux polmeaux d'or, et sur chascun polmeau a deux charboucles, pour quoy il resplandit de nuyt et de jour, et les grans portes de nostre dit palais sont de cassidoine meslée avec pierres précieuses, et le portail de libane, et fenestres de cristal, et noz tables de marbre et devant nostre palais a une place en la quelle nos jouvenceaux se deportent chascun jour.

Item sachez que la chambre où nous gisons est toute couverte d'or et de pierres précieuses.

Item que le lit où nous gisons est tout semé de saphirs, pour ce que nous avons chasteté en nous, et nous avons belles femmes, et nous ne gisons avec elles, que trois moys l'an; c'estassavoir en may, en octobre et en janvier, et est tant seulement pour engendrer.

Item que devant la porte de nostre palais y a ung mirouer au milieu de la place, lequel Virgille par son engin y mist, et le voit on de xv journées de loing, et convient pour aller audit mirouer monter par trois cents lxx pas de degrez, tous faictz de pierres précieuses.

Item sachez que en nostre court viennent chascun an xv roys, et xl ducz et xl comtes, pour nous faire aulcun service que ilz nous doibvent faire chascun an, sans les Françoys qui nous font service chascun jour.

Item que nous faisons tous les Françoys qui viennent en nostre terre chevaliers, et leur donnons bonnes villes fermées et grans terres, car ils gardent nostre terre et nostre table, et nostre chambre, et pource que nous nous fyons en eulx plus que en nulles autres gens.

Item sachez que en nostre table mangent chascun jour xx ar-

chevecques et xl evecques, et le patriarche de Saint-Thomas qui se siet à table au dessubz de nous, pour ce qu'il a le pouvoir du pape de Rome, et avons autant d'abbés comme il y a de jours en l'an, et chascun vient chanter une foys l'an en l'autel sainct Thomas, et nous y chantons toutes les festes annuelles : et pour ce sommes nous appellé prestre Jehan car nous sommes prestre selon le sacrifice de l'autel, et roy selon justice et droicture. Et sachez que je suis sanctifié avant que je fusse né. Car Dieu envoya à mon père ung ange, lequel luy dist : qu'il fist ung palays qui seroit, par la grace de Dieu, chambre de paradis pour ton enfant qui est à venir : car il sera le plus grant roy terrien de tout le monde, et vivra longtemps; et qui sera au palais n'aura fain ne soif et ne pourra mourir. Et quant mon pere se esveilla de son dormir, il eut grant joye, et commença le palays, tel comme vous orrez.

Premierement, les paroys sont de cristal et la couverture de dessus est de pierres precieuses, et par dedens est aournée de estoilles, en semblance de celle des cieulx, et le pavement est de cristal, et audict palays ne trouverez fenestre ne porte; et dedens le palays a quatre mille et deux cents pilliers faictz d'or et d'argent, et de pierres precieuses de toutes manieres. Et illecques tenons nostre court es festes annuelles, et sainct Thomas presche aux gens. Item, y a au milieu du dict palays ung pillier que Dieu y posa, et audit pillier Dieu y a fait une grace : car dudit pillier sault vin, et eaue, et qui en boit n'a desirs des biens temporelz; ne scet on où elle va, ne dont elle vient.

Item une aultre grant merveille y en a nostre palays, c'estassavoir que nul menger ni boyre n'y est appareillé, fors que en une escuelle, ung gril et un tailloir, qui sont pendus à ung pillier. Et quant nous sommes à table, et nous désirons avoir viandes, elles nous sont appareillées par la grace du Sainct Esperit. Et sachez que tous clercs qui au monde sont ne sauroyent dire ne retraire les biens qui sont en nostre palays et en nostre chapelle. Et sachez que tout ce que nous vous avons escript est vray comme Dieu et ne menterions pour riens, car Dieu et sainct Thomas nous confondroient, et perdrions nos dignitez.

Se vous voulez de nous quelque chose que nous puissions, mandez le nous; car nous le ferons de tresbon cueur. Et vous prions qu'il vous soit en remembrance du sainct passaige et que ce soit prochainement; et ayez bon cueur, grande hardiesse en vous, et soiez remembrans de mettre à mort ces faux templiers et payens; et vous prions que vous nous envoyez responce par le porteur de ces presentes; et prions au roy de France qu'il nous

saulve tous ces chrestiens de delà la mer et qu'il nous envoye aulcun vaillant chevallier, qui soit de la bonne generation de France, en priant Nostre Seigneur qu'il vous doint perseverance en la grace du Sainct Esperit. Amen.

Donné en nostre sainct palays, l'an de nostre nativité cinq cens et vii.

C'y finissent les diversités des hommes, des bestes et des oyseaulx qui sont en la terre de prestre Jehan.

§

Malgré les investigations de Zarncke, écrit M. Constantin Marinescu, de l'Académie Roumaine, dans sa thèse sur le *Prêtre-Jean*, qui semble définitive, on n'a pas trouvé au moins une trace de traduction grecque de cette missive si propre à être connue et avidement lue dans l'empire byzantin comme en Occident.

Quant à Oppert — *Der Presbyter Johannes* — il pense que les souvenirs bibliques contenus dans cette lettre font penser à un ecclésiastique, et que les quatre rois qui auraient rempli auprès de *Prêtre-Jean* les offices de sénéchal, de bouteiller, de chambrier et de maréchal nous ramènent aux quatre dignités de l'empire allemand. Cet heureux rapprochement a peut-être mis M. Contantin Marinescu sur la bonne voie. Pour lui, l'auteur de la *Lettre*, fabriquée peu avant 1177 selon Zarncke, n'est autre que Christian, archevêque de Mayence, dont le rôle diplomatique auprès de Frédéric Barberousse, dit-il, est assez connu. « En effet, il est désigné, ajoute Zarncke, dans une série de manuscrits, *de son vivant* même, comme étant le traducteur de la lettre grecque en latin. Mais, écrit encore Zarncke, l'absence d'une trace quelconque de cette lettre dans la littérature byzantine fait croire que son auteur se confond avec le soi-disant traducteur. Nous sommes loin maintenant de l'opinion de Paul Meyer, qui voulait qu'elle fût l'œuvre d'un Latin résidant en Orient; et de celle d'Oppert, qui proposait un chrétien nestorien.

Le supposé Christian avait lu de très près la *Lettre d'Alexandre à Olympias et Aristote*, œuvre d'un faussaire comme lui, que l'on nomme communément le pseudo-Callisthène, et que Paul Meyer, dans son *Histoire de la Légende d'Alexandre*, ne situe pas au delà du IIIe ou du IVe siècle. La

version latine, suivie de transcriptions successives de plus en plus altérées, est d'un certain Julius Valerius, que l'on place environ le VIII° siècle, mais dont on a contesté l'existence réelle.

« C'est par l'intermédiaire du latin que les pays romans et germaniques, dit Paul Meyer, sont entrés en possession de la légende d'Alexandre... Cet ouvrage est pour nous le résumé de tout ce que les créations inconscientes de l'imagination populaire et les imaginations réfléchies de quelques lettrés alexandrins ont entassé des récits mythiques et héroïques sur la mémoire d'Alexandre. » Celui donc, ajoute-t-il, qui se proposera d'étudier cette légende n'aura pas de document plus important que le pseudo-Callisthène.

Pourtant, une lettre originale à Olympias et Aristote dut exister, puisque Plutarque, Tertullien, Pollux et saint Augustin en ont parlé, et que Pline et Strabon paraissent en tirer témoignage en faveur du goût d'Alexandre pour l'histoire naturelle. Elle eût même été assez longue pour que Minucius Felix l'eût appelée *insigne volumen*.

Altérée dès l'époque alexandrine, écrit Berger de Xivrey dans les *Prolégomènes* de ses *Traditions Tératologiques*, elle aura eu le sort de toute la composition romanesque dont elle faisait partie, c'est-à-dire qu'on l'adapta aux idées populaires et qu'elle nous arriva, par une série de transformations successives, au point où nous la voyons aujourd'hui.

La version latine de Valerius se serait sans doute perdue, aussi bien que ses altérations, si Vincent de Beauvais n'en avait fait un épitome au Livre IV de son *Miroir Historial*, terminé en 1253. Ce résumé a servi de base à la plupart des fantaisies du moyen âge sur Alexandre. Dans son amour pour ce genre scolaire de composition, il ajouta une correspondance entre le Macédonien et Dindimus, le roi des brahmanes.

C'est donc à de petits ouvrages apocryphes que se réfère le Cycle d'Alexandre, dont la première histoire fabuleuse apparaît au XI° siècle, et que l'on désigne sous le titre d'*Historia Alexandri magni, regis Macedonia, de prœliis*, ou simplement *Historia de prœliis*. La *Compilation de Saint-Alban*, surtout répandue en Angleterre, date du milieu du XII° : ce

sont des morceaux empruntés à la vie d'Alexandre, et dont la partie merveilleuse et tératologique s'inspire d'Orose, de Josèphe, de Solin, de saint Augustin, de Bède et d'Isidore de Séville. Quant au plus ancien roman d'Alexandre en France, c'est celui d'Albéric de Besançon, écrit au début du XIIe, et duquel nous ne possédons que les 105 premiers vers. Mais le curé Lamprecht le mit en allemand, et sans doute fut-il connu de Christian, archevêque de Mayence, qui passe, comme on l'a vu, pour avoir écrit la Lettre de *Prestre-Jean*, avant 1177.

Que ces énumérations d'*Alexandre* ne débordent pas notre cadre et la chronologie. Arrêtons-les au roman de Lambert-le-Tors et Alexandre de Bernay, qui fut sans aucun doute connu du faussaire, lequel s'est surtout inspiré de la partie des Merveilles de l'Inde, en même temps que du fonds commun de Callisthène et de la traduction de Valerius.

Le roman de Lambert-le-Tors fut un des livres de prédilection du moyen âge, et sa vogue dura longtemps, jusqu'au milieu du XVe, quand Jean Wauquelin en tira une histoire en prose, au commandement de Jean de Bourgogne, petit-fils de Philippe-le-Hardi.

De même que Wauquelin, qui lui est postérieur, le présumé Christian a puisé à des sources multiples d'histoire naturelle et de tératologie : Isidore de Séville, les *Récits Surprenants* d'Aristote, Pline, Aulu-Gelle, saint Jérôme, saint Augustin déjà cité, Avicenne et Hérodote. Mais il ne paraît guère possible qu'il eût connaissance d'Hésiode, Ctésias, Hegin, Oppien, voire Tzetzès. Il ignorait plus certainement encore le *Prométhée* d'Eschyle, où le héros conseille à Io d'éviter les guerriers qui n'ont qu'un œil, les Arimasques toujours à cheval, habitants des rives du Pluton, qui roule l'or dans ses flots, avant que de passer dans une terre éloignée, chez un peuple noir voisin des sources du Jour, d'où sort le fleuve d'Ethiopie... Il ignorait enfin l'*Histoire de Chaldée*, du chaldéen Bérose, où se voient des hommes ailés, à un ou deux visages, des hermaphrodites, des coclès, des hippocentaures, des chiens à queue de poisson et des chevaux à tête de chien, dont les représentations sont sculptées dans le temple de Bel. Que dis-je? il ignorait Homère avec Scylla, les Géants, les Sirènes, les Cyclopes et les hôtes de Circé. Il ignorait la plu-

part de ces auteurs inconnus en 1177 pour n'avoir pas été traduits, ou n'avoir été cités qu'au passage. Cependant leur tradition était demeurée étrangement vivace dans « l'Orient désert » : c'est pourquoi citer leurs noms magiques évoque ce que le moyen âge pouvait leur devoir par transmission inconsciente.

§

Lorsque *Prêtre-Jean* parle des *lions de quatre manières*, rouges, verts, noirs et *blancs*, il a pris ces derniers dans Lambert-le-Tors, comme le fit plus tard Jean Wauquelin. Je citerai celui-ci pour ne pas fatiguer le lecteur par une langue trop ancienne :

Quand l'ost se cuidoit reposer pour boire... vinrent une manière de blans lyons, grans et oribles comme toriaux, lesquelz, par très grant crudélité coururent sus à ceux de l'ost.

Les *ânes sauvages*, qui ont deux petites cornes, il les confond avec l'onagre fabuleux, dont il est parlé dans le traité *De Belluis* publié par Berger de Xivrey. Mais *Prêtre-Jean* les a pris dans le livre de *Melpomène*, d'Hérodote, le seul Ancien qui parle d'ânes à cornes, Ctésias n'en donnant qu'une à l'âne indien, qui est certainement la licorne.

Les *griffons* qui portent un âne, un bœuf ou un cheval dans leur nid, ou qui passent sur leur dos les voyageurs comme ils portèrent Alexandre, sont pris à Lambert-le-Tors, chez qui le Macédonien en fait attacher sept ou huit en une « chambre de bois » et de cuir frais. Un morceau de viande à la pointe d'une lance, et les griffons s'enlèvent en entraînant le roi; mais l'excessive chaleur du soleil le contraint de descendre. La haine des griffons pour les chevaux était une idée de l'Antiquité. Virgile, au début de la VIII[e] *Bucolique*, range au nombre des choses impossibles l'attelage au même joug des chevaux et des griffons.

Les *Yllérions*, ou plutôt *Alérions*, qui leur succèdent, sont des aigles héraldiques confondus avec les griffons dans Isidore de Séville : « *alis et facie aquilis similes* », et comme l'était parfois l'aigle ordinaire dans l'Antiquité. Leurs ailes tranchantes rappellent les *coudes semblables à des scies*, que,

dans Callisthène, portent les géants de la forêt d'Anaphantus.

Le *tigre* mis au nombre des oiseaux peut faire sourire de l'ignorance de l'évêque septentrional. Mais il s'est fondé sur l'éthymologie donnée par Isidore de Séville, qui prétend que *tigris*, dans les langues mède et persane, signifie flèche. Varron le fait venir de l'arménien avec la même signification. Le *vol* de la flèche et son empennage ont donc incité l'auteur à imaginer le tigre comme volatile.

Les *hommes et les femmes cornus*, « deçà le désert », qui n'ont qu'un œil devant et trois ou quatre derrière, rappellent ceux qui ont six pieds et trois yeux dans la *Lettre d'Alexandre*, et que le roi rencontre avant de trouver les colonnes d'Hercule et les palais de Sémiramis. Cela est aussi dans le *Roman :* des femmes qui ont des cornes sur le chef et des barbes jusqu'aux mamelles. L'influence de la *Lettre de Prêtre-Jean* se fait sentir dans Mandeville, qui a *vu* des femmes naines portant une corne sur la tête, au pays des Pygmées.

Les *anthropophages*, qui mangent aussi leurs parents morts pour aider à la rémission de leurs péchés, sont dans le *Roman*. J'en citerai la version en prose :

> Alexandre entra en la terre par devers Orient, où il trouva une manière de gens d'horribles regards, remplis de toutes mauvaises œuvres, lesquels mangeoient toutes manières de chairs, et de la chair des hommes quand ilz la trouvoient.

Ils sont aussi dans Aulu-Gelle et Isidore de Séville.

Les mêmes sont nommés *Golz* et *Magotz* dans le *Roman*. Porus les y appelle à son aide, et ils arrivent de la terre des « Turs », au nombre de quatre cent mille, jurant par Neptune et Cerbère qu'ils réduiront à néant la puissance d'Alexandre, et qu'ils l'enfermeront jusqu'au temps de l'Antéchrist, destructeur de toutes choses. Ils figurent enfin dans Callisthène, Josèphe et saint Jérôme. C'est avant tout un souvenir biblique d'Ezéchiel. Plan du Carpin, influencé, de même que Joinville, par la lettre de *Prestre-Jean*, prétend qu'un des noms de *Can*, ou *Cham*, c'est-à-dire *Prestre-Jean*, est *Gog*, et que celui de *Magog* désigne son frère.

Ceux qui ont les *pieds ronds comme un cheval* rappellent les femmes du *Roman* nommées *Janitres,* dont les cheveux d'or tombent jusqu'aux pieds, qui sont des pieds de cheval. Mais saint Augustin, dans la *Cité de Dieu,* parle d'un homme qui a les pieds de forme circulaire : *quasi lunafas habens plantas.*

Féminée la grand est la province des Amazones, que l'Antiquité plaçait aussi en Afrique. Quinte-Curce, dans son livre VI de la *Vie d'Alexandre,* retrace la rencontre de leur Reine Thalestris avec le héros, et situe son royaume dans les campagnes de Temiscyre, entre le Phase et le Caucase. Les Amazones sont encore dans le *Roman* de Lambert-le-Tors, et voici comment s'exprime l'amplificateur Wauquelin :

> Femmes qui merveilleusement, laidement et ordement estoient parées et vestues; et, toutefois... estoient très belles femmes; ne avec elles il ne vit aucun homme. Ces femmes... avoient en leurs mains espées et haches qui estoient d'or et d'argent, et non de fer...

Elles se rencontrent enfin dans un Valerius amplifié, où les a recueillies Vincent de Beauvais.

Le *fleuve Cyson,* qui vient du Paradis Terrestre, est derechef un souvenir biblique, comme *Gog* et *Magog;* mais il faut lire le Géhon.

On a reconnu les *Pygmées* dans les riverains du fleuve *Piconie.* Leur origine classique est trop connue. Mais dans les *oiseaux* qui viennent chaque année leur faire la guerre au moment de la moisson, l'on doit voir les sauterelles, que l'Antiquité figurait par les Harpies chassées par les vents Zéthès et Calaïs. C'est pourquoi ces oiseaux s'en retournent à la première mousson. Il y a là, évidemment, une interprétation de la fable.

Les *Sagittaires* à figure humaine en amont, et en aval en forme de cheval se trouvent dans Callisthène :

> Après quelques jours de marche, nous eûmes à combattre les hippocentaures, qui furent mis en fuite; et, au bout de cinquante jours, nous atteignîmes la terre habitable, à travers toutes sortes de dangers.

La *Licorne,* que tous les voyageurs ont vue en Ethiopie,

et dont le P. Lobo lui-même, si peu crédule, a laissé une description presque enchanteresse, figure dans le *Roman d'Alexandre*. Wauquelin parle

d'une manière de bestes sauvaiges, qui avoient chacune une corne au front comme espée, et si tranchante qu'elle estoit comme une scie à pierre...

Elles chargèrent l'armée avant que les chevaliers pussent leur faire front. Enfin déconfites, elles laissèrent 8.450 des leurs par terre. Il y avait plusieurs espèces de licornes : la plus douce aimait poser la tête sur les genoux des jeunes filles. C'est à celle-là qu'il faut croire...

Les *Joyans*, ou *Géants*, qui ont quarante coudées de haut, rappellent ceux de la *Lettre d'Alexandre*, qui, eux, ont vingt-quatre coudées. Ils avaient grandi depuis. D'autres, dans le même Callisthène, se nomment les *Ochlotes*, et n'ont que quatre coudées. Dans le *Roman*, on peut dire qu'ils foisonnent, parfois rassemblés au nombre de plusieurs milliers.

Le Phénix n'est pas dans la *Lettre d'Alexandre*, où il est représenté par deux oiseaux à tête humaine qui lui défendent d'aller plus loin et paraissent sortir de l'angélologie juive. Dans la vieille version en prose du poème français, Alexandre demande à celui qui le mène quel est le nom de l'oiseau qu'il voit perché sur un arbre, et ensuite vient la fable que l'on connaît. Mandeville, sous l'empire de la Lettre de *Prestre-Jean*, dit que le Phénix se brûle de soi-même dans un temple de la cité d'Etiope, et que de ses cendres naît un œuf, puis un oiseau parfait qui s'envole, plus grand qu'un aigle, mais à tête de paon, avec le col jaune. Il est, dit-il, très beau à voir au soleil. Ici, la fable n'est pas empruntée à Hérodote, mais, semble-t-il, à Suidas, qui prétendait, avant *Prêtre-Jean*, qu'un ver naissait des cendres de l'oiseau.

Au pied de la montagne nommée *Olimphas*, déformation d'*Olympias*, mère d'Alexandre, est située la *Fontaine de Jouvence*. C'est un souvenir du *Roman*, où Lambert-le-Tors et Bernay ont introduit trois fontaines miraculeuses. L'une ramène à trente ans un vieillard qui s'y baigne. Dans la *Lettre* du pseudo-Callisthène, c'est une source limpide qui jette des éclairs. Dans le tableau d'une autre source féerique,

si quelqu'un en mange un oiseau, on voit du feu jaillir de son corps. Le cuisinier d'Alexandre y plonge une salaison de poisson. « Aussitôt qu'il l'eut mouillée, le morceau s'anima et échappa des mains du cuisinier. » Ce fut en souvenir de *Prestre-Jean* que Pons de Léon cherchait la Fontaine de Jouvence en Floride...

La *Mer Aréneuse* n'est autre que la *Mer Rouge*, ainsi nommée à cause de la couleur de son sable, ou de la teinture que donnaient ses plantes riveraines. C'est encore un souvenir biblique, surtout quand il est dit qu'on la peut bien passer, mais que l'on se hâte de retourner si l'on ne veut être englouti.

Les *Salamandres*, qui vivent sur la *Montagne en feu*, ou volcan, sont empruntées à Aristote et à Pline. L'auteur emploie le mot *vers* pour le latin *versus*, ou *serpens*, parce que les Anciens rangeaient le *chelydros* ou salamandre parmi les serpents.

Les gens qui ont *un corps d'homme et une tête de chien* ont été rencontrés par Alexandre, dans la *Lettre* de Callisthène.

Ces monstres, dans *Prestre-Jean*, sont ichthyophages : des hommes sans tête et velus, dans Callisthène, se couvrent de peaux et se nourrissent de poissons pêchés dans la mer. Ces ichthyophages se trouvent dans Pline, Solin et Isidore de Séville : ils relatent qu'Alexandre leur interdit de se nourrir ainsi. Ils sont également dans Strabon; la plupart des auteurs les placent sur les rives de la mer Erythrée et sur les côtes septentrionales de l'Arabie. Hérodote les montre parlant au roi d'Ethiopie. Diodore prétend qu'ils s'étendent depuis la Carmanie jusqu'au fond de la Mer Rouge. Bref, le supposé Christian s'appuyait sur des autorités d'humaniste, même pour avancer des choses vraies et vraisemblables.

L' « Arbre de vie, duquel sort le chrême » et gardé par un serpent se trouve, dans le pseudo-Callisthène, sur le bord d'un fleuve où il y a un grand nombre de serpents de rivière. C'est le morceau le plus poétique de la *Lettre d'Alexandre :*

Il y avait dans ce fleuve des arbres qui s'élevaient avec le

soleil et croissaient jusqu'à la sixième heure. A partir de la septième heure, ils allaient en décroissant jusqu'au point de disparaître. Ils avaient des larmes comme une figue qui pleure, et l'odeur la plus douce et la plus exquise. Je donnai l'ordre qu'on coupât les arbres et qu'on recueillît les larmes avec des éponges. Ceux qui se mirent à cet ouvrage furent à l'instant fouettés par des génies invisibles. Nous entendions le bruit des fouets, et nous voyions les marques des coups se former sur le dos, mais nous n'apercevions pas ceux qui frappaient. Alors, une voix se mit à dire : ne coupez et ne recueillez rien. Si vous ne cessez toute l'armée va devenir muette... Plein d'effroi, je défendis aussitôt de rien couper ni recueillir.

Le « serpent qui crie si fort qu'on l'entend d'une journée au loin », qui est deux fois plus grand qu'un cheval et porte neuf têtes et deux ailes, mériterait toute une dissertation pour nous conduire au serpent-de-mer. Les fleuves de l'Inde et d'Asie étaient si pleins d'animaux extraordinaires que Strabon laisse entendre qu'Alexandre garda le silence sur tant de merveilles pour ne pas paraître rapporter des choses incroyables. Là encore brille l'érudition classique de l'évêque Christian : il a en vue l'*odontotyrannus amphibie*, le *ver* monstrueux de l'Inde dont parlent Ctésias et Elien, de sept coudées de long, et si gros qu'un enfant de dix ans ne pouvait l'embrasser. Il n'a que deux dents superposées. Le jour il se tient dans la vase, la nuit il chasse sur terre les bœufs et les chameaux qu'il entraîne dans le fleuve et dévore. Le sommaire seulement du XVIIIe Livre de Tite-Live, puis Florus, Aulu-Gelle et Valère-Maxime l'ont mentionné avec plus ou moins d'étendue. Cependant, ce monstre à neuf têtes paraît être le mollusque dont parle Aristote, et, dans la nature contrôlable, le cousin-germain du *Sepia Octopus* de Linné.

Quant aux somptueux défilés, aux cortèges, aux descriptions de palais qui terminent la *Lettre de Prestre-Jean*, on en trouve à chaque pas, si l'on peut dire, des modèles dans Hérodote.

§

Telles sont, *grosso modo*, les sources savantes d'un petit ouvrage qui veut paraître naïf, et qui parvient à l'être plutôt par la langue que par un art consommé. Néanmoins, il ruis-

selle de Poésie... Et telle est la *Lettre de Prestre-Jean*, dont l'Occident, déçu dans son attente, va faire un négus d'Abyssinie, afin de le distinguer de Gengiskan, païen sacrilège. Mais, pour s'accorder avec les récits des voyageurs, il comptera plusieurs *Prêtres-Jean*, et tiendra le bon en réserve, le plus petit, le mignon, le nestorien, ami des chevaliers français et portugais. Quelle autre illusion!... Il n'y avait pas de *Prêtre-Jean :* quelques esprits critiques et clairvoyants l'avaient déjà dit avant les orientalistes et les philologues modernes, qui en ont profité pour rendre le sujet quasiment inaccessible. Le mot *Zan, Gan, Wang, Kan* ou *Cham*, avaient écrit les premiers, formait la désinence des noms princiers, comme dans *Gengiskan*, et s'appliquait aussi bien à ceux des chefs et des officiers. Les Espagnols entendirent *Huan*, que j'orthographie phonétiquement pour *Juan;* les Portugais *Jaò;* les Italiens *Gian*, abréviatif de Giovani, ou *Zan*, en vénitien; les Français *Jean*, et les Anglais *John*, ou *Johannes!* A la vérité, aucun de ces *Zan* ou *Wang* n'était Prêtre, mais prince ou chef-pontife, absolument comme les tzars étaient papes, et il faut lire le tableau que Rubruquis, l'envoyé de Saint-Louis, et le P. Alvarez ont tracé des fameux prêtres nestoriens pour être fixé sur leur religion, leur débauche, leur simonie, voire leur idolâtrie!

Prêtre-Jean d'Asie, *Prêtre-Jean* des Indes, ou *Prêtre-Jean* du Cathay n'étaient à tout prendre que des Tartares cruels et primitifs, qui mortifiaient encore la viande sous la selle de leurs chevaux et s'enivraient de lait fermenté! Mais la Poésie occidentale refait au pastel ce qui ne fut tracé qu'au charbon, en des temps très anciens; et là même où s'épatait le nez d'un Mongol, elle ne veut voir que le profil fastueux d'un César asiatique!...

FERNAND FLEURET.

SHAKESPEARE CHEZ LES SOVIETS

—

Dans le défilé du 1er mai 1935, du centre industriel d'Ivanovo, figurait, parmi de nombreux masques, un singulier personnage qu'on n'aurait pas cru devoir trouver dans cette ambiance : en cape et pourpoint, le triste prince de Danemark marchait en tête de la colonne des travailleurs de l'art, accueilli par les applaudissements chaleureux de la foule.

C'est que la saison théâtrale 1934-35 à Ivanovo avait vu trente fois le rideau se lever sur *Hamlet,* devant une salle comble (1.200 places). Mais Hamlet inclus dans la fête du 1er mai, c'est un hommage artistique extraordinaire, un symbole significatif de l'évolution humaniste qui s'accomplit en U. R. S. S.

Les années passées, la France a connu une brève renaissance de Shakespeare. L' « affaire Coriolan » vint rappeler sa force dynamique latente, et au cri d'alarme poussé par les plus éminents travailleurs de la scène, d'autres, pleins de ténacité, avaient répondu par des reprises du répertoire shakespearien. Car, pour faire la preuve de la vitalité de l'art théâtral, il fallait une matière « théâtralissime ».

Mais ce ne fut qu'un feu de joie, et très vite Shakespeare vivant disparaissait de la scène, faisant place aux philologues s'amusant au jeu du puzzle des données biographiques de l'élisabéthain. Dernièrement, M. Louis Mandin démontrait ici même la vanité des stériles combinaisons visant à substituer à l'humble acteur-auteur, un noble lord quelconque (1). Cette préoccupation ne

(1) L. Mandin, « Shakespeare et les moutons savants », *Mercure de France*, 15 juin 1935.

hante guère les savants soviétiques qui, naturellement, ne voient là qu'un prurit d'orgueil « de la classe nobiliaire », cherchant à s'approprier le fils du gantier de Stratford.

En U. R. S. S., Shakespeare connaît un renouveau autrement vivace, celui de son œuvre, et peut-être plus encore de son esprit.

La présomption du romantisme révolutionnaire russe, qui se targuait de créer de toutes pièces une culture nouvelle, n'a eu qu'un temps. Elle est dénoncée comme « la maladie d'enfance du communisme, la *gauchite* », selon le mot de Lénine. C'est Lénine également qui, à une époque où on n'en voulait rien savoir, forgea la formule devenue depuis un mot d'ordre :

Il nous sera impossible d'accomplir notre tâche, si nous ne consentons pas à reconnaître que l'édification de la culture prolétarienne ne saurait être réalisée qu'au moyen d'une connaissance précise et d'une transformation de l'ensemble des valeurs culturelles résultant de toute l'évolution de l'humanité.

Notons bien qu'il ne dit pas « assimilation », mais « transformation », ce qui laisse toute latitude aux interprétations, depuis « appropriation critique » jusqu'à « transmutation chimique », à l'exception d'une simple intégration de l' « héritage bourgeois ».

C'est ainsi qu'aux premiers temps du théâtre révolutionnaire, où tous les excès semblaient autorisés, on vit Molière et Ostrovski exécutés de manière clownesque, agrémentés de bouffonneries injustifiées qui, soi-disant, devaient neutraliser leur « virus bourgeois ». Mais un facteur puissant vint s'opposer à la dégradation systématique du « canon classique ».

On avait sincèrement cru en 1917 que le prolétariat pourrait se passer de « beauté », notion sentimentale compromise, et le jeu des constrastes avait jeté le pays dans les pires outrances, d'abord du futurisme, ensuite d'un style archi-utilitaire, net, sec et nu, genre « le Corbusier dépassé ». Cela ne dura guère. Le ballet classique se remit à faire fureur; les séries de monographies artis-

tiques lancées par les éditions d'Etat réapparurent, de Vermeer de Delft et de ses intérieurs « mesquins » à Watteau et à ses fêtes galantes, monographies qui étaient épuisées en un rien de temps; le latin, dont on avait voulu débarrasser la jeunesse, redevint un élément d'enseignement obligatoire; enfin, le grand événement du printemps 1934 fut l'érection à Moscou d'un bâtiment furieusement acclamé, qui marque une date dans l'histoire de la pensée soviétique : la maison de la rue Mokhovaïa.

Mais elle n'a rien d'extraordinaire, cette maison, diront les touristes européens. Pardon, elle est extraordinaire dans ce Moscou d'aujourd'hui, car c'est de Palladio que s'inspirent ses colonnes corinthiennes, sa solennité, son ornementation, le jeu plastique des ombres et de la lumière sur sa façade d'un ton chaud. Jusqu'aux fresques des plafonds qui traitent le motif éminemment soviétique des tracteurs à la manière de Pompéi.

Ainsi donc l'U. R. S. S. ne s'est pas affranchie de ce qu'à grand fracas elle avait dénoncé comme une pitoyable servitude aux poncifs. A l'anémie qui menace son architecture, sa peinture, sa dramaturgie, sursaturées d'idéologie, elle ne trouve d'autre remède que celui de tout temps, sûr et éprouvé : la transfusion, aux « pensers nouveaux », du sang des œuvres antiques.

§

Sous l'ancien régime, Shakespeare a fourni en Russie une longue et féconde carrière. Après une première et fugitive apparition sous Pierre Ier, avec les farces jouées par des comédiens anglais qu'avait chassés de leur pays la politique anti-théâtrale du Parlement puritain, il y revint un siècle plus tard, par la voie de la France. Soumarokov, le poète de cour de Catherine II et un des premiers directeurs de théâtre russes, le retraduisit des adaptations françaises, non sans édulcorer encore le douceâtre Ducis. Non content de clore *Hamlet*, pour la plus grande satisfaction du spectateur sensible, par un mariage, ce poète-courtisan prit soin de ménager les augustes

oreilles : il supprima les tirades « libertaires » du prince régicide; de même, dans le *Roi Lear*, il sacrifia le sens de la tragédie plutôt que de mettre en scène un acte aussi peu autocratique qu'une abdication volontaire.

Mais ce furent les romantiques allemands et *Wilhelm Meister* qui, par leur interprétation philosophique, contribuèrent à la formation du « hamlétisme » russe. Dès 1816, l'admirable jeu de l'acteur Karatyguine (serf d'origine, comme la plupart des acteurs russes du premier tiers du XIXe siècle) fit planer au-dessus des rêveurs impénitents qu'étaient les Russes, esclavagistes et libéraux, l'ombre symbolique du prince à jamais irrésolu. Le tragédien Motchalov (une sorte de Kean selon la conception de Dumas fils) renforça encore cette image. Le magnifique et dévotieux commentaire que donna de son jeu inégal, traversé d'éclairs de génie, le grand critique Biélinski, fit définitivement d'Hamlet le bréviaire de cet être hésitant et dédoublé qu'il est convenu d'appeler l' « intellectuel russe ».

Cette conception passa au Théâtre Artistique de Moscou où, en 1911, dans un décor abstrait de paravents dû à Gordon Craig, Katchalov clarifiait sa tragique amertume par une vibrante humanité, apanage de la scène de Stanislavski. Enfin, dernier maillon de cette chaîne, Michel Tchékhov poussait à l'extrême la conception d'un Hamlet pathologique, autrement névrosé que le personnage perplexe composé par Moïssi.

C'est donc par Hamlet que la Russie aborda Shakespeare, un Hamlet congénial à sa mentalité, senti si intensément, si intimement, — et pas seulement dans les milieux les plus cultivés, — que Tourguéniev put en tirer un nom générique pour désigner la grande pitié des « Hamlet de la province russe ».

Dès lors, rien de plus naturel que, confondant Shakespeare avec la tradition « intellectualiste » abhorrée, d'inaction et d'aboulie, la révolution s'en désintéressât, en le rangeant d'emblée parmi « les ennemis de classe ». Tout au plus toléra-t-on la représentation de quelques-unes de ses comédies « sans conséquence ».

Le problème Shakespeare ne revint à l'ordre du jour qu'une fois reconnue l'impérieuse nécessité de relever la dramaturgie nouvelle, manifestement exsangue. Voici comment il se présentait aux jeunes auteurs de 1931, mieux intentionnés qu'habiles.

Dans un article au titre significatif : *Shakespeare et 20.000 tracteurs*, l'un d'eux vitupérait contre « les vieux croyants de la littérature ». « Il faut liquider cette maison de prière, écrivait-il. Il faut traiter Shakespeare de la même façon que nous traitons les constructeurs américains, en nous appropriant sa technique mais en restant de notre temps, comme lui était du sien. » Cet appel fut suivi d'une série de tentatives pour « briser l'icone shakespearienne » et monopoliser le grand élisabéthain au profit de l'idée soviétique, en le désolidarisant du monarchisme du XVIe siècle.

§

En conséquence de longues controverses, le dilemme se posa ainsi : Shakespeare s'identifiait-il idéologiquement à son public? Les conflits par lui mis en scène sont-ils le résultat du formidable choc historique qui ébranla son époque, choc du régime féodal en décadence contre l'ordre bourgeois naissant? Les collisions dont est riche son œuvre naissent-elles de la tragédie des « féodaux » vaincus par le monde nouveau? Shakespeare représente-t-il le passé?

Ou bien n'appartient-il pas plutôt à la jeune classe montante? Son optimisme, sa vitalité, ne sont-ils pas un sûr indice de la victoire que la nouvelle morale des humanistes remporte sur les survivances d'un monde périmé?

Désormais, tout metteur en scène soviétique qui s'attaque à Shakespeare doit, avant d'aborder le côté purement scénique, opter pour l'une ou l'autre solution. Et comme, depuis 1932, Shakespeare occupe en U. R. S. S. une place toujours plus importante, il ne manque pas d'interprètes. Poètes et philologues réunissent leurs efforts pour aboutir à des traductions parfaites au possible; une nouvelle publication « d'œuvres complètes »

est entreprise par les éditions *Academia*, munie de gloses, de commentaires, d'introductions, et complétée par une *Encyclopédie shakespearienne;* conférences publiques, cours universitaires, discussions de club cherchent à faire pénétrer Shakespeare dans les masses. Ce mouvement a abouti, à la fin de 1935, à une conférence shakespearienne qui, — sous les auspices du Commissariat du peuple à l'instruction publique et de l'Union des écrivains, — réunit : historiens de littérature, traducteurs, acteurs, décorateurs et metteurs en scène. Différentes thèses sur l'interprétation de l'élisabéthain s'affrontèrent, divers problèmes théoriques et pratiques furent discutés avec passion. C'est la première d'une série de conférences shakespeariennes périodiques projetées, dont les travaux paraîtront sous forme de recueils. Il naît en U. R. S. S. une véritable shakespearologie. D'autre part, il n'est presque plus de théâtre qui n'ait donné ou qui ne prépare quelque spectacle shakespearien : *Hamlet* au Théâtre Vakhtangov; reprise d'*Hamlet* et de *La Douzième nuit* au IIe Théâtre-Artistique; *Roméo et Juliette* au Théâtre de la Révolution; *Antoine et Cléopâtre* au Kamerny; *le Roi Lear*, au Théâtre Juif d'Etat; *Tout est bien qui finit bien* au Nouveau Théâtre; les chroniques historiques au Théâtre de l'Armée Rouge. Ceci à Moscou, pendant qu'à Léningrad, le Théâtre-Dramatique représente *la Douzième Nuit*, le Grand-Théâtre-Dramatique-Gorki *Richard III*, le Jeune-Théâtre *Othello* et *Roméo et Juliette*. Tout cela sans compter les innombrables scènes de province et des républiques fédératives qui suivent le mouvement, et où Hamlet en turban ou en calotte parle géorgien, arménien ou tatar. Pour fêter le quinzième anniversaire de son existence, le théâtre uzbek de Tachkent a monté, au printemps 1935, *Hamlet*, et ce fut même son plus grand succès depuis quinze ans.

Et plus le temps passe, plus ces reprises sont fréquentes, la saison 1935-36 devant produire, à Moscou *Othello*, à Léningrad *La Mégère apprivoisée*, à Tiflis *Jules César*. Enfin, le Petit-Théâtre de Moscou a décidé de monter *Coriolan*, afin de donner une riposte « au succès

scandaleux remporté à Paris par cette tragédie lors des jours orageux de février, dans l'interprétation fasciste du Théâtre-Français... ».

Au total, sur les 37 pièces de Shakespeare, 14 sont jouées sur les scènes soviétiques, ce qui, certainement, constitue un record.

Mais, nous l'avons dit, il s'agit d'une « appropriation consciente », c'est-à-dire communiste, de l'héritage bourgeois, dont Shakespeare ne sort pas toujours indemne. Dans *Tout est bien qui finit bien,* l'intrigue que tisse Hélène prend une nuance sociale; non seulement c'est une jeune fille qui veut épouser celui qu'elle aime, mais c'est une femme d'une classe inférieure qui brise les barrières la séparant d'un noble sire.

Le Marchand de Venise, traité dans le même esprit, montre le revers du conte romantique de la Renaissance : la misère de la Giudecca à côté des insolents palais, la haine des races née de la concurrence commerciale.

Et qu'on ne songe pas à une tragédie du dernier amour d'une femme vieillissante en voyant annoncé *Antoine et Cléopâtre* au Kamerny. Au lieu de s'arrêter sur un détail aussi mesquin, Taïrov aspire à « une vaste synthèse historique du choc de l'Orient et de l'Occident, de la monarchie égyptienne et de la république romaine ». Et comme Shakespeare ne lui fournit pas assez de matière, il « synthétise » sa tragédie avec une comédie du même nom de Bernard Shaw et un poème de Pouchkine traitant le même sujet!

Si vous vous demandez, enfin, ce que peut espérer du poème d'amour qu'est *Roméo et Juliette* une scène d'une idéologie aussi austère que le Théâtre de la Révolution, sachez qu'il veut vous démontrer qu'un bonhomme comme Shakespeare avait autre chose à faire que de se préoccuper petit-bourgeoisement d'amour ou de jalousie. Loin de faire du sentiment pour « ténors », il n'aurait songé, en représentant l'inimitié des Montaigu et des Capulet, qu'à un vaste tableau social : le relâchement des liens féodaux, la faiblesse de la jeune autorité d'Etat en voie de centralisation, et Roméo et Juliette représen-

tants de la nouvelle société qui, sous forme d'un amour contrarié, lutte pour le droit de s'affirmer.

Le texte, dites-vous, n'est pas toujours d'accord avec une telle interprétation? Qu'à cela ne tienne! « Nous voulons établir le principe du réalisme, déclare le Théâtre de la Révolution, de manière plus profonde et plus logique que ne l'a pu Shakespeare en personne, entravé qu'il était par son asservissement à une certaine classe. »

§

La tendance à libérer « le vrai Shakespeare » des « œillères de classe » s'est donné libre cours dans le traitement infligé à *Hamlet* qui, nous l'avons vu, après avoir joué un rôle marquant dans l'histoire de la pensée russe sous l'ancien régime, se trouvait désigné à une révision particulièrement sévère. Sa représentation, par les soins de Nicolas Akimov, au Théâtre Vakhtangov (en 1932) est à la source du torrent d'encre que, depuis, Shakespeare a fait couler au pays des Soviets.

Le point de départ en était plutôt simpliste : prendre systématiquement le contre-pied des conceptions antérieures, en commençant par dégager Hamlet du « hamlétisme », rendre à ce drame d'analyse psychologique hypertrophiée son action, ses péripéties purement théâtrales, son *intrigue.* Ici, il faut signaler la coïncidence entre les conceptions soviétiques et celles des nouveaux shakespearologues anglais soucieux de débarrasser le poète acteur et metteur en scène de la gaine littéraire dont l'ont affublé les générations postérieures. Seulement, si les Anglais arrivent à ce résultat à la suite de raisonnements philologiques et de technique théâtrale, les Russes ne font que substituer une philosophie à une autre.

M. Akimov traite donc *Hamlet* non comme un drame intérieur de l'individu, mais comme une lutte pour le trône entre l'usurpateur et le prétendant évincé. La simulation de la folie constitue, pour lui, un élément essentiellement comique, voire bouffon, et doit être traitée par des moyens de comédie.

D'autre part, on aurait trop peu tenu compte jusqu'ici du fait qu'Hamlet et Horatio arrivent, au début de l'action, de Wittenberg, centre de la nouvelle foi humaniste. Les réflexions du prince-étudiant ont des parallèles directs dans Montaigne et surtout dans Erasme. Il critique férocement l'ancien régime, il raille l'aristocratie, il la méprise, il est, lâchons le mot, démocrate. Si Shakespeare, docile à son temps et à son public, n'a osé qu'y faire allusion, M. Akimov, lui, n'a pas à se gêner : il coupera, élargira, introduira de nouveaux passages et truffera le texte de citations d'Erasme.

Ainsi donc, Hamlet apparut au Théâtre Vakhtangov, *primo,* soi-disant dépouillé de philosophie, *secundo,* doté d'une sorte de « sentiment de classe » assez inattendu.

Et voici ce qu'on vit en scène : Hamlet, jovial et joufflu, simule, d'accord avec Horatio, l'apparition du spectre, afin d'impressionner « les aristos » tout en se payant leur tête. Sur un signe convenu, Horatio imite la voix d'outre-tombe à l'aide d'un pot de grès, et quand il se trompe, Hamlet lui fait un rappel rageur du pied. La scène de la folie simulée a lieu dans la cour du château d'Elseneur; le prince, en chemise de nuit et coiffé d'une casserole, tient à la main une carotte. Le monologue « être ou ne pas être » est réduit à la première phrase qu'Hamlet prononce en jouant aux dés, etc., etc.

Ophélie, elle, est une fille mûre, exaspérée de sensualité insatisfaite, qui se noie après s'être copieusement soûlée.

Les autres personnages sont traités en conséquence. Claudius, vil débauché, se tient avec peine sur des jambes grêles. La reine est orgueilleuse, cruelle, sensuelle, etc.

Aux décors seuls il est permis d'être beaux, avec leurs motifs ornementaux où s'entremêlent le gothique et la Renaissance. Il y a des objets-symboles frappants, telle cette traîne écarlate étalée sur une quinzaine de mètres le long de l'escalier raide, au bout de laquelle se démène Claudius, fantoche pantelant de la royauté. Bref, trucs et trouvailles de metteur en scène.

N'insistons pas. Moscou lui-même, qui pourtant en a

vu bien d'autres, fut consterné. Non que la liberté de l'interprétation l'alarmât ou même lui parût trop neuve. Dans la propre patrie de Shakespeare, n'avait-on pas entrepris de le moderniser, soit en montant, au Kingway-Theatre, un *Hamlet* en frac, soit en faisant de la *Tempête*, au Regent's Park Theatre, une sorte d'intermède-farce-pantomime, non sans ironiser sciemment tant sur la paternité incertaine de l'œuvre shakespearienne que sur les multiples efforts de ses metteurs en scène :

« C'est du Shakespeare, et ce n'en est pas,
Il y a là du Dryden, mais pas trop.
Il y a de l'Edgard Wallace et de l'opérette,
Du Rabelais et tant soi peu de Lawrence.
Et le tout s'apelle : *la Tempête.* »

Jusqu'aux Japonais qui, avides d'être à la page, s'empressèrent de tirer de Shakespeare des scénarios de music-hall...

§

De l'excès même de simplification, de comique vulgaire et vaudevillesque, naquit la réaction. La controverse shakespearienne, qui, depuis trois ans, tient en haleine public et théoriciens russes, est entrée dans une nouvelle phase. Bientôt après l'échec éclatant du *Hamlet* du Théâtre Vakhtangov, le principal interprète, M. Goriounov, reconnaissait : « Entraînés par la polémique, nous avons supprimé le profond lyrisme du héros et trop peu insisté sur sa souffrance humaine. »

La souffrance humaine, tout est là.

L'orthodoxie soviétique voulait jusqu'ici que tout phénomène fût strictement étiqueté selon ses attaches dans le temps, l'espace et la classe sociale, rejetant l' « éternellement humain », l' « humain en général », comme une chimère petite-bourgeoise.

Or, un nouveau son de cloche se fait entendre. En 1932, M. Serge Radlov, directeur du Jeune-Théâtre à Léningrad, proclamait Shakespeare son « premier et principal maître ». Si son premier *Othello* mettait en scène des colonisateurs énergiques et avides, qui tenaient à

leur général maure pour assurer des débouchés à leur commerce, au printemps 1935 il en donnait une nouvelle version strictement « psychologique ». Tout a été fait pour humaniser les personnages même par rapport à la tradition « bourgeoise » : Yago n'est plus un démon, mais un jeune homme assez agréable (ce qui explique l'amitié et la confiance que lui porte Othello), mais cruel et dénué de principes. Othello lui-même n'est plus le monstre classique de la jalousie, mais un homme comme les autres, aimant et souffrant. Desdémone, dépouillée de l'auréole angélique, est gaie et plutôt libre d'allures, conception qu'autorise dans une certaine mesure la liberté de son langage, généralement adoucie par les interprètes et les traducteurs.

L'étape intermédiaire qui permit cette humanisation avait été franchie par Radlov en 1934, grâce à *Roméo et Juliette*. Il est vrai qu'il y a un an, on employait en U. R. S. S. un terme circonspect : le biologique. Mais ce n'était qu'une traduction pudique en termes officiels d' « humain ».

« Le social se complique du biologique », fut la découverte de 1934. Cela signifiait qu'en dehors de sa physionomie de classe, il était permis à un personnage de posséder d'autres caractéristiques, ressortissant à un ordre que les théoriciens soviétiques s'étonnaient de retrouver si stable et si persistant : la nature humaine *en général.*

Drôle de découverte ! dira-t-on. N'empêche que le directeur de théâtre qui aboutit à ce lieu commun se croyait si osé dans son « objectivité petite-bourgeoise » qu'il s'empressait, pour plus de sécurité, de s'en référer à l'orthodoxe Gorki qui, dans une récente pièce, ne craignait pas de doter un exploiteur capitaliste de tendresse, d'intelligence, de charme. Dès lors, les amours des amants de Vérone ne devaient plus obligatoirement se réduire à des constructions économiques et sociales. Il leur était permis de rester poétiques, passionnés et beaux, surtout beaux, sans bouffonnerie, sans burlesque exagéré. Il leur

était permis, — et c'est le principal, — de participer à la grande tragédie humaine.

Trois spectacles : *Le Roi Lear,* au Gossett (Théâtre Juif d'Etat, Moscou), par Radlov; *Roméo et Juliette* au Théâtre de la Révolution (Moscou), et *Richard III* au Théâtre Dramatique (Léningrad), continuent la même ligne, en reprenant les créations des autres scènes russes, en les approfondissant et les complétant et — il faut le dire — en renonçant toujours de plus en plus à l'interprétation historique et sociale au profit de la vérité humaine. Mais un trait leur est commun à tous : ils cherchent à résoudre le tragique dans une dernière note d'optimisme, à recréer la tragédie héroïque, rude, sobre, bouleversante mais aussi purifiante. C'est ainsi que Hamlet a pu prendre place dans le cortège du 1er mai. C'est ainsi que, par mille détours, la pensée russe revient à la conception essentiellement humaniste de la catharsis tragique, s'acheminant, sous l'égide de Shakespeare, vers le classicisme.

NINA GOURFINKEL.

LA VENGEANCE DE LA FEMME HÉMARD

—

Hémard s'affala dans le fauteuil qu'il avait fait placer entre le buffet Henri II et la fenêtre, et où il écoutait après dîner la T. S. F. en prenant ses aises. Il tendit, l'un après l'autre, ses pieds à sa femme. qui s'était agenouillée devant lui. Mais, quand elle l'eut déchaussé :

— Alors? Et mes savates? cria-t-il. Pourquoi ne sont-elles pas devant mon fauteuil, à c't'heure? Faudra donc tous les soirs te rabâcher la même chose, espèce de bourrique?

Eugénie se releva péniblement, de côté, en s'aidant de la table, la face apoplectisée, tordue d'une grimace. Elle demeura à souffler et à reprendre aplomb sur ses jambes variqueuses, les lourds souliers boueux d'Hémard à bout de bras, contre la cuisse. Ses genoux craquèrent.

Elle saisit à pleine main, en pleine robe, la gaine qui lui coupait « le corps en deux », et désespérément, se passa sur lui sa colère.

Ses chairs replètes et douillettes, — car elle s'obstinait à rester grasse, en dépit du régime de chien auquel la soumettait son mari, — souffraient d'être comprimées. Mais c'était une des exigences d'Hémard qu'elle ne parût pas devant lui en négligé : « le ventre en pointe » selon sa spirituelle expression.....

— Eh bien, quoi? C'est-y pour aujourd'hui ou pour demain, ces savates? Tu veux donc que j'attrape la crève, à la fin?

Eugénie courut à la cuisine où, sur le couvercle du bain-marie, elle avait mis tiédir les pantoufles du maître.

Quand elle revint, il fallut qu'elle s'agenouillât de nouveau aux pieds d'Hémard.

Dès qu'il fut à table, il déclara les savates glacées et le potage brûlant. Tout le temps que dura le repas, il maugréa, ne trouvant rien de son goût. Le pain n'était pas assez cuit; la viande l'était trop, et les légumes salés à vous emporter la bouche. Le vin sentait le bouchon. S'il levait les yeux de dessus son assiette, c'était pour découvrir des fientes de mouche sur le bois patiné du lustre, ou de la poussière sur les chromos qui ornaient les murs. Comme d'habitude, d'ailleurs. Il prenait toujours le même plaisir à humilier la pauvre femme dans son amour-propre de ménagère, sûr de l'atteindre au point le plus sensible. A quoi diable pouvait-elle bien occuper sa journée, tandis qu'il s'échinait à lui gagner « de quoi s'faire du lard »?...

Avec cette injustice des médiocres qui cherchent partout des excuses à leur impuissance, il accusait Eugénie d'être cause qu'il ratait sa vie. D'autres se fussent contentés de se plaindre; mais il était lâche et hargneux, et prenait sa revanche dans son foyer des avanies qu'il essuyait au bureau.

Sans doute, s'amusait-il plus d'offusquer sa femme que de lui faire peur, cependant. Quand il avait trouvé un nouveau mot d'argot bien ordurier, il jubilait rien qu'à la pensée d'en essayer l'effet sur elle. Moins un sadique qu'un bouffon, en somme... Il ne jouait pas seulement la comédie, il mettait de la fantaisie dans sa terne existence en traitant Eugénie grossièrement. Elevée, par une tante bigote, dans une atmosphère d'onctueuse politesse, celle-ci s'était mariée, presque vieille fille, déjà, à Hémard, c'est-à-dire avec d'indestructibles préjugés, et elle n'avait jamais pu s'habituer à ses injures. Sa parole canaille, tour à tour gouailleuse et violente, suffisait à le lui rendre épouvantable. Rouée de coups par lui, elle ne l'aurait pas si maladivement craint. Cet orage qu'elle sentait, chaque soir, s'amasser et gronder sur sa tête lui suscitait d'intolérables transes; et elle souhaitait presque, parfois, de le voir éclater, tellement ses menaces l'indisposaient. Qu'en appréhendait-elle? Elle n'eût su le dire; mais la terreur

qu'elles lui inspiraient devait être pire que l'effroi des dangers connus. A cette terreur participaient les fatigues qu'elle s'imposait pour éviter les colères d'Hémard. Le péril lui semblait d'autant plus grand qu'étaient plus pénibles les efforts qu'elle faisait pour le conjurer ou s'y soustraire...

Elle était timide, soumise et réticente de pensée; douce de manières, mais de manières seulement, car une méchanceté sournoise, — incapable de se manifester par des actes, — avait fini par lui empoisonner le cœur, et le lui rongeait. Elle détestait surtout Hémard depuis qu'il avait apporté jusque dans leur couche son langage crapuleux, et continué d'user d'elle tout en l'insultant dans la plus chaste, dans la plus sentimentale idée qu'elle se faisait encore, à quarante-quatre ans, de l'abandon consenti de son corps de femme.

Au seul des employés de son administration qui ne se joignit pas aux autres pour le moquer, Hémard se glorifiait de détailler l'autorité dont il jouissait dans son ménage. Le bonhomme habitait la même banlieue que lui. Ils prenaient donc le tramway ensemble, leur travail fini, et tout le long du trajet, Hémard ne se lassait pas d'exposer et de vanter ses théories conjugales draconiennes. Son auditeur avait cette passivité, cet abrutissement qui résultent de trente-cinq années d'existence bureaucratique. Tout pouvoir d'approbation et d'improbation était mort en lui. Il écoutait, sans plus; il paraissait écouter, pour mieux dire, car sa physionomie résignée lui donnait l'air attentif.

Hémard n'était point sans discerner quelle part énorme d'accablement entrait dans la complaisance de Bertaut; et il en était blessé. Il redoublait seulement de brutalité envers sa femme les jours où son confident lui paraissait le plus stupide.

Il l'avait introduit dans son foyer et l'invitait de loin en loin à souper pour lui permettre d'admirer la soumission d'Eugénie; ce qui ne l'empêchait pas de dire à celle-ci :

— Décidément, il baisse, *ton* Bertaut; il devient gâteux...

Comme si le bonhomme avait été l'ami de sa femme et non le sien.

En vérité, Bertaut était plutôt sympathique à Eugénie. Hémard le sentait, ce qui achevait de l'irriter contre lui. Il aurait voulu en faire un sujet d'ennui de plus pour son souffre-douleur; une sorte d'appoint à sa tyrannie et de complice de ses cruautés. Mais le pauvre vieux ne demandait à la vie que de le laisser doucement en finir avec elle; et il observait vis-à-vis de « cette bonne Mme Hémard », ainsi qu'il appelait l'épouse de son collègue, une attitude indifférente.

Eugénie lui savait gré de rester neutre, de ne prendre parti ni pour ni contre elle, ce qui l'eût également gênée. Il lui suffisait qu'il dressât, de temps en temps, l'oreille aux plus révoltantes grossièretés d'Hémard et que, hochant la tête et se frottant les mains d'un air embarrassé, il remuât les lèvres, imperceptiblement, pour qu'elle vît, dans ces signes rares d'émotion, la preuve d'une compassion à son infortune...

— Alors, compris, n'est-ce pas! fit Hémard, après s'être essuyé la bouche avec un morceau de pain. Les hors-d'œuvre, le gigot et les haricots, demain soir... Bertaut se charge du dessert et des vins... Mais rien de changé à nos habitudes : les pieds sous la table à sept heures. Surtout qu'il avait l'air de vouloir se dérober à mon invitation : « Ça causera du tracas à « c'te bonne Mme Hémard... » Ah! Chochotte! Mais si je savais que tu as l'culot de te plaindre de trop trimer...

— Moi! Mon Dieu...

— Ça va. Prends-en note, toujours. D'ailleurs, il l'avait perdue, *ton* Bertaut. Sa mise à la retraite lui a fichu un coup. C'était bien son tour. C'est même une pitié qu'on garde des antiquités pareilles quand y a des tas d'jeunes qui s'morfondent... Il pleurait... Alors, je l'ai invité, c'vieux, par charité. Parce que, t'as beau dire, j'ai du cœur, moi!

Eugénie qui allait et venait, de la salle à manger à la

cuisine, desservant pendant que son mari parlait, s'étonnait d'éprouver de la peine du malheur dont Bertaut était frappé. Elle ne se croyait pas tant d'affection pour lui. Elle se demandait d'où avait pu lui naître le sentiment qui l'apitoyait sur la déchéance de l'humble employé, et lui permettait de si bien en partager le crève-cœur... L'habitude, peut-être?

Eugénie n'avait pas d'amies, Hémard lui interdisant toutes relations, sous prétexte de lui éviter de cancaner, et elle écoulait ses journées dans la solitude silencieuse des trois pièces dont se composait son logement. Elle ne sortait que le matin, pour aller aux emplettes, et, le reste du temps, vaquait aux soins du ménage. Bertaut était donc l'unique figure humaine qu'elle vît en dehors des fournisseurs et des gens de la rue. Quoi de surprenant si elle portait un peu d'intérêt au bonhomme? Quelque chose d'elle mourait de sa mort administrative. Cette fin l'attristait d'autant plus que les constantes querelles d'Hémard l'avaient jetée dans une de ces sombres dispositions d'esprit qui déteignent sur les moindres événements, leur prêtent une conformité avec nos chagrins. Elle était en proie à une espèce de manie de la persécution, et ne voyait qu'hostilité et que malchance acharnées contre elle, parce qu'elle ramenait tout à son tyran et parce qu'il était partout dans le cercle restreint où elle tournait. Tout ce qui se produisait dans sa vie, elle l'envisageait aussitôt sous le rapport des conséquences perturbatrices qui en pouvaient résulter. Les menues contrariétés qui, constamment, nous effleurent, prenaient aux yeux d'Eugénie des proportions de catastrophes. Une tache de rouille obstinée, sur l'acier d'un couteau qu'elle fourbissait, lui était un sujet d'intense désespoir, et elle avait pleuré, tout un après-midi, pour un faux-col étranger que la blanchisseuse avait mêlé, par mégarde, au linge d'Hémard...

Elle imaginait les rentrées furieuses de son mari quand il n'aurait plus personne avec qui voyager, le soir, et parler...

Ainsi, outre la peine qu'elle lui causait, la mise à la

retraite du vieux lui réservait un avenir qui la forcerait à regretter l'affreux présent... Dès que cette idée égoïste se fut introduite dans son cerveau, elle s'y fixa au préjudice de toutes celles, désintéressées, qu'elle venait d'avoir. Elle l'obséda, bientôt, tellement; lui devint un si impérieux besoin d'anticiper sur ses prochains tourments, qu'elle osa demander à Hémard comment il s'arrangerait d'être privé de son compagnon de route.

Hémard n'avait pas réfléchi à cela. La question de sa femme le frappa. Il n'aurait plus personne, en effet, devant qui plastronner. Il se sentit mal à l'aise, et fit : « Diable! » tout haut. Mais le son de sa voix lui ayant rappelé qu'il n'était pas seul, il entra brusquement dans une grande colère contre Eugénie. Elle le devinait donc? Il crut qu'une intention maligne lui avait dicté ses paroles et qu'elle se réjouissait de l'embarras où elles le plongeaient.

— Mêle-toi de tes affaires! cria-t-il. Ça ne te regarde pas, comment que je m'arrangerai de l'absence de Bertaut. Crois-tu qu'il me manquera, c't'invalide? Non mais!... J'suis-t'y le maître, ici, où je l'suis t'y pas? S'il me plaisait de vomir sur la table, tout à l'heure, j'vomirais et t'aurais rien à dire! T'aurais qu'à ramasser mon vomis, si j'te l'ordonnais. Qu'est-ce que tu crois donc que j'lui disais? Ce serait-y pas lui, des fois, qui t'aurait raconté des balivernes? Tu ferais pas mal de me l'avouer; parce que, tout vieux qu'il est, je lui flanquerais encore bien mon pied quelque part!

Eugénie se tordit les mains :

— Oh! Monsieur Hémard... supplia-t-elle.

— Il n'y a pas d'Monsieur Hémard, t'entends? Il y a que j'ai remarqué vos façons, depuis quelque temps... Faut pas d'ça. J'ai pas une tête de cocu, moi! Ça vous va, pas vrai, qu'il soit à la retraite... Vous profiterez du voisinage pour vous livrer à vos sales passions...

Eugénie était devenue subitement cramoisie. C'était la première fois qu'Hémard l'accusait de le tromper : il n'en croyait rien, bien entendu; mais la pensée lui en étant venue, comme cela, mettons dans le feu de l'improvisation,

il s'était emparé d'elle comme d'une arme, pour assommer sa victime...

En lâchant cette bourde, Hémard avait fait plus de dégâts encore qu'il ne se le figurait, dans l'esprit d'Eugénie. Il achevait de rompre les derniers liens qui lui attachaient sa femme. Jusqu'ici, elle avait gardé, du moins, l'illusion qu'il la respectait moralement; et elle lui conservait, sous ses rancunes, des sentiments presque tendres de ce qu'il était l'objet, même indigne, de son dévouement et de sa fidélité. Il lui devenait étranger, d'un seul coup, par cette négation de sa vertu.

Elle espéra, un moment, qu'il se contredirait; et elle répéta, plusieurs fois, avec anxiété :

— Tu ne crois pas ces horreurs, Monsieur Hémard; tu ne les crois pas; ce n'est pas possible...

Il rigola; et, visiblement ravi de son succès, renchérit sur ses méchants propos, tourna à l'abject :

— Je te crois capable de tout, avec tes airs de sainte Nitouche, déclara-t-il. Il y a bien des choses dont je ne dis mot, par délicatesse; mais je n'en pense pas moins... J'trouverais pas mal de saletés dans ton existence, si j'prenais la peine de la fouiller... Est-ce que j'sais, moi, c'que tu as pu fricoter, du temps d'ton hypocrite de tante. Elle devait s'y entendre à vous rafistoler un pucelage, celle-là! C'que vous avez dû vous payer ma poire!...

Il composait encore, qu'Eugénie ne l'écoutait plus. Elle s'était effondrée sur la table, le visage au bras, dans les larmes. Elle n'évoquait point le passé, dans sa douleur, comme le voudrait la tradition romanesque. Elle ne se voyait point auprès de cette tante, — une vieille infirme, — que son mari insultait. Non; elle pleurait, sans avoir besoin pour cela de faire appel à ses souvenirs. Elle se répétait, seulement, pour entretenir le cours de ses pleurs : « M'accuser de ça, de ça!... » *Ça* voulait tout dire, expliquait tout. Ce fut seulement quand ses sanglots s'apaisèrent qu'elle raisonna un peu. Elle se demanda, avec naïveté, si pour hasarder pareille accusation, Hémard avait pu ne pas distinguer, sous ses attitudes de femme, restées gauches, trahissant une persistante incompréhension, mal-

gré treize ans de couche conjugale, qu'elle s'efforçait de le supporter, lui, son mari cependant... Il était donc aveugle pour ne pas voir ses nausées, qu'elle étouffait sous l'oreiller, avec plus de difficulté à mesure qu'il se montrait plus bourru, moins tendre avant, moins reconnaissant après la possession, réduite, en dernière chute, à une avilissante manifestation d'autorité?... Il lui prêtait du goût pour la chose; du « vice », sans doute. En vain, elle s'était dévouée : tout ce qu'elle avait fait pour gagner son cœur, il le niait... Ah! la brute, la brute!...

Elle se releva, les yeux brûlants; son chagrin tourné en haine; prête à un éclat. Mais Hémard n'était plus dans la pièce. Tout à l'heure, il en était sorti sans qu'elle s'en aperçût, sur une injure, en claquant la porte. Il devait reposer, maintenant, l'attendre sous les draps pour exiger, peut-être... Eh bien, non! Elle se refuserait cette nuit, et demain, et toujours, à ce rôle de machine à grossier plaisir. S'il le fallait, pour se soustraire, elle étalerait un matelas dans la salle à manger et dormirait contre le plancher...

Il l'appelait. Elle fut saisie d'un tremblement; sentit son indignation fondre, lui couler par tout le corps en une peur horrible et glacée.

— Eteins! criait-il. Viens ici! T'as pas besoin de lumière pour pleurnicher. Elles me reviennent cher, tes larmes, au prix qu'est l'électricité!

Elle répondit :

— C'est fait! et tourna le commutateur.

Mais lui :

— Alors, qu'est-ce que t'attends pour amener ta viande?...

— Je n'ai pas sommeil...

— M'en fous! Tu vas m'faire le plaisir de t'coucher. Je suis chez moi, pas vrai? Et j'veux pas qu'on veille lorsque j'dors. Comme ça, t'aurais attendu, pour te mettre au lit, de risquer d'me réveiller?

— Je ne veux pas dormir du tout...

— Tu dormiras si tu veux. Couche-toi, toujours!

— Je ne veux pas me coucher.

Elle avait crispé les doigts sur le dossier d'une chaise,

dans les ténèbres, pour avoir le courage de répondre cela. Mais encore un coup, sa volonté fut moins forte que sa peur. Comme elle entendait jurer Hémard, elle se rua, front baissé, dans la chambre.

Il venait de se dresser sur son séant pour disposer de la liberté de ses mouvements; et, commandant sa femme du geste :

— Couche-toi! répéta-t-il.

Elle le regarda par en-dessous, les paupières battantes, félinement, pour mesurer le danger à sa taille. Dans sa laideur, avec ses cheveux en désordre, sa moustache abattue, sa chemise ouverte sur sa poitrine ossue, embroussaillée de poils, il dégageait une telle foi en soi, que la misérable se soumit.

Alors, commença une scène grotesque et pitoyable. Eugénie, étranglée de rage impuissante et de honte, se déshabillait avec toutes les pudeurs d'une prude, cherchait à se cacher d'Hémard qui la raillait cyniquement, s'excitait au jeu de rendre vaines ses précautions et éclaboussait d'adjectifs sales les coins de chair qu'il surprenait...

Dans son trouble, elle avait oublié de prendre sa chemise de nuit, à la place où elle la glissait, le matin, après l'avoir pliée, sous le traversin, et elle demeurait paralysée de confusion, les mains à la gorge, pour essayer de retenir le linge léger et glissant qu'elle sentait la vêtir à peine, lui baigner le corps de trop de fraîcheur et d'aise...

— Qu'est-ce que t'attends? demanda Hémard, amusé.

— Ma chemise...

— Garde celle-là, gouailla-t-il, t'es bien plus gentille qu'avec l'autre...

Cette galanterie saugrenue acheva de bouleverser Eugénie, et elle ébaucha un mouvement de recul. Mais le petit œil gris d'Hémard, cet œil railleur et despotique la suivait, ne perdait pas la moindre de ses attitudes, et il exerçait sur elle une telle attraction qu'elle borna sa résistance à contourner le lit, à l'escalader par le pied...

Elle rampa sur les genoux, atteignit la couverture, la tira pour se glisser entre les draps, et Hémard, qui rica-

nait comme il avait vu faire Méphisto à l'Opéra, lui appliqua une tape égrillarde sur la croupe.

Eugénie était à la torture, rageant et grelottant d'effroi, tout ensemble. La lucidité de son jugement demeurait intacte et ajoutait l'amertume d'un blâme à son supplice. Elle s'en voulait, presque autant qu'elle en voulait à son mari, de n'oser rien, d'endurer tout.

A présent, il était contre elle. Ses jambes rudes râpaient les siennes. Ses mains rôdaient; elle avait son souffle chaud sur la face... Elle perdit la tête; son instinct terrassa l'épouvante qui la dominait, et, roidie, les doigts crispés, elle laboura l'épaule d'Hémard de ses ongles, le mordit à la joue, cruellement.

Il eut un grognement de bête blessée; et comme Eugénie, en le soulèvement brusque de son être, n'avait trouvé pour se défendre qu'à griffer et à mordre, sa douleur se manifesta spontanément par une détente sauvage : il lui assena son poing en pleine figure.

Son coup fait, il en attendit sur la réserve les conséquences bruyantes, dans un état de vive inquiétude, car il n'était capable de se montrer viril que par surprise, — et à son insu. Il n'aurait pas accepté la responsabilité de son acte : il s'en serait platement excusé, non certes par scrupule mais par pusillanimité, si Eugénie avait eu la présence d'esprit de faire un éclat.

Elle se contenta de geindre, en sourdine.

Alors, il s'enhardit; mais encore un peu déconcerté par sa victoire, il constata seulement :

— Te v'là bien avancée, hein?... Tu devais pourtant savoir que j'suis l'plus fort...

Elle répondit par un débordement de sanglots. Il reprit, plus implacable à mesure qu'il ressaisissait son aplomb :

— Ah! y faut t'mater?... Comme ça, y t'faut des gnons, vieille bourrique?... C'est bon! On t'en mettra en réserve pour l'avenir...

Les choses s'étaient passées de la même façon, la première fois qu'il l'avait injuriée. Au lieu de crier haut, elle s'était montrée si humble qu'elle l'avait presque incité à

renchérir sur l'infamie de son langage et la brutalité de ses manières...

La figure au milieu de l'oreiller, Eugénie baignait sa joue tuméfiée dans les larmes; et comme Hémard, le sang de nouveau allumé, s'agitait, elle le laissa faire...

Le restant de la nuit, elle ne dormit pas. Outre la pointe de douleur très aiguë qui provenait du coup de poing d'Hémard, ses pensées la tinrent éveillée jusqu'à l'aube. Mais quand elle se leva, son parti était pris. Elle avait décidé d'en finir avec son martyre et de se venger de son tyran. Pour que la revanche qu'elle préméditait fût plus éclatante, elle cela sa rancune des événements de la veille; feignit même d'avoir tout oublié...

Souriante, elle regardait par la porte entre-bâillée de la cuisine, où elle préparait le déjeuner, son mari se pencher, en gilet de flanelle, sur la cuvette, et se découper avec l'éponge un masque de propreté dans sa crasse.

Il soufflait, à travers la fraîcheur de l'eau, tout en faisant des recommandations pour le souper, de cette voix empreinte de malveillance qu'il avait affectée par genre, mais qui lui était devenue habituelle.

Eugénie prenait attentivement ses ordres. La physionomie grave, mais une lueur de ruse dans les yeux, elle l'obligeait, par sa douceur désarmante, à lui fournir des détails auxquels son désir de le contenter semblait l'intéresser... Il l'observait, étonné, ne l'ayant jamais connue ainsi : plus que résignée, plus qu'obéissante, comme heureuse d'être commandée... Il attribua cette amélioration d'humeur à sa brutalité, dont elle portait la marque sous l'œil, et il trouva qu'il avait dépassé son but. C'était trop de complaisance, à présent; cela menaçait de devenir insipide. Il préférait à cette ménagère servile la vaincue frémissante, sourdement hostile, rongeant son frein, et lui entretenant la main par ses velléités de se cabrer. Il se reprochait de ne l'avoir pas épargnée, et il était déçu, pareillement aux enfants cruels qui voient la mort immobiliser l'insecte qu'ils s'amusaient de torturer...

Pour rassurer la malheureuse femme, aussi pour irriter

son amour-propre, il déclara regretter son geste : « un réflexe », dit-il en utilisant le jargon scientifique; et il jura de se maîtriser à l'avenir...

Elle se rappelait qu'il l'avait menacée, la veille, de la rosser pour la mater puisque c'était nécessaire; et devinant, peut-être, l'intention féroce qui lui dictait ses excuses, elle haussa les épaules :

— Bah! il n'y a pas grand dommage, fit-elle; il n'y paraîtra plus dans deux jours... Et elle l'aida à mettre son pardessus, l'accompagna jusque sur le palier où elle poussa même la dissimulation jusqu'à offrir le front à ses lèvres...

Elle vécut une matinée et un après-midi atroces. Dix fois, vingt fois, elle fut sur le point de différer ce qu'elle appelait sa vengeance; mais elle ne l'exécuterait jamais si elle ne l'exécutait pas tout de suite, sous les impressions de la nuit.

Sa toilette bâclée, comme il entrait dans le plan qu'elle avait mûri de ne pas toucher au ménage, de ne rien préparer, non plus, pour la réception de Bertaut, elle ne sut comment passer son temps. De rester inactive au milieu du désordre, la gênait tellement qu'elle se surprenait sans cesse à commencer de ranger ou de nettoyer quelque chose. Elle allait et venait, d'une pièce à l'autre, afin de disperser son attention qu'elle sentait près de se concentrer sur tel ou tel des meubles ou des ustensiles qui la sollicitaient, la raccrochaient au passage avec la voix souveraine de l'habitude. Ses yeux portaient à leur place respective les objets qui traînaient autour d'elle. La cuisine, avec son encombrement de vaisselle sale et son fourneau éteint, lui semblait un lieu de désolation, et la glaçait. Elle éprouvait des démangeaisons au bout des doigts...

Pour se distraire de son obsession, elle s'assit devant le petit secrétaire où elle enfermait les rares bibelots et les quelques lettres qu'elle conservait et qui dataient de son passé de gamine et de demoiselle; car, depuis, son existence monotone ne lui avait jamais fourni l'occasion d'un événement digne d'un souvenir. Son bouquet de fleurs

d'oranger, lui-même, n'était pas là. Il ne lui appartenait pas en propre. Piteux, il se desséchait à l'abri d'un globe de verre sur le marbre de la cheminée. Il était la propriété du couple : un ornement ou mieux une sorte de témoignage officiel et ridicule de la consécration de ses justes noces.

Sous un tas de vieux chiffons, elle retrouva une layette qu'elle avait brodée tout entière, avec une coquetterie minutieuse, au début de son mariage, en prévision de la naissance d'un enfant. Mais son union avait été stérile. C'était mieux ainsi. La maternité n'eût point apporté d'adoucissement à son existence; elle l'eût compliquée, au contraire, en y introduisant un surcroît de fatigue et de chagrin...

Elle se leva, fit un paquet des objets auxquels elle tenait le plus, le jeta dans l'âtre et y mit le feu. Elle le regarda se consumer, la tête et les mains basses, dans un état d'immobilité méditative qui confinait à l'abrutissement et dont la tira seulement la sensation de lourdeur qu'elle éprouva à la nuque.

Comme elle n'avait bu qu'un bol de café au lait, le matin, aux environs de midi, elle eut faim. Elle était gourmande et se fût volontiers acheté un peu de galantine ou une tranche de jambon; car elle mangeait peu, et nonchalante, tout de suite essoufflée par la besogne, répugnait à cuisiner pour elle, réservant son courage pour le repas du soir. Oui; l'idée d'un sandwich l'alléchait; mais elle redoutait, si elle allait chez le charcutier, de s'entendre appeler par les commerçants. « Comment! vous ne m'achetez rien, aujourd'hui? Vous voulez donc jeûner, Mame Hémard? Pas de ceci...? Pas de ça...? Pour m'étrenner, Mame Hémard!... »

Elle reconnaissait les voix des personnes qui prononçaient ces paroles. C'étaient la fruitière, l'épicier, le boucher. Elle voyait distinctement leurs physionomies familières et leur prêtait une expression de surprise et de curiosité; curiosité indiscrète, exigeante, irrésistible, qu'elle ne pourrait s'empêcher de satisfaire si elle l'affrontait...

Parce qu'Eugénie allait régulièrement à la même heure aux commissions, on ne manquerait pas de s'étonner de la voir si tard à la rue, — et pour de si minimes emplettes. Afin de garder le secret de ses intentions, elle garderait la chambre. Elle avait peur de subir l'influence d'un conseil ou d'une critique. Les fournisseurs savaient trop la discorde de son ménage. Elle leur avait laissé prendre, peu à peu, le droit de l'interroger, avec cette persistance propre aux gens simples, dont les histoires des autres sont l'unique aliment intellectuel.

En général, Eugénie inspirait de l'estime. On la plaignait. Elle ne l'ignorait pas et que — ce qui flattait sa rancune — la responsabilité de l'acte désespéré qu'elle commettrait, bientôt, retomberait sur Hémard. Elle en appelait, pour la disculper, aux boutiquiers, les seules gens auxquelles elle pensât, près de mourir. Car c'était à l'idée de se tuer qu'elle s'arrêtait. La mort l'épouvantait moins que ne la torturaient les transes de l'incertitude; l'affolement angoissé de conjurer les scènes; la hantise de tout prévoir, d'envisager les moindres conséquences des actes les plus ordinaires...

Entre deux répugnances, celle du suicide impie, que condamnait son esprit resté religieux, bien qu'elle eût cessé, depuis longtemps, de pratiquer, et celle de l'immonde crapulerie d'Hémard, elle optait pour la première. La seconde offensait si cruellement son essentielle délicatesse! Et puis, coûte que coûte, il lui fallait faire payer ses souffrances à Hémard, frapper la brute en pleine assurance, en pleine tranquillité, d'un coup de traître qui marquerait à tout jamais son esprit d'une empreinte sanglante...

Si longtemps, avec tant de rigueur, Hémard l'avait astreinte à l'office de ménagère, qu'il lui fallait mêler à son désir de vengeance la joie perfide de se dérober brusquement à sa servitude, hors d'atteinte de toutes représailles. Sa disparition serait d'autant plus sensible à Hémard qu'elle se produirait inopinément, le laisserait en plein gâchis, avec un invité sur les bras et un cadavre dans les jambes...

De bonne heure, par ce pluvieux et triste après-midi de novembre, le crépuscule s'était abattu, en masse lourde, dans la chambre à coucher d'Eugénie. Bien qu'elle subît la fascination de sa tache blanche, elle se défendait, par un pieux scrupule, de prier devant le crucifix qui surmontait le chevet du grand lit défait. Elle préférait partir pour l'autre monde, la conscience chargée d'un péché mortel, plutôt que de renoncer à se venger.

Elle ouvrit la fenêtre et monta sur le balcon après avoir jeté un châle sur ses épaules frileuses.

A quatre étages au-dessous d'elle, miroitante de flaques d'eau et de lumières de gaz, la rue de terre battue s'allongeait entre les démarcations à peine visibles de ses trottoirs, seulement bordés de pavés à leur lisière, mélancolique et déserte comme toutes les voies secondaires de banlieue où l'animation commence tard quand débarquent les employés que Paris évacue, sa digestion de travail faite.

A droite d'Eugénie, la rue débouchait sur une place où le tramway à traction électrique s'arrêtait. C'était celui que prenait Hémard. Souvent, de la fenêtre, Eugénie avait guetté le retour de son mari, afin de servir à point le souper. Elle savait donc qu'Hémard lui apparaîtrait, à un moment qu'elle pouvait fixer à quelques minutes près. Elle le verrait venir, gesticulant, hâtant sa marche s'il l'avisait de loin, en l'attitude avachie qu'elle avait adoptée, le buste penché en avant, les seins lourds dans le cadre de ses bras croisés...

Elle couverait sa silhouette grossissante d'un regard que troublerait un restant de crainte, mais qui brillerait d'une hypocrisie cruelle et d'une intense volupté. Elle attendrait qu'il ne fût qu'à deux ou trois enjambées de la porte pour basculer sur la balustrade, se précipiter la tête la première, s'aplatir juste à côté de lui en l'éclaboussant de boue, de sang et de débris de cervelle...

Mais sur cette image, elle rentra dans le noir de la chambre, et pour ne pas s'écheveler dans la mort, se coiffa du madras avec lequel elle balayait le matin. Elle prit

ensuite une cordelière qu'elle revint, sur le balcon, nouer chastement autour de sa robe, contre ses chevilles.

Elle prévoyait tout, excepté qu'elle pût se manquer, s'estropier seulement, réintégrer en râlant, inerte entre deux porteurs dont l'un serait, sans doute, Hémard, le foyer maudit...

Par l'effet d'une sorte de vertige, elle voyait beaucoup plus de vide, d'elle à la chaussée, qu'il n'y en avait réellement. L'espace qu'elle franchirait, bientôt, d'un trait, en tombant, lui semblait d'une profondeur d'abîme, et cette profondeur — à mesure qu'approchait l'instant de la traverser, augmentait dans des proportions formidables...

A la sonnerie enrouée d'une horloge voisine, Eugénie sursauta. Elle compta les tintements jusqu'à sept. Là-bas, d'une exactitude tragique, la masse basse et longue du tramway qui devait amener Hémard et Bertaut, débusquait de derrière les maisons. Il roulait encore, — d'aspect chaud, sous la clarté jaune de ses vitres où s'écrasait une buée dense — bondé de personnes dont les ombres se levaient, déjà, et confusément s'agitaient...

Eugénie reconnut tout de suite Hémard à son paletot. Il était debout sur le marchepied, prêt à descendre, et tenait à la main un paquet. Elle darda sur lui un regard féroce, l'agrippa, s'en empara comme d'une proie. Mais il lui échappa brusquement, plongea et disparut dans un remous de voyageurs affairés. Alors, une rumeur insolite s'éleva; ce fut une précipitation vers le tramway de tous les points de la place, une concentration de personnes qui rendit impossible à Eugénie tout discernement de ce qui se passait. Elle devina qu'un accident venait d'avoir lieu, et une angoisse affreuse lui broya le cœur. Sa pensée de femme persécutée fut que c'était Bertaut qui venait d'être écrasé et qu'il lui fallait, en suprême épreuve, assister au trépas de son vieil ami...

Enfin, la foule orageuse ondula, bouillonna, s'ouvrit, ou plutôt quelques personnes la fendirent. Devant celles-ci, marchait Bertaut, des paquets pleins les bras, et un autre chapeau que le sien à la main... Bertaut...

— Ah!...

Eugénie eut un grand cri de délivrance et d'horreur. C'était le pardessus d'Hémard qu'elle voyait s'allonger au milieu du groupe qui se dirigeait vers elle. Inconsciente, elle répondit aux signes désespérés qu'on lui fit. Mais elle demeura à son poste d'observation, dominée par un impérieux besoin de tout savoir, avant d'agir. Elle voulait lire son arrêt sur les visages, l'entendre tomber des bouches mornes. Elle se pencha, se pencha... Des pleurs brillaient dans le sillon des joues de Bertaut.

— Eh bien?... implora-t-elle.

Le vieillard hocha la tête. Eugénie comprit. Elle libéra ses jambes du lien qui les enchaînait, se jeta dans sa chambre, fit un geste presque dément de gratitude devant le crucifix, ouvrit la porte et descendit l'escalier que gravissaient, déjà, les porteurs du cadavre d'Hémard.

JOHN CHARPENTIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Victor Giraud : *Anatole France*, Desclée de Brouwer. — Charles Braibant : *Le secret d'Anatole France*, Denoël et Steele. — Binet-Valmer : *Sarah Bernardt*, Flammarion. — A.-M. Gossez : *André Berry et le Trésor des Lais*, Les Editions d'Aquitaine, Bordeaux.

Il fut un temps où on le nommait classique. C'était l'évidence même. Une œuvre classique se laisse-t-elle cueillir à fond d'un seul coup d'œil? Plus on y pénètre, plus elle révèle d'arrière-plans et de résonances insoupçonnés de prime abord. Un roman d'Anatole France? lecture agréable sans doute, mais d'emblée vous en saisissez le contenu. On peut parler à coup sûr du peu de mystère de cette œuvre à qui l'agrément ne manque point. Fénelon, dans une page que j'ai lue jadis et que je n'ai pas sous les yeux, exprimait son goût pour les livres aimables qui s'offrent sans aucune peine, avec qui l'on est immédiatement de plain-pied. On dirait que l'art d'Anatole France a été créé pour combler les vœux esthétiques de Fénelon. Mais l'esthétique fénelonienne et le grand art classique sont choses bien différentes. L'ensemble assez ample de l'œuvre francienne donne l'impression d'étiré, voire d'immensément étiré par rapport à son grêle contenu. Anatole France aurait gagné à ne donner que quelques livres. On aurait pu parler alors d'une œuvre agréable qui par moments toucherait à l'exquis. La molle abondance de cette œuvre, par rapport à son contenu profond, voilà la grande faute artistique de France! Bien des pages, dans le détail, offrent des charmes; l'ensemble laisse une impression de grande monotonie. M. Victor Giraud (**Anatole France**) s'est montré critique pertinent en constatant que *la Vie Littéraire* dont chaque étude est livrée à un

apparent vagabondage qui d'abord surprend et parfois ravit, est dans sa totalité plutôt monotone. Alors, que dire des romans? Qu'il serait vain d'y chercher le tableau d'une humanité étalée dans sa décevante diversité! Que ces personnages sont psychologiquement minces, peu charnus, peu fournis, et faits de même manière. Ce sont de flottantes ombres, d'ailleurs parées d'eurythmie, de bien dire, et d'oripeaux chatoyants, qui baignent dans une atmosphère de volupté et d'ironie parfois captivante. Ne demandons pas à France s'il peut entrer dans la catégorie des hommes aux « dix mille âmes » où figurent et Shakespeare et Balzac! Et pourtant, c'est la condition même du tempérament de romancier! Je n'ai pas de préjugé contre l'Ironie, Dieu m'en garde! Ne pas l'aimer, ce serait rejeter l'épice la plus savoureuse de la vie. Et pourtant, et M. Giraud l'a remarqué, il y a bel et bien, chez France, une monotonie dans l'ironie. Cela finit par devenir un tic qui ne surprend plus. On pourrait même parler d'une sorte d'automatisme de l'ironie. Elle y perd ses griffes.

Cette littérature à fleur de peau offre d'ailleurs des mollesses capiteuses et un bercement parfois ensorceleur. Mais à cette œuvre qui n'a pas la richesse psychologique et qui est si dépourvue du sens de la diversité humaine, il manque bien autre chose. Elle se veut hardie; en fait, elle donne souvent la sensation d'amorti; l'accent incisif fait trop défaut : glissante et flottante, elle laisse le désir insatisfait du coup vif, aigu et qui pénètre loin. On sent trop l'absence de nerf, de fièvres profondes, de la tempête, de l'orage et de l'âcre violence. C'est plutôt une paresse scintillante, un chatoiement de méandres nonchalants, un charme d'élégance, d'ironie un peu mièvre et de relâchement voluptueux. Tout cela d'ailleurs a bien son prix, surtout quand on songe à l'inconcevable pauvreté de notre littérature actuelle en résonances de volupté, chose dont il est bien difficile que l'art puisse se passer. Toujours est-il qu'à la littérature francienne, il manque ce qu'on nommait jadis « le feu »; il lui manque le cri, l'âpre et cruelle énergie artistique (qui est autre chose qu'une pensée frondeuse), il lui manque... Il va me falloir deux mots qui précisent les limites du célèbre écrivain. Il

lui manque l'expérience ardente de la passion et l'expérience ardente de la douleur. Cet art qui caresse le lecteur, qui parfois l'enchante et le ravit, est trop dépourvu des traits qui incisent aux profondeurs de l'âme. Il est bien rare aussi que la matière artistique soit attaquée dans sa ligne de plus grande résistance. Les essais critiques en particulier représentent en général un art gracieux de prendre la tangente. Ce qui a séduit un large public, c'est un certain fonds d'esprit gaulois, un mélange de Béranger et de Gavroche, de paillardise et de verve spirituelle et irrespectueuse; c'est aussi une sorte d'hellénisme sensuel, je ne sais quel hellénisme mou, fort avenant et fort aguichant, très différent de l'hellénisme viril et à grande allure d'un Ronsard, d'un Chénier et d'un Courier. Un mélange d'ailleurs savoureux d'esprit gaulois, d'hellénisme mou et d'esthétique fénelonienne, voilà en gros la recette du cocktail Anatole France et voilà qui put faire un classique pour la fin du XIX[e] siècle. Ironie, ironie, encore un de tes coups!

M. Giraud se livre à d'ingénieuses distinctions entre le talent du conteur et celui du romancier. Oui, France a un joli talent de conteur; mais il n'a pas, mais pas du tout un génie de romancier. Il faudrait insister sur ce point et surtout à l'intention du lecteur français qui ne cesse de réclamer au romancier les dons du conteur. En France, tout le monde s'y trompe. Et même, nous les critiques, nous sommes presque toujours gênés lorsque apparaît cette chose insolite en notre pays : un tempérament de romancier. Oui, France possède un tempérament de conteur sans avoir le moins du monde un tempérament de romancier. Et il possède aussi, d'une certaine manière, un beau tempérament de journaliste. Il y a dans le livre de M. Giraud des pages fines, ingénieuses, qui plaisent et font réfléchir. Je vous recommande en particulier les pages 95 à 97 sur les difficultés de la critique au jour le jour dans un journal. La page 103 caractérise heureusement la manière de France chroniqueur littéraire. Allez aux pages 129 et 130 où M. Giraud se refuse à admettre que « la nouvelle (opposée au roman) suffise à tout » comme le prétendait France qui prêchait pour sa paroisse. Voulez-vous réfléchir sur Jérôme

Coignard, vous trouverez pâture de la page 149 à la page 159; la page 162 est particulièrement remarquable qui définit et mieux encore fait sentir l'art francien vers 1896; les pages 224 et 225 qui montrent l'extrême différence entre l'art de France et celui des classiques me paraissent très judicieuses; j'aurais mauvais gré à les blâmer puisque j'ai écrit moi-même que l'art d'Anatole France reste fort digne d'intérêt, non comme art classique, mais comme art de décadence, mot qui ne comportait dans ma pensée aucune intention péjorative, mot que j'employai faute d'un mot meilleur pour désigner un art qui s'oppose aux romantiques tout aussi bien qu'aux classiques.

J'avoue à M. Victor Giraud que je m'effarouche beaucoup moins que lui devant ce qu'il nomme les hardiesses de pensée d'Anatole France. Je n'ai aucune gêne à avouer que si je manque de foi aux promesses d'Eldorado faites par les révolutionnaires, je n'ai pas non plus sur le rôle de l'écrivain dans la société les mêmes idées que M. Victor Giraud. Si quelque jour mon humeur m'y porte, j'essaierai d'aborder cette question.

§

M. Victor Giraud pose ce problème : comment expliquer que l'auteur de *Sylvestre Bonnard* soit aussi celui de l'*Ile des Pingouins?* « Comment pareille transformation a-t-elle pu se produire? »

M. Braibant (**Le secret d'Anatole France**) essaie de répondre à la question par un livre copieux et richement informé. Son attention s'est particulièrement portée sur ce qu'il appelle le « grand virage d'Anatole France ». Il le situe entre 1888 et 1893, du boulangisme à Panama.

C'est peut-être d'ailleurs, écrit-il, la période de sa vie où l'homme est le plus attachant : en pleine maturité, jeté par Mme de Caillavet et par son métier de journaliste hors de sa bibliothèque, et pas encore pontife.

Le problème posé est essentiellement d'ordre psychologique, c'est-à-dire qu'on peut lui donner des solutions plus ou moins probables, mais qu'il restera toujours une part ouverte à la conjecture. Il est certains secrets des âmes que

l'homme le plus enclin aux confidences ne dit jamais. Une interprétation m'est venue parfois à l'esprit; elle est assez simple et elle est humaine, voire trop humaine. Je ne la présente pas comme moyen unique d'explication, mais je lui donnerais sa part dans le « virage » d'Anatole France. On oublie que France n'a connu qu'une réussite tardive et, ce qui est paradoxal, avec un talent d'écrivain fait pour un assez large public. Ses premiers ouvrages n'obtinrent qu'un assez vague succès d'estime. Il me semble que, jusqu'à la quarantaine, la vie de France a été assez obscure et assez pénible. La grande réussite qui lui vint par la suite, il la dut en grande partie aux manœuvres d'une femme tenace, riche et munie de relations. Il fut donc à demi méconnu la meilleure partie de sa vie; quand il obtint une réussite tardive et éclatante, ce fut en grande partie au moyen d'autres prestiges que ceux du talent. N'y a-t-il pas de quoi laisser quelque rancœur profonde dans une âme? Je m'en voudrais de trop appuyer sur des sentiments de ce genre; faut-il les omettre cependant tout à fait? Toujours est-il que M. Braibant a dépouillé, avec force conscience, toutes les chroniques de France non recueillies en volume et qu'il y a fait des découvertes intéressantes. Aussi bien, la perspicacité psychologique ne lui manque point. La transformation de France, il se refuse à l'expliquer par l'influence de Mme de Caillavet, il y voit la mue profonde et logique d'une âme. On sent qu'il aime et admire l'écrivain tout en convenant qu'il n'est ni un psychologue de grande classe ni un philosophe de valeur. Il trouve qu'à lui laisser d'autres dons évidents, sa part reste fort enviable. Il insiste sur la qualité de son tempérament de journaliste. Il en donne pour preuve que dans les articles improvisés qu'il n'eut pas le temps « d'habiller », son expression spontanée trouvait de primesaut le mot propre et même le nerf et la vivacité. Il établit avec sûreté que la hantise constante d'Anatole France fut pour le problème du moment et d'actualité aiguë. Il arrive à prouver que la véritable passion refoulée de France fut pour la politique et cela de fort bonne heure. Il n'était, hélas, qu'un piètre orateur! Mais voilà qui nous fait comprendre comment le joueur de flûte put monter plus tard, au grand

étonnement du public, sur l'estrade aux harangues! « La littérature, c'est mon violon d'Ingres. J'aurais voulu faire de la politique. » M. Braibant rappelle aussi qu'au point de départ, France fut de tendance républicaine. Il serait donc revenu comme beaucoup d'autres à la fin de sa vie, vers les tendances de sa jeunesse. M. Braibant pense que vers la quarante-cinquième année, le scepticisme lui devint fort pesant. Il fut boulangiste, mais quand il vit la droite monarchiste et cléricale s'efforcer de confisquer le mouvement à son profit, l'appréhension l'aurait saisi. C'est le temps où la vague mystique envahit la jeunesse et inquiète en lui le « libertin » et le rationaliste; c'est le temps où Brunetière l'attaque vivement, où son roman *Thaïs* est déchiré de belle manière par le père Brucker; c'est le temps aussi où ce timide et ce pauvre, lancé dans le grand monde, s'y sent mal à l'aise et humilié par le spectacle de l'arrogance unie à la sottise. Toutes ces causes se conjuguent pour le faire s'approcher « prudemment de l'effrayant animal que son maître Taine appelait « le crocodile », la démocratie. Voilà en gros la thèse de M. Braibant!

§

Alerte romancier, c'est avec brio que M. Binet-Valmer enlève la biographie de **Sarah Bernhardt.** Une vie mouvementée, accidentée, traversée d'épreuves et de triomphes se déroule à vive allure, éblouissante, intense et palpitante. Et comme le caractère se compose en cours de route avec bonheur! La verve du narrateur et la perspicacité du psychologue vont de conserve et dans un bel équilibre. J'ai suivi avec soin les débuts de l'héroïne. J'aime examiner de près comment se fait une réussite. L'ironie y trouve des satisfactions incomparables. Il est même des cas, chose peu concevable, où le talent et le génie n'entravent pas trop la réussite. C'est à Morny qu'on doit l'illustre carrière de Sarah Bernhardt. Comme elle disait en sa présence qu'elle voulait épouser le bon Dieu, il glissa cette boutade : « Savez-vous ce qu'il faut faire de cette enfant?... Il faut la mettre au Conservatoire. » Dieu sait si elle était munie d'énergie tenace et ardente, la jeune Sarah! Mais, sans l'appui jamais défail-

lant de Morny, je crois qu'elle ne serait pas allée bien loin. Au concours du Conservatoire, elle dit *les Deux Pigeons*. Mais elle « comprend que ce n'est pas son seul talent qui la fit recevoir ». Charmant euphémisme! Le concours de sortie se passa mal.

Si Morny et Camille Doucet n'avaient pas été là, il est bien probable que la carrière de Sarah Bernhardt eût été interrompue par ce fâcheux concours.

Les débuts à la *Comédie française*. Echec! Sarcey l'écoute lorsqu'elle joue Henriette dans *les Femmes savantes*. Ouvrez les oreilles :

Mlle Bernhardt remplissait le rôle d'Henriette. Elle y a été aussi jolie et aussi insignifiante que dans ceux dont elle avait été chargée auparavant. Cette représentation a été bien pauvre...

Ainsi la première critique qui accueille cette actrice d'originalité vraiment exceptionnelle, c'est le reproche d'insignifiance. On en pâme! La voilà qui joue, dans *Un mari qui lance sa femme*, le rôle d'une princesse russe. Piètre résultat! « Tu étais ridicule... et tu m'as fait un profond chagrin », lui dit sa mère. A l'Ambigu, elle joue *On ne badine pas avec l'amour*. Le directeur lui avoue : « Mon enfant, vous n'avez rien pour le théâtre! Oh! rien! »

Sarah Bernhardt avait sa certitude en elle-même. Une telle certitude est bien incertaine, mais c'est encore elle qui trompe le moins.

Lisez ce livre savoureux, qui place l'accent aux bons endroits.

§

M. André Berry est un jeune poète qui mérite l'attention. A la suite de nos poètes et conteurs du moyen âge, il a su trouver une forme de poésie personnelle, de saveur légèrement archaïque et acidulée, qui produit une assez vive impression de surprise après une lecture des poèmes de M. Valéry, des poèmes surréalistes et même des poèmes néo-classiques. C'est une poésie qui conte prestement, allégrement, avec un air un peu narquois, çà et là traversé des éclairs d'une sensibilité qui se veut discrète; c'est une dic-

tion d'allure simple qui cache un art savant et médité. Voici comment se présente le poète :

Doux caractère, humeur peu disputeuse,
A tous les maux esprit compatissant,
Câlin au lit et joyeux à la table,
Vrai boit sans soif et mange après la faim,
Epoux modèle, amant inimitable,
Bon fils, bon père et bon poète enfin...

M. Gossez, lui-même poète, nous le présente dans une brochure intitulée **André Berry et le Trésor des Lais.** J'ai lu cette brochure avec un vif plaisir. Elle est vive, enjouée, écrite dans le ton qui correspond au ton même de la poésie à présenter. Vous y trouverez un choix de fragments, qui font vivre les différents aspects de la poésie de M. Berry; vous y trouverez des jugements qui, sous une forme concise, caractérisent l'inspiration et l'expression du poète. M. Gossez a raison de remarquer que cette poésie fuit la description pour la description. Et pourtant elle évoque :

Le don du récit, l'adresse du conteur, est l'une des dominantes dans l'art d'André Berry. Issu de notre moyen âge, il en garde les brusques et réalistes simplicités et les subtilités aussi : l'intérêt soutenu et retenu, la facilité de passer du plaisant au grave et du grave au terrible, la portée d'humaine philosophie et voire de morale.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Paul Fort : *L'Arlequin de Plomb*, Ernest Flammarion. — André Berry : *Contes milésiens*, Editions de la Tournelle. — André Berry : *La Bague de Jessica*, s. n. d'éditeur. — A.-P. Garnier : *Les Poésies*, chez Garnier.

Depuis combien d'années Paul Fort me privait-il de la joie de présenter au public du *Mercure* un livre de ses *Nouvelles Ballades Françaises?* Sa production s'est ralentie, mais ce n'est pas l'heure d'en gémir quand il met fin à mes regrets et nous apporte ce beau recueil **L'Arlequin de plomb,** aussi preste, quoi qu'il semble en penser, aussi vivant et aussi pailleté de richesses que les précédents. Eh oui, on le surprend s'écrier mélancoliquement :

Autrefois, je pirouettais, versicolore, sur le cristal des mers au fil de l'horizon.

Et maintenant je suis un Arlequin de plomb.

Ainsi lui semble-t-il parce qu'il s'est ressenti parfois de certaines incommodités dont nous affligent les années et que, ma foi! nous devons nous résigner, mon pauvre ami, à voir les jeunes accomplir avec aisance des prestesses dont nous ne nous sentons plus capables. Qu'importe, après tout, cela, si nous avons conscience que la mémoire est restée bonne, que le goût des belles œuvres, des grandes choses et de l'exaltation généreuse est demeurée intacte, si nous aimons toujours, si nous savons aimer? Je réprouve énergiquement, mon cher Paul Fort, le titre de ton recueil, ou je n'y veux entendre qu'une moquerie dédaigneuse. Pantins démantibulés, cassés, que nous puissions être si on y tient, nous ne sommes, intellectuellement, tudieu! toi ni moi, non plus quelques autres, des arlequins de plomb, et tu le prouves, et je t'en loue, je t'en remercie.

Ah! qu'il sache, Paul Fort, le bien vivant Paul Fort, ne pas entr'ouvrir souvent ce « rideau de vivants » puisque, lorsqu'il « s'élime », dit-il, il éprouve tant d'effroi à apercevoir là-haut, bien haut, « la clarté sérénissime ». Soixante ans, qu'est-ce, en vérité? Il les a, je pense, dépassés. C'est le moment où l'on subit la honte un peu humiliante de n'avoir pas été élu par les dieux lorsqu'on se sentait jeune et vert; mais ensuite, peu à peu, on s'accoutume à un renouveau qui se prolonge, on en prend son parti, on jouit du bonheur de vivre dans un peu plus de sérénité, et, ma foi! si l'on est Paul Fort, on se remet à produire allégrement de « nouvelles ballades françaises » vibrantes d'un ton de jeunesse, d'allègre et de sage jeunesse, d'amour et de bonté.

Qu'il se redise souvent, le poète, ces délices si précieuses de découverte en revenant vers sa maison :

Savais-je aux fins de jour où mon destin chemine que j'aurais pour amis sept amandiers en fleurs?

Sept amandiers en fleurs, du haut de la colline, se penchent et saluent mes joies et mes douleurs...

Et voici Paul Fort ressuscité aux ferveurs de ses liesses et de son bonheur, léger, quoi qu'il en ait, capricieux, bondissant, narquois et plein de naturelle bonhomie dans de

charmantes inventions telles que, dans la première partie de son recueil, le parfait *Poème Cosmique :* « de Bételgeuse à l'Odéon, des boucles d'or de Bérénice à la Fontaine Médicis... », quelle fantaisie, on dirait, endiablée et délicate, d'alerte humeur et d'insouci toujours ému et attaché aux mille détails, aux prestiges d'une saine vie! Quels morceaux signaler encore? Tous, fût-ce en délaissant les moroses, vestiges des jours où Paul Fort avait soixante ans et peut-être même avait été malade. C'est bien fini. N'écoutons plus siffler « la faux du temps »; il n'est pas vraisemblable que de la haine, comme il l'écrit, se soit accumulée au cœur radieux de Paul Fort. Son art poétique, d'ailleurs, le dément. Il chante *Ballades et Lieder,* comme autrefois, d'un cœur content; et bien des *fabliaux et portraits,* avec tant de justesse et de souffle, qui vont d'une plainte de Ronsard, de Rabelais, de Voltaire, de Verlaine-des-Douleurs et d'Oscar Wilde à la charmeuse de serpents Ali-Babette; puis viennent les *Chansons de Quatre Sous,* chanson du Hanneton, complainte de Richard Cœur-de-Lion et complainte de Charles d'Orléans; *les Politesses champêtres* et enfin *Au gré des circonstances* (*Poèmes de bonne volonté dont plusieurs en vers quasiment réguliers*) où, sous couleur de célébrer l'illustre poète persan Firdousi, une ode débute par cet enchantement de roseraies :

De Paris au mille jardins,
De ses entours noyés de roses,
De Notre-Dame aux grandes Roses,
D'Auteuil, de l'Hay, de Provins,
De notre Ile-de-France enfin,
Cœur de France et mon beau souci,
Goële, Vexin, Parisis,
De tous leurs parcs et roseraies
Fleuris la nuit de rossignols
(Jardins du Luxembourg aussi
Et jardinets des Batignolles),
Bien qu'à présent la neige vole
Et soient les roses déchirées
Autour des rossignols transis
Monte — ce soir d'hiver ici
Transfiguré de poésie,
Printanier à ma fantaisie —

Monte avec les vapeurs du sol
Glissant leur fresque diaphane
Au front d'une lune persane
(Oui, tenez, je la veux ainsi),
Monte, ce soir tremblant et si
Troublé d'en voir l'or des paroles,
Monte et flotte par banderoles,
Monte le los de Firdousi...

Quelle verve et quelle merveilleuse sûreté d'évocation, quel accent, et cette phrase ailée si longuement soutenue! Paul Fort est toujours Paul Fort : le grand poète est toujours là.

Dans une édition très belle, ornée de soixante-dix dessins de Joseph Hémard, André Berry nous présente des **Contes Milésiens** qu'il a tirés d'Apulée et mis en vers français. Ils ont la liberté et souvent la verve des meilleurs Contes de La Fontaine. André Berry, dont nul n'ignore l'érudition et qui, après avoir donné son merveilleux *Florilège des Troubadours* a composé, selon leur inspiration et en se rapprochant de leurs tours familiers, son *Trésor des Lais* où se chante en quatre chants *La Première Vie de l'auteur*, est un écrivain soigneux et savant qui aime ce genre joyeux de poèmes non moins « gaulois » que milésiens. Ils sont mis souvent sous un habit assez moderne pour qu'on ne s'étonne pas d'entendre les interlocutrices s'appeler Madame, à l'instar, d'ailleurs, de ce que faisaient Corneille ou Racine, et ce mélange de sel antique et d'adaptations à l'actuel ne choque nullement. Le mouvement, l'esprit souvent facile et gros divertissent aisément le lecteur, tout autant, je le souhaite, que le poète lui-même a dû se divertir.

Une suite charmante de sonnets est intitulée par le poète **la Bague de Jessica.** Elle est extraite du *Premier Recueil* que publient les lauréats de l'Association Florence Blumenthal.

Ah! qu'il est agréable et commode, lorsqu'un poète songe à réunir en un ensemble les recueils publiés séparément de ses vers, d'être à soi-même son éditeur! Et que je loue l'excellent poète A. P. Garnier, songeant à publier en un volume **les Poésies de A. P. Garnier,** de se trouver être

à la fois l'éditeur Garnier, de la maison Garnier frères ou « hermanos », comme l'on sait. Quel beau volume, bien présenté, sur papier de choix, en une typographie excellente. Ah! si tout bon poète en pouvait faire autant! Voilà qui contribuerait à donner à penser à ceux qui prétendent que la poésie est morte parce qu'ils se refusent à en lire. Ils seraient tentés peut-être... Rêves ou illusions, hélas! un seul poète, même bon, présenté de cette façon enviable, n'y suffit pas. Il faudrait la majorité des bons poètes, et cela ne sera jamais... Passons.

Quelle joie de retrouver et de relire cette série de poèmes tendres, gracieux, joliment évocateurs de paysages normands ou de scènes familiales, ces tableaux de rustiques labeurs et de loisirs dans les bois, au long des rivières, sur les rivages de la Manche où A. P. Garnier retrouve ses souvenirs d'enfance, ses espoirs adolescents, ses bonheurs d'époux et de père. Que de morceaux exquis à se redire, sous la lampe, aux soirs désœuvrés, quand on passe des *Odes* et des *Saisons Normandes*, des *Corneilles sur la Tour* aux grâces méditatives du *Jardin d'Amour*, des *Quatrains en son honneur*, du *Soir Marin*, des *Heures Dorées*, de *la Branche de Gui*, du *Chemin vers la Mer* pour atteindre *la Closerie*, et entendre une flûte, au loin, qui soupire toujours l'*Elégie Normande*.

Je répondrai pour le lecteur évoqué par A. P. Garnier : « Non, certes, poète! Vous êtes, dites-vous volontiers, un poète mineur. Existe-t-il des poètes mineurs? Je suis dans l'opinion du vieux Titus Julius Calpurnius, qu'on appelle comme vous un poète mineur, il importe seulement que chacun chante ce qu'il aime, et comme il aime, et que l'on soulage ses soucis :

> Cantet, amat quod quisque : levant et carmina curas.

« Vous n'avez point trop présumé de vos forces, ni trop attendu de l'art divin des vers. Vous êtes un poète, et nous vous aimons comme tel. »

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Emile Henriot : *Tout va finir*, Plon. — Robert Bourget-Pailleron : *Menaces de mort*, Gallimard. — Pierre Hamp : *Il faut que vous naissiez de nouveau; Le Cantique des Cantiques*, Gallimard. — Roger Ferlet : *Le grand élan à la robe claire*, Plon. — Jean de la Brète : *Les tournants*, Plon. — Pierre-Jean Jouve : *La scène capitale*, Gallimard. — Abel Chevallier : *Propre à rien*, Rieder. — Henri Louis-Mill : *Présages*, Grasset.

Les lecteurs du *Mercure* ont pris connaissance, ici, avant sa publication en librairie, du nouveau roman de M. Emile Henriot, **Tout va finir.** Cela me dispense d'en résumer le sujet, la « fable », comme on disait au XVIIe siècle. Aussi bien, de toute évidence, celle-ci n'est-elle qu'un prétexte pour l'auteur d'*Aricie Brun*, à l'exposition ou à l'illustration de pensées qui lui sont chères. Disciple, en cela, de Paul Bourget, M. Henriot qui, par ailleurs, a prouvé qu'il savait conter pour conter, a voulu, dans *Tout va finir*, opposer deux époques, confronter deux générations. C'était ce qu'avait déjà fait, mais sur le plan strictement sentimental, M. Henri de Régnier dans *Moi, elle et lui*. Il y a, d'ailleurs, un amour d'arrière-saison dans *Tout va finir*, comme dans *Moi, elle et lui*. Je vois bien, cependant, les lecteurs du *Mercure* ont vu comme moi, sans doute, que l'histoire de cet amour tient moins de place dans le roman de M. Henriot que l'histoire tout court. Mais l'histoire des mœurs moins que l'histoire des idées de notre temps, toutefois. Bien des opinions de M. Henriot se trouvent d'accord avec celles que nous voyons développées dans *Les modérés*, le dernier livre de M. Abel Bonnard, mais dont il ne m'appartient pas de rendre compte, puisque c'est un ouvrage de philosophie ou de critique politique, à proprement parler. Comme M. Bonnard, qui s'en chagrine s'il ne s'en indigne, M. Henriot a constaté la fin d'une France; mais le divorce qu'il dénonce entre la vie sociale contemporaine et l'ancienne date-t-il vraiment du 6 février 1934, comme il le croit? Le glissement vers la gauche remonte à plus loin qu'hier. Il a commencé lors de la rupture de la tradition monarchique, en 1793. La bourgeoisie le cède au peuple, comme l'aristocratie l'avait cédé à elle-même. Et nous sommes entrés, à la fin du XVIIIe siècle, dans une phase de révolutions continues. On dit, pour se consoler, dans une période de dynamisme ou de complexité,

parce qu'on n'ose plus, par pudeur, parler de progrès. (Dynamisme est un mot cher aux Soviets, un mot Sésame ou passe-partout chez eux.) Je veux bien qu'il y ait là une fatalité. Il est permis de penser, pourtant, comme M. Bonnard dans son beau livre, qu' « on ne peut amender réellement que ce qu'on ne bouleverse pas sans répit ». Notre constante inquiétude, notre perpétuelle agitation, cet abandon aux forces numériques qui nous entraînent, ne sont pas signe de santé, de virilité, mettons : elles ne se révèlent point favorables, en tout cas, à l'exercice de la raison. Celle-ci a besoin sinon de calme, du moins de sérénité. Ces remarques, il est certain que M. Henriot, qui a beaucoup réfléchi, les a faites. Aussi son roman est-il mélancolique, désabusé même. Le docteur Mésange de ce roman, qu'il a chargé d'être son interprète (remarquons, à ce propos, que le personnage procède des raisonneurs de Dumas fils, et que c'est à l'école de ces raisonneurs que s'est formé Paul Bourget, grand admirateur du célèbre dramaturge), le docteur Mésange tâte le pouls de notre époque en hochant la tête... Il observe — M. Henriot observe avec justesse — que nous nous sommes refroidis, desséchés. Le mot de Nietzsche : « Mais enfin nous devenons durs », a pris toute sa valeur avec les jeunes gens d'aujourd'hui. Tant d'expériences décevantes, en matière politique et intellectuelle, ont tué chez eux toute sensibilité. Ils ne croient plus qu'à la rigueur. Assez de libéralisme. Des méthodes. Il faut bien, aussi, que notre mécanisme les ait mécanisés. Ils ne sentent plus le charme de cette civilisation que défend M. Georges Duhamel, et de ce que M. Abel Bonnard appelle la tradition. Ils haïssent le génie classique et, sous le couvert de la science, qu'ils investissent d'une autorité dogmatique, ils entretiennent le plus féroce des romantismes. On était anarchistes environ 1890; on est communistes. Mais on s'atteste aussi simplistes aujourd'hui qu'on l'était hier. Par définition, le romantisme procède d'une vue unique, — soit de l'esprit, soit du cœur. Il se refuse à tenir compte des faits qui s'opposent à sa conception ou qui entravent son action, et ne saurait se développer que dans l'absolu. Telle est bien son erreur ou sa faute, alors que tout, ici-bas, est relatif. Entre tant, voilà quelques-unes des

réflexions que suggère le substantiel roman de M. Henriot. J'ai tenu à insister sur son caractère idéologique et critique, parce que c'est par lui qu'il a des chances de durer quand tant d'autres livres passeront. Il a valeur de document. Il est fort habilement composé en outre, alertement écrit. Je pense que ceux qui l'ont lu par tranches dans les pages de cette revue aimeront à le relire d'une traite, en volume.

La vengeance, dit-on, est un plat qui doit se manger froid. Peut-être, mais à condition d'avoir été longuement mijoté, de n'être pas repris après avoir été abandonné... Le héros du roman de M. Robert Bourget-Pailleron, **Menaces de mort,** aurait dû frapper sur-le-champ l'homme qu'il juge responsable du meurtre de son frère, tombé sous les balles de l'autorité, au cours d'une grève dans le Nord. Pour n'avoir pas vengé sous le coup de la douleur et de l'indignation la victime du préfet Sancerre, il perd toute chance de mettre son projet à exécution. Dix ans ont passé depuis l'événement tragique quand la possibilité que Sancerre devienne président du Conseil réveille la fureur assoupie de Pierre Lantillon. Résolu à agir enfin, il quitte son foyer, change de nom, fait tomber sa barbe... Et le voilà filant Sancerre. L'eût-il abattu d'un coup de revolver la première fois qu'il s'est rencontré avec lui dans la rue? Peut-être. Mais un hasard a suspendu son geste. Avouons-le : dès ce moment nous avons deviné, malgré l'habileté de M. Bourget-Pailleron, qu'il n'exécuterait pas l'assassin de son frère. Le drame se joue en lui, désormais. Sa conscience ou, si l'on préfère, sa raison entre en scène. Il s'interroge, se répond. Et sa réponse est négative. A quoi servirait son acte? A venger son frère, parbleu! Mais ce n'est plus de cela seulement qu'il s'agit, à présent. Le problème, de son cas particulier, s'est étendu au général. En tuant Sancerre, Lantillon rendra-t-il service à la collectivité? Il en doute; et c'est assez pour qu'il renonce à sa vengeance. Les hommes ne sont pas dignes qu'on souille ses mains de sang pour eux; et les hommes politiques, en particulier... « C'était le malheur d'un temps sans noblesse que nul n'y fût digne de recevoir la mort. » En vérité, Pierre a raté « l'occasion ». Celle qu'on ne retrouve pas. Il a changé de point de vue. Il peut philosopher tout à son aise, il n'est

plus l'individu frémissant de colère ou rongé de rancune qui, seul, eût été capable d'une action démente. A la bonne heure! Il y a beaucoup de rigueur dans la pensée de M. Bourget-Pailleron, qui est un psychologue au discernement très sûr, et, de surcroît, un auteur de fictions, qui connaît son métier. Il sait que, comme il faut un lièvre pour faire un civet, il faut un récit pour faire un roman. Le public demande qu'on l'intéresse à un sujet quand on se présente à lui comme un écrivain d'imagination. Il a bien raison.

L'édition définitive des œuvres de M. Pierre Hamp s'est augmentée, sinon enrichie, de : 1° **Il faut que vous naissiez de nouveau,** titre à fière allure sur une façon d'autobiographie qui ne le justifie pas pleinement. On y voit surtout comment l'auteur, cheminot, a à peu près vécu et ordonné les éléments de son *Rail,* précédemment analysé; 2° **Le cantique des cantiques,** roman de l'industrie des parfums, à qui les mésententes et mécontentements, qui sévissent à Grasse comme ailleurs, donnent un regain d'actualité, mais qui n'est pas un des meilleurs Hamp. Les qualités n'y brillent pas d'un éclat particulier, les défauts s'y exaspèrent : intrigue amoureuse gauchement insérée dans un conflit social et gauchement symbolique, non moins gauche insertion de longues conférences documentaires, minutie pesante du détail (jusqu'à des chansons dont la musique est notée). Zola, de qui tous ces procédés relèvent, y mettait plus de savoir-faire. Et l'agressivité de l'écriture! A peu près ainsi les Burgondes de Sidoine Apollinaire devaient brutaliser syntaxe et verbe latins.

M. Maurice Bedel dans le livre charmant qui demeure sa meilleure réussite, n'avait qu'effleuré la Scandinavie. M. Roger Ferlet l'approfondit avec un amour lucide et averti dans **Le grand élan à la robe claire.** Viveka, venue de Suède s'éblouir aux feux et aux jeux de la Méditerranée, court grand risque de s'y flétrir; son fiancé du Nord et la pureté du Nord la ramènent enfin à eux, avant qu'il se produise de l'irréparable. Joli, émaillé de jolies vues tant de la Côte d'Azur que des côtes à fiords, le livre va un peu plus loin que les hésitations d'une jeune personne entre les deux voies de l'apologue antique. Il nous fait entrer dans l'intimité du

royaume du « grand élan à la robe claire » (symbole gracieux, titre moins heureux). J'y remarque quelques similitudes avec la France : on y fait encore moins d'enfants que chez nous; à part les Lapons des provinces boréales et une mince couche populaire, on y est « profession libérale » aussi unanimement que chez nous; la femme y règne intensément par le sentiment et par la loi. Cela sied au luxe régnant. Nous pourrions suivre notre courbe sociale chez les Suédois si — comme cette population fortunée — nous étions sans voisins dangereux. Bonheur des peuples qui n'ont plus d'histoire : leurs expériences sont sans danger majeur, sans déformation du dehors.

Une petite rurale, dont les parents ont poussé l'instruction, devient préceptrice en Russie (l'ancienne); elle y épouserait, s'il ne mourait pas, un noble Polonais, et rentre en France, pure et désillusionnée, pour devenir gérante d'hôtel à gros appointements, ce qui lui permet de réinstaller sa famille dans la ferme d'où les sottises d'un fils l'avaient évincée. Pour elle, elle ne se mariera pas. Tel est le sujet de **Les tournants** par M. Jean de la Brète. Les grands tirages dont on peut féliciter cet auteur tiennent à la conception mi-Bibliothèque rose, mi-feuilleton pour journaux de modes, qu'il donne du monde à ses lecteurs et surtout à ses lectrices.

Il serait utile de savoir — par opposition à M. de la Brète, — combien de lecteurs, et quels, suivent MM. Franz Hellens ou Pierre-Jean Jouve, et comment ils sont pénétrés par ces auteurs difficiles. Cela aiderait les profanes à circuler dans leurs dédales clairs-obscurs, parfois terrifiants, parfois machinés en guignols d'enfants, toujours à intentions transcendantes, où l'on ne manque jamais de rencontrer le destin sous sa double figure dernière et irréductible : amour-mort, l'une nécessitant l'autre et la parachevant. Deux nouvelles s'essaient à traverser la mort, pour aboutir à la plénitude d'amour dans **La scène capitale,** par M. Pierre-Jean Jouve : *La victime*, à atmosphère germanique, *Dans les années profondes*, au milieu d'un décor de la haute Italie. Je doute que leurs leçons soient agréables ou profitables à beaucoup. A un petit auditoire initié, peut-être; je ne parle pas

des faux auditeurs convaincus, qui n'y entendront goutte.

J'ai lu, naguère, sans avoir la peau de poule, *La peur*, et sans m'esclaffer, *Clochemerle* par M. Abel Chevallier. Je n'ai pas davantage été ému en prenant récemment connaissance de **Propre à rien,** du même auteur, pour quoi a été orchestrée la plus savante publicité. Ce récit de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse d'un pauvre diable est assez terne ou morne, il est vrai, et d'un style poncif, de surcroît. Entre la réalité de son personnage et lui, M. Chevallier a laissé beaucoup de souvenirs littéraires s'interposer, et c'est la raison pourquoi il ne nous incite ni à l'attendrissement ni à la révolte. Que nous voilà loin de l'*Enfant* de Jules Vallès et de *Poil de carotte* de Jules Renard, à quoi pensait, notamment, M. Chevallier en écrivant son livre!

L'ellipse est au maximum dans la phrase, dans l'ordonnance du drame, dans les théories sous-jacentes de **Présages** par M. Henri Louis-Mill. Le héros de ce roman se trouve aimer sa sœur, en ignorant qu'elle l'est. L'apprenant, il disparaît du monde et va faire de l'espionnage. Dans l'élite dont il se sépare, tous, d'ailleurs, font un peu d'espionnage, pour leur argent de poche et par sport. Ils sont les fléaux de principes majestueux, qui se révèlent sommaires ou alambiqués quand l'un d'eux s'aventure à les parler. Ils baignent tous, et le livre avec eux, dans l'atmosphère du ciné. Ils ont le tic de la vitesse, maintes autres manies soi-disant d'époque et qui sont surtout des snobismes. Ils déroulent des surfaces plus que des révélations de fond. Je suppose que l'auteur est jeune, c'est là comportement de jeune écrivain. Il a en plus pas mal de talent.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Chant du Berceau, deux actes de Grégorio et Maria Martinez Sierra, à la Comédie-Française.

Il doit y avoir une dizaine d'années que le **Chant du Berceau** fut pour la première fois représenté à Paris. Il faut en effet que ce laps de temps soit écoulé pour qu'une pièce jouée ailleurs puisse prendre place au répertoire de la Comédie-Française; or, elle vient d'y entrer. En ce temps

reculé, comme je ne faisais point de critique dramatique, je n'avais pas vu cette pièce, célèbre par le nombre de représentations qu'elle totalisa, tant à l'étranger qu'en France, en sorte que, l'autre jour, je me suis trouvé en face d'elle comme d'un inédit. Mais, puisque je suis le seul à qui cet ouvrage soit inconnu, je n'en conterai point l'argument. Suffit que je rappelle qu'il a pour décor un couvent, et des nonnes pour personnages. Or, bien qu'on nous ait annoncé dans une sorte de prologue que ce que nous allions voir était fort grave et nous introduirait au cœur de la vie mystique, quand la scène se découvrit et que nous aperçûmes un cloître où des religieuses étaient gracieusement groupées, je ne sais quel esprit malin me souffla des vers où je n'avais pas songé depuis longtemps :

J'avais juré de laisser là les Nonnes!

Eh! me dis-je en les reconnaissant, mais c'est *les Lunettes!* Et, la mémoire me revenant, la suite remontait à mon esprit :

Ma muse met guimpe sur le tapis
Et puis quoi guimpe! et puis guimpe sans cesse,
Bref, toujours guimpe et guimpe sous la presse.

Alors, par une étrange contradiction, tandis que se déroulait une petite comédie, suave comme une imagerie religieuse, sucrée, glacée, confite, édifiante et si attendrissante que je ne pouvais me défendre moi-même d'y aller de ma larme, ma pensée s'éloignait vers les contes de La Fontaine. Et elle rencontrait tout naturellement M. Paul Valéry, qui fut si sévère pour eux, le jour où il parla de La Fontaine mieux que personne.

Moi, devant Adonis, je regrette toutes les heures dépensées par La Fontaine à cette quantité de contes qu'il nous a laissés et dont je ne puis souffrir le ton rustique et faux, les vers d'une facilité répugnante, leur bassesse générale, et tout l'ennui que respire un libertinage si contraire à la volupté, et si mortel à la poésie. Et je regrette plus encore les quelques Adonis qu'il eût pu faire au lieu de ces contes assommants.

Evidemment, quand ces lignes parurent il y a plus de douze ans, je dus en adopter la conclusion et condamner les *Contes,* à peu près de confiance, non sans avoir cependant

marqué la page que je viens de citer d'un signet que je retrouve à l'instant en la relisant.

Grâce au *Chant du Berceau*, j'ai relu les *Contes*, et le soir même de la représentation. Non pas le recueil tout entier, quoiqu'en somme cette quantité de contes se limite à soixante-quatre pièces, sauf erreur. Mais j'ai feuilleté au hasard et j'ai fait une si ample récolte de choses ravissantes que cela me consola presque du fait de juger un objet si important autrement que M. Valéry. En vérité, le ton essentiellement propre à La Fontaine s'y rencontre à tout moment. Le vers a une aisance, une fluidité sans pareille. Le libertinage sait y rencontrer d'aventure la volupté la plus exquise; voyez par exemple le moment où Philis, vous savez bien Philis:

C'était dis-je Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême,
Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même
En lui montrant ce qu'il avait perdu,
Laissait son sein à demi-nu.

Peut-on trouver plus tendre conclusion d'un poème? Et soyez assurés que La Fontaine décrit la nature dans les *Contes* non moins heureusement qu'ailleurs. Lisez plutôt ces traits :

...Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire.
Le silence y faisait sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendait
Et quelque Echo qui répondait.

Et n'est-ce pas aussi dans les *Contes* que se trouve ce vers admirable?

O belles évitez
Le fond des bois et leur vaste silence.

Vers dont Toulet a si spirituellement parodié le rythme et la sonorité dans son *Epitre à la Muse :*

L'odeur des lois et leurs vastes bilans

Mais je ne saurais dénombrer toutes les beautés des *Contes*. Je ne puis cependant me retenir de noter encore combien parfois j'en aime le marotisme (qu'il est bien touchant de voir survivre si longtemps à son origine) :

Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avait eu son rival,
D'un coup de poing il tua son cheval.
Pouvait-il pas, etc.

et surtout combien je suis sensible à l'inflexion purement individuelle du poète :

Jeune et belle, elle avait sous ses pleurs de l'éclat

Je suis d'ailleurs parfaitement sûr que M. Valéry est de mon avis sur tous ces points et que je n'ai pas à éprouver le chagrin de me sentir séparé de lui par l'admiration de si évidentes beautés.

Mais, à m'étendre ainsi sur ce sujet, je m'éloigne un peu trop du *Chant du Berceau.* Je ne souhaite pas qu'on le prenne pour un conte de La Fontaine. Il en diffère, et l'on sait bien que dans les contes de La Fontaine, quand un couvent avait à s'occuper d'un enfant, ce n'était pas qu'il y fût entré par le tour :

Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnait, vivait en sainte fille.

Le siècle était d'une irrévérence extrême. Il se complaisait à ces historiettes gauloises dont les hôtes des couvents et des monastères faisaient les frais. Il n'était d'ailleurs pas le premier. La satire des gens d'Eglise semble à peu près aussi ancienne que l'Eglise même et, par une sorte de contraste bizarre, elle apparaît d'autant plus vive que la société est plus religieuse elle-même. Je ne tracerai point les contours de ce long courant que balisent dans le XVIII[e] siècle *Vert-Vert* et la *Religieuse,* mais j'arrive à cette remarque singulière que c'est lorsque la piété disparut de ce monde que le monde cessa de se divertir à la dérision des choses pieuses. Bien plus, il faut arriver à un temps comme le nôtre où l'irréligiosité, l'athéisme et la libre pensée s'étalent plus largement que jamais pour voir une société qui se délecte de fades niaiseries, de suaves imageries religieuses comme ce *Chant du Berceau* que l'on ne saurait estimer beaucoup et au spectacle duquel il est cependant impossible de ne pas prendre un plaisir assez pénétrant.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La Génétique. — Maurice Caullery : *Les Conceptions modernes de l'hérédité;* Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion. — L. Cuénot et Jean Rostand : *Introduction à la Génétique;* Tournier et Constans.

Dans une série de Cours libres à la Sorbonne, de 1908 à 1914, je me suis attaché à l'œuvre de quelques savants d'avant-garde, de Jacques Loeb, Pavlov, Morgan en particulier. Loeb avait inauguré brillamment l'analyse physico-chimique des phénomènes de la vie, et, entre autres, avait réussi la fécondation chimique de l'œuf vierge; Pavlov poursuivait, avec de nombreux élèves, en ses laboratoires de Saint-Pétersbourg, l'étude du mécanisme de la formation dans l'écorce cérébrale des réflexes conditionnels; Morgan posait les bases scientifiques de la Génétique, ou Science de l'Hérédité. Des deux professeurs de Biologie à la Sorbonne, Alfred Giard, si curieux de toutes les tentatives nouvelles en Science, venait de mourir (1908), et Yves Delage devenu le Maître de la Biologie française, critiqua vivement aussi bien J. Loeb que Pavlov; à l'heure qu'il est, on est unanime à glorifier le grand physiologiste russe, mais certains ne désarment guère en ce qui concerne Loeb, auquel on reproche des conceptions trop simplistes. Et si la **Génétique** est devenue à l'étranger une science florissante, pendant trop longtemps en France, à part quelques exceptions, on s'est montré très sceptique en qualifiant les idées de Morgan de roman d'outre-mer.

Maurice Caullery, successeur de Giard dans la chaire d'Evolution des êtres organisés, a eu, il est vrai, le mérite d'insister à maintes reprises dans ses cours sur l'importance des **Conceptions modernes de l'hérédité,** sujet de son récent livre. Déjà dans *le Problème de l'Evolution,* à propos du mutationisme, il exposait longuement la théorie des gènes (1) de Morgan, mais faisait des réserves sérieuses.

La conception des gènes (dont la nature réelle est inconnue), leur localisation en des points déterminés des chromosomes sont incontestablement des hypothèses et non des faits tangibles, comme ont

(1) Les gènes sont des minuscules particules logées dans les chromosomes du noyau et assurant la transmission des caractères héréditaires.

trop de tendances à le dire de nombreux généticiens. Les gènes sont des êtres de raison et non des réalités concrètes. On peut même dire que cet ensemble d'hypothèses constitue probablement une conception grossière et simpliste de ce qu'est réellement le mécanisme de l'hérédité.

Dans l'œuf fécondé et dans toutes les cellules de l'animal ou de la plante issus de cet œuf, les gènes paternels et maternels restent associés par couples; mais, au moment de la maturation des cellules sexuelles, celles-ci rejettent l'un des deux gènes de chaque couple; il y a retour, par conséquent, soit aux caractères du père, soit aux caractères de la mère; Caullery insistait sur ce fait que, d'après Guyénot et Naville, les phénomènes nucléaires au cours de l'ovogénèse et de la spermatogénèse ne se passent pas comme la théorie de Morgan le requiert. Mais la Génétique a fait beaucoup de progrès dans ces dernières années, aussi se montre-t-il beaucoup plus enthousiaste.

La génétique, dans laquelle les lois de Mendel occupent une place fondamentale, nous fournit ainsi de l'hérédité une représentation cohérente, à base physico-chimique. Elle a donc réalisé un progrès considérable et définitif dans la compréhension générale des organismes, et cela suffit à marquer son importance dans la biologie et les sciences contemporaines.

La Génétique moderne prend un aspect mathématique. De nombreux caractères de l'être, normaux ou pathologiques, seraient engendrés chacun par un ou plusieurs *gènes*, disposés suivant un ordre géométrique dans les divers chromosomes. D'une génération à la suivante, le mode d'association des gènes paternels et maternels se modifie, et on peut prévoir toutes les nouvelles combinaisons possibles. Les mathématiciens, les statisticiens, et même les bons joueurs d'échec, sont particulièrement aptes à saisir le jeu complexe des facteurs héréditaires; il y aura évidemment toujours des esprits rebelles, mais le livre du professeur Caullery, clair et bien ordonné, engagera sûrement beaucoup de jeunes biologistes et médecins en France à s'initier aux mécanismes mendéliens, et à apporter leur contribution aux progrès de cette science, trop longtemps négligés ici.

§

L'intérêt théorique de la Génétique suffirait à lui conférer une importance hors de pair. Mais elle comporte aussi des applications pratiques, qui doivent la faire priser de ceux-là mêmes qui ne s'intéressent à une Science qu'à proportion de son utilité.

Montrer ceci est précisément le but de l'excellent petit livre de L. Cuénot et J. Rostand, **Introduction à la Génétique.**

En donnant à l'Homme la maîtrise des phénomènes de l'hérédité, elle a complètement transformé la situation de l'agriculteur et de l'éleveur.

Il n'est guère concevable aujourd'hui qu'un médecin accepte d'ignorer les acquisitions fondamentales de la science de l'hérédité.

Beaucoup d'affections de la peau, du système nerveux, des organes des sens, se transmettent de génération en génération suivant les règles mendéliennes.

On a décrit entre autres, chez l'Homme, une diathèse héréditaire caractérisée par l'inaptitude à oxyder l'acide phénylpyruvique: les individus qui en sont atteints sont généralement des idiots, ce qui tient vraisemblablement à ce que leur métabolisme anormal ne fournit pas aux cellules cérébrales l'énergie dont elles ont besoin. Un jour sans doute, on arrivera à corriger chimiquement l'effet de ce gène déficient.

Il y a des lignées familiales prédisposées à certaines maladies : des lignées de Vaches plus ou moins sensibles à l'avortement infectieux, des lignées de Poulets qui le sont plus ou moins à la diarrhée bacillaire, des lignées de Souris plus aptes à la cancérification par certains carbures. Les médecins ne doivent pas oublier ces faits.

Les psychologues doivent également s'initier à la Génétique. On a signalé des différences génétiques touchant les capacités sensorielles. L'Américain Fox a révélé ce fait curieux que les différents individus perçoivent inégalement la saveur d'une certaine substance chimique, la thio-urée.

L'aptitude ou l'inaptitude à percevoir l'amertume de la thio-urée est un caractère fixe, permanent, au même titre que la couleur de l'œil ou du cheveu, que la forme du nez ou les propriétés agglutinantes du sang. Elle est indépendante du régime habituel, de l'usage

du tabac, de l'âge, de la santé, du sexe. En outre, elle est strictement héréditaire à la façon d'un caractère mendélien : preuve qu'elle est liée à la constitution d'un certain gène.

Blakeslee a raconté un singulier dîner de biologistes où l'on s'est préoccupé d'éprouver, entre les plats, les susceptibilités linguales des 250 convives. Le repas s'est ouvert par un cocktail au benzoate de soude; des plaques de mannose furent croquées après le rôti.

On invoque maintenant tout un monde d'*infra-microbes* imperceptibles aux plus puissants appareils d'optique. Or, ces infiniment petits vivants, « on est aujourd'hui assez porté à se les représenter comme des gènes nus ou comme des agrégats de gènes ».

Pour terminer, je signalerai la portée philosophique de la théorie de Morgan.

En créant, auprès de l'atomisme des physiciens, l'atomisme des biologistes, elle a conquis un domaine nouveau à la notion de discontinuité, qui se présente comme l'une des plus générales et des plus fécondes de la pensée moderne.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Louise-Marie Ferré : *Les classes sociales dans la France contemporaine*, Messageries Hachette. — Louis Fondard : *La Monotonie aux champs, contribution à l'étude de l'abandon des campagnes*. Marseille, Imprimerie Ant. Got. — Mémento.

Le livre de Mlle Marie-Louise Ferré **Les classes sociales dans la France contemporaine** soulève d'intéressants problèmes.

Et d'abord celui-ci. Y a-t-il encore des classes? Un ancien président de la République le contestait. Et invité par l'Association des classes moyennes à présider son banquet, il la querellait un peu sur son titre. « Depuis 1789, Dieu merci, il n'y a plus de classes... » mais comme un moment après il parlait de « ces classes moyennes si laborieuses, si intéressantes » il se donnait tort à lui-même. C'est que le mot classe a deux sens, celui d'ordres: clergé, noblesse, tiers état, et il est exact qu'il n'y en a plus depuis la Révolution, et celui de catégories sociales, et alors il y en a encore! Il y en a même de deux genres: des catégories professionnelles : médecins,

magistrats, viticulteurs, que sais-je? et des zones sociales, et c'est à ces dernières qu'il faudrait réserver le nom de classes : hautes classes, classes moyennes, basses classes; ou encore classes riches et classes pauvres, instruites ou illettrées, jouisseuses et laborieuses, etc. C'est l'avis de M. Goblot, dont un livre, *La barrière et le niveau*, quoique un peu ancien, se lit encore avec intérêt, et de Tarde qui disait : La classe correspond au besoin que nous éprouvons de croire instinctivement à une hiérarchie sociale pour avoir cette échelle imaginaire à gravir, échelon par échelon, tout le long de notre existence.

Mais cette échelle est-elle bien imaginaire? Quelle que soit ici l'autorité de Tarde, je la crois très réelle, à condition de ne pas vouloir la trop préciser. Il y aura toujours des pauvres parmi nous, et par conséquent des riches, au moins relatifs les uns aux autres; des bourgeois et des prolétaires, des gens bien élevés et des gens mal élevés; mais ces diverses gens ne formeront qu'involontairement des classes et celles-ci seront toujours flottantes. Il pourra y avoir des gens très mal élevés parmi les bourgeois et des gens très bien élevés parmi les terrassiers.

Mlle Ferré a raison de dire que ce qui caractérise les classes aujourd'hui c'est le genre de vie, et comme celui-ci dépend du degré d'aisance, la lutte de classes, qui est le dogme des politiciens marxistes, revient à la lutte des riches et des pauvres, ou pour prendre des mots moins ambitieux, de ceux qui ont plus et voudraient ne pas avoir moins et de ceux qui ont moins et qui voudraient avoir plus. Cette lutte des classes est donc avant tout de caractère psychologique, et la préoccupation de progrès économique n'y intervient pas. Plutôt la misère dans l'inégalité, pensent ces prôneurs, que l'aisance avec l'inégalité!

Car c'est la civilisation qui est ici en jeu; jamais elle n'a connu plus de dangers que maintenant. L'explosion de sauvagerie qui a eu lieu en Russie il y aura bientôt 20 ans, et qui a plongé ce grand pays dans un tel abîme de misère (car depuis 20 ans les pauvres Russes ne font que crever de faim), montre le sort qui nous attend si nous nous engageons dans la même voie.

Le problème des classes consisterait non pas à les confondre par en bas dans la misère, mais à les rapprocher par en haut dans l'aisance, l'instruction, la bonne éducation, et ce serait relativement facile. Novicow l'a montré il y a longtemps dans son *Problème de la misère;* quand on laisse se développer les forces économiques naturelles dans un milieu honnête et laborieux, l'aisance grandit, et le niveau moyen de vie s'élève; le dernier des ouvriers aujourd'hui est mieux nourri et mieux logé que le premier des seigneurs du moyen-âge. Rien n'empêche un travailleur manuel d'être très intellectuel (s'il n'a pas trop le temps de lire comme un rat de biliothèques, il a toujours celui de réfléchir, ce qui est beaucoup plus important) d'être très moral et même très magnanime (pas de haine! pas d'envie!) et très bien élevé, même très proprement habillé (pourquoi l'ouvrier affectionne-t-il cette horrible casquette de gouape quand un feutre mou ne coûte pas plus cher?) Malheureusement ce travailleur trop souvent s'oriente à l'opposite, surtout quand il s'est laissé empoisonner par les politiciens marxistes. L'homme de la faucille et du marteau n'a que mépris pour le travail intellectuel (Karl Marx ne dispense-t-il pas de tout?), pour la moralité magnanime (ne cultive-t-il pas avant tout l'envie et la haine? et ne recourt-il pas tout de suite à la violence frénétique?) et pour la bonne éducation (n'aime-t-il pas les vêtements sales, les propos orduriers, les attitudes inconvenantes?) Tant que les basses classes auront cette mentalité, elles refuseront de se fondre dans les classes moyennes ou hautes et les sentiments de haine subsisteront entre elles; c'est d'ailleurs ce que veulent les politiciens marxistes qui vivent de ces haines.

Comprenons le fond de vitalité spirituelle du monde, dit en terminant notre autrice, et adoptons comme attitude la soumission à un ordre qui nous dépasse, et le désir de servir cet ordre et de collaborer avec la vie. C'est aussi ce que disait Auguste Comte dont elle aurait pu rappeler le mot : la soumission est la base du perfectionnement. Ce mot, un des plus décisifs que personne ait jamais dit, est la condamnation de toutes les folies révolutionnaires, de toutes les frénésies destructives, et fait comprendre ce que je disais plus haut que le sort de la civilisation se joue en ce moment au moins pour

nous Français. Mais n'est-il pas toujours en train de se jouer quelque part?... Je ne veux pas terminer ces quelques lignes sans louer Mlle Ferré de la Bibliographie méthodique qui termine sa thèse; il y a là une trentaine de pages petit texte qui représente le meilleur des instruments de travail.

Je ne puis rendre compte longuement des livres très nombreux qui me sont envoyés et je suis obligé de n'en dire que quelques mots dans le Mémento qui termine ma chronique. Certains toutefois devraient être mis à part, de par leur importance et pour protester contre l'indifférence que les éditeurs manifestent à leur égard. Ainsi l'ouvrage très remarquable : **La Monotonie aux champs, contribution à l'étude de l'abandon des campagnes** que l'auteur, M. Louis Fondart, pourtant spécialisé dans la question, puisqu'il est directeur des services agricoles des Bouches-du-Rhône, est obligé de publier à ses frais chez un simple imprimeur de Marseille, Got, et ceci réhabilite les comptes d'auteur pour lesquels la Société des Gens de lettres manifeste un dédain excessif et parfois regrettable, quand il émane de tels pondeurs de copie payée mais sans valeur réelle, pour les poètes ou les savants qui doivent s'imprimer eux-mêmes; peut-être un jour viendra-t-il où l'on ne fera plus attention qu'aux livres publiés « aux despens de l'autheur » comme disaient nos pères. Donc le livre de M. Louis Fondard est tout à fait remarquable, et sur l'Ennui, la Beauté, l'Harmonie et la Joie,il contient des pages qui sont d'un véritable penseur. « La notion d'harmonie, dit-il, doit être le pilier de l'éducation populaire. » Hélas, nous sommes loin de cet idéal avec notre instruction publique faussée par la politique! Mais raison de plus pour le signaler cet idéal, en approuvant ceux qui le servent et demandent, comme notre auteur, que la lutte contre l'ennui et la tristesse (j'ajouterais contre la méchanceté, la haine, l'orgueil et l'envie) soit organisée partout au nom de l'équilibre et de l'harmonie, basées sur la beauté et fleurissant l'altruisme.

Mémento. — Roger Munsch : *L'Individu dans le déséquilibre moderne*, Alcan. Un livre plein de sagesse où je signale particulièrement les chapitres sur la valeur de la religion et sur le sectarisme moderne, lequel, par l'enseignement obligatoire, a été « infusé dans

les veines de l'enfant dès le plus jeune âge et à haute dose » et a creusé « le gouffre dans lequel sombrent les forces créatrices du renouveau qui débordent les volontés saines de la nation ». L'auteur faisant appel au bon sens et à l'esprit de synthèse, prône la réhabilitation des valeurs spirituelles. — Pierre Lhoste-Lachaume : *Réalisme et Sérénité. Synthèse pratique de pensée et d'action.* Alcan. Encore un livre de sagesse qui, après avoir brossé un rapide tableau de notre temps, étudie tour à tour la Vie économique, la Question sociale, la Politique et aussi l'Amour, la Philosophie et la Religion. Le dernier chapitre, notamment, contient des pages intitulées Déficience et Magnificence, sur la déchristianisation visible de la France et sur sa rechristianisation, paraît-il, en cours, qui sera lu avec intérêt par les vrais sociologues pour qui la religion est l'âme même de la société humaine. — Roger Dufourmantelle : *Deviens ce que tu es,* Alcan. Encore de la sagesse! (en période électorale, c'est de l'ironie). Parvenir à la connaissance en combinant le rationalisme de l'Occident avec le sens de la vie universelle que possèdent des penseurs de l'Inde moderne comme Vivekananda, et Aurobindo Ghose et réaliser ainsi cette conscience spirituelle dont nous ne voulons pas, prisonniers qui redoutent leur libération, c'est un bon programme! — André Libard : *Le peuple au pouvoir,* Editions sociales internationales. Trois livres de sagesse qui se suivent, c'est anormal, il faut revenir aux insanités, et avec ce livre-ci, nous sommes servis à souhait : Tout le pouvoir au Soviet! La dictature du prolétariat! etc. Il y a un chapitre intitulé : La liberté (c'est un comble!) et qui commence par ces lignes : « On mesure la liberté d'un peuple aux effectifs de sa police; or Moscou, pour un quartier de près d'un demi-million d'habitants n'a que 350 policiers. » Cela doit laisser, en effet, beaucoup de liberté aux gangsters. — Manuel Devaldès : *La guerre dans l'acte sexuel.* Publications du Pacifisme scientifique. Encore des insanités : La guerre est le fait de la surpopulation et la France est un des pays où sévit la plus abondante surpopulation à laquelle on puisse aboutir. Que répondre? — Jean Perret : *Le Cancer du Chômage. Toxiques, Narcotiques et Remèdes.* Presses universitaires. Ici, nous rentrons dans le sérieux, et même dans le sensé, l'auteur disant en incidence ce qu'il pense de la démolition du Trocadéro, cette folie dont j'ai parlé aussi ici et qu'on a voulu défendre, au nom de la lutte contre le chômage justement! Alors pourquoi ne pas incendier tout Paris? M. Jean Perret propose de préférence le retour à la terre, et il est certain que si ce remède n'enrichit pas les architectes et les entrepreneurs intéressés, il enrichirait le pays tout entier. Ceci nous amène au livre suivant. — Marcel Braibant : *L'Agriculture française. Son tragique déclin. Son avenir.* Colin. Un livre tout à fait remar-

quable et que je regrette de ne pouvoir que signaler. L'auteur estime que la paysannerie française succombe sous le poids d'erreurs économiques et sociales et il a raison, mais quelle est la catégorie de Français qui n'y succombe pas? Le socialisme sous toutes ses formes depuis le radicalisme des politiciens très cossus jusqu'au communisme des chambardeurs moscoutaires, mine toutes les Frances depuis plusieurs lustres et même décades, puisque les radicaux-socialistes nous gouvernent depuis 1902, soit 28 ans, sauf l'intermède fugitif de la Chambre bleu-horizon. — A lire dans la *Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* du mois de mars le « Bilan démographique de la législature 1932-1936 », le plus négatif de toutes les législatures d'après-guerre; dans la *Rénovation française* d'avril un appel chaleureux, et sévère pour nos gouvernants, de Claude Farrère; dans l'*Illustration* du 11 avril un diagramme donnant la durée de nos ministères sous la Troisième République : les plus longs, ceux de Waldeck-Rousseau et de Poincaré, ont atteint trois ans et la très grande majorité, surtout sous la présente législature, n'a pas atteint un an; dans l'*Espoir français* du 10 avril, un ensemble de documents sur le Front populaire en Espagne; le bilan des violences de 1934 dans les Asturies (5.000 tués, 20.000 blessés, 800 monuments détruits) n'a pas empêché la victoire des communistes aux dernières élections du 16 février 1936 et les violences recommencent (250 tués, 1.500 blessés, beaucoup de monuments et d'églises incendiés). L'exemple de l'ilote ivre ne sert décidément à rien. — A lire encore les très judicieuses chroniques de René Pinon dans la *Revue des Deux Mondes;* il n'est pas de meilleur guide pour juger des événements, au dedans et au dehors.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Jean Pelsener : *Le folklore et l'histoire de la pensée scientifique*, extr. d'*Archeion*, vol. XVI, Rome, Editions Leonardo da Vinci, 8°. — M. Tresch: *Promenade à travers le folklore contemporain*, Luxembourg, Bourg-Bourger, pet. 8°. — A. van Gennep : *Over het teekenen van folkloristische kaarten*, extr. de *Mensch en Maatschappij*, Noordhoff, Groningue, 8°. — Jean Amade : *Mélanges de folklore*, Perpignan, in-16. — Pierre Valmigère : *Les Sept Filles du Canigou; Contes et légendes de Languedoc et du Roussillon*, Editions Occitania, Guitard, Paris, 6, passage Verdeau, 4°.

Jean Pelsener déclare, en traitant du **Folklore et de l'Histoire de la pensée scientifique,** que « jusqu'à présent le folklore a eu une très mauvaise réputation « à cause des folkloristes », croit-il. Ceci m'étonne; ou, du moins, il n'a eu cette réputation que dans les milieux universitaires soumis aux programmes officiels et nullement, au moins dans les pays

moins uniformisés pédagogiquement que l'Italie, la France et l'Allemagne; ainsi en Angleterre et aux Etats-Unis, dans les pays scandinaves, slaves et balkaniques, le folklore a toujours été, depuis près de cent ans qu'il existe comme science, fort honoré et même regardé comme plus fondamental, éducativement et nationalement, que l'exégèse testamentaire ou la philologie classique. Les folkloristes des pays ankylosés se sont défendus comme ils ont pu; il n'y a pas lieu de les traiter d'imbéciles.

Aussi, compatriote de Lévy-Bruhl, ne vois-je pas du tout la nécessité de faire appel à son autorité, indéniable, pour justifier nos études; ni celle de rattacher à l'étude des primitifs australiens ou autres une étude de nos mœurs européennes que Voltaire et Montesquieu, Rousseau et Rétif, et notre romantisme, du moins Nodier, Hugo, George Sand, regardaient comme légitimement autonome; ni de faire de nouveau du folklore une ancilla de l'archéologie; car celle-ci dépend de nous; et non inversement. Ce sont les folkloristes et les ethnographes qui ont affaire aux faits vivants complets et les archéologues qui n'ont affaire qu'à des faits matériels, que tant bien que mal ils tâchent d'interpréter. M. Pelsener est plein de zèle; les observations directes que dans son article il emprunte au folklore belge sont intéressantes; mais on ne doit pas ainsi mettre la charrue devant les bœufs. Et si des milieux universitaires, ou pédagogiques au sens large, nous méprisent, que nous importe. Bien mieux, je redoute, quant à moi, le moment où le folklore, dont Ampère, Michelet, Jullian, Déchelette furent les amis, consciemment ou non, ainsi que Mérimée, Flaubert, Balzac, sera inscrit parmi les matières d'examen. Dieu sait comment alors on le traitera; car sûrement, on supprimera toute la section sexuelle.

Moins ambitieux est notre ami et confrère Tresch dans sa **Promenade à travers le folklore contemporain,** surtout luxembourgeois : il ne pose la question de principe que pour rappeler que la position du savant est avant tout celle de sincérité, et non pas d'évaluation moralisatrice. Il rappelle lui aussi Rétif, puis Theuriet, et trouve tout naturel, aimant son Luxembourg natal, d'en décrire les coutumes, notamment le culte aux caractères primitifs (mais c'est un

simple fait de convergence) du saint dit *Peter Onroh;* c'est le patron des amoureuses délaissées. Les garçons sont-ils donc si volages chez nos voisins? Les courts mémoires que contient ce petit volume sont tous entraînants et pleins d'observations judicieuses.

Dans l'article publié en hollandais que j'ai consacré aux divers **Procédés de représenter cartographiquement les faits folkloriques,** j'ai tâché, non pas tant de justifier mes procédés personnels, que de montrer pourquoi je les avais adoptés de préférence à ceux qui avaient été employés jusqu'ici. Un critique hollandais m'avait conseillé de faire comme les Allemands. Mais comme les savants d'Allemagne, en m'envoyant leurs travaux, m'avaient avoué que mes procédés étaient supérieurs aux leurs et qu'ils comptaient les adopter, comme on les adopte maintenant aussi en Italie et en Espagne, j'ai dû exposer mes motifs et montrer aux Hollandais qu'il vaut mieux tourner les yeux, quand il s'agit de méthode scientifique, vers leur Midi que vers leur Est. Si nous nous défendions mieux dans le monde, on ne nous jetterait pas tout le temps dans les jambes des travaux allemands qui, quand ils valent quelque chose, ne peuvent être que des enfants de Descartes et de Claude Bernard et des grands Italiens de la Renaissance. Je ne suis pas porté à m'appuyer sur les gloires du passé pour excuser des déficiences modernes. Mais tous les Français, tous les Italiens et tous les Anglais qui s'occupent de sciences sont sans le savoir, dès leur enfance, imbus de quelques principes critiques grâce auxquels depuis trois à quatre siècles aux esprits meilleurs le vrai travail scientifique est un jeu à règles strictes. Les peuples germaniques et slaves tard venus font effort pour acquérir ces règles; d'où leur joyeux étonnement de construire quelque chose qui se tienne; et leur propagande. Mais il n'y a pas de jeunesse relative qui puisse éliminer les limites du jeu. Au contraire, nos jeunesses modernes comprennent mieux que les précédentes la nécessité de ces règles, que ce soit dans les sports ou dans d'autres domaines; elles ont cru renouveler les arts en supprimant les disciplines; mais celles-ci, dès maintenant, se vengent.

J'ai parlé science; parlons littérature. Car les **Mélanges**

de Folklore de Jean Amade sont surtout cela. Je ne vois certes pas la nécessité de faire du folklore une science sèche, une sorte d'herbier comme le concevait Rolland. Mais je trouve peu utile aussi d'envelopper les faits de phrases dont notre formation littéraire saisit trop vite le vide. Est-ce que, toute révérence gardée, une légende locale est enrichie quand on la fait débuter, comme jamais paysan n'a fait, par ceci :

Au cœur de la nuit, proche les bois, brille une lumière. L'ombre est épaisse; mais pour celui qui chemine, cette clarté reflète déjà une espérance. La tourmente est déchaînée sur ces âpres sommets, avec une violence qui redouble à certains moments, et la lueur échappée de la sorte à la fenêtre d'une métairie a l'air d'en être comme le centre mystique. Dans ce déchaînement des forces obscures c'est la seule pensée qui veille au milieu des ténèbres.

Tout ceci pour introduire une version catalane de la *Chasse sauvage*, thème sinon universel en France, du moins très répandu. Jean d'Amade est, il est vrai, non seulement professeur d'université mais aussi poète et catalaniste. A qui la littérarisation des thèmes ou des faits déplairait, il faut affirmer que, comme témoin de folklore, Jean d'Amade reste valable; je veux dire qu'il n'a pas inventé ou truqué les données fondamentales de chacun de ses chapitres. Ils traitent de vieilles légendes catalanes, de la nature en fête, de récits animaux, de la poésie populaire catalane, de quelques chansons traditionnelles, du cycle chansonnier de la Saint-Jean, du cycle de Noël et de diverses croyances et superstitions. C'est donc une contribution importante au folklore d'un pays dont la partie espagnole a été bien mieux explorée que la française.

L'étude comparative sur la chanson de *La Bepa*, qui est une sorte de danse chantée, prouve que l'auteur aurait pu nous donner quelque chose de plus systématisé; et sa connaissance parfaite du catalan, et de toute la littérature catalane, me fait personnellement regretter qu'il n'ait pas élaboré le traité régional qui nous manque, quelque chose comme le *Vieux Périgord* de Rocal, le *Vieux Quercy* de Sol, *Mon Limousin* de Coissac, pour me cantonner dans le Midi.

Le même reproche, si du moins le lecteur le trouve jus-

tifié, peut être fait au recueil de Pierre Valmigère qui, sous le titre de **Les Sept Filles du Canigou,** nous donne des contes et légendes du Languedoc et du Roussillon; mais aucune préface ni introduction ne nous dit dans quelle mesure ces récits sont empruntés directement au peuple, ou à des chroniques écrites, ou enfin entièrement inventés par l'auteur. Poète connu, il ne doit guère éprouver autant de scrupules que nous otres, povres savants. Voici les titres, qui ne correspondent pas toujours aux motifs thématiques; mais c'est seulement dans une revue spéciale qu'on pourrait instituer la comparaison, avec renvois bibliographiques :

Les Sept filles du Canigou (Schwanmaedchen; Animaux secourables).

Les chats du cloître d'Elne (fille se transformant en chat; thème de pseudo-sorcellerie; cycle des loups-garous).

La Fille sauvage (L'enfant abandonné ou thème de sainte Geneviève de Brabant).

La Franqui (Pseudo-diable et thème de Faust, rajeunissement; thème grec du dauphin secourable; manifestement légende tronquée).

Saint Antoine de Galamus (thème hagiographique de tentation).

La Roche-Landon (Tamara ou Marguerite de Bourgogne).

La Lampe (Déformation de Psyché; thème d'épouse ou d'amante ressuscitée; peut-être dérivé d'une chanson).

Pierre Lis. (Thème d'Eurydice; descente aux enfers; déformé en thème d'hallucination).

Zozime (non identifiable; diable secourable, mais non trompé; fin de fabliau : les femmes préfèrent le luxe à l'amour).

Le Cœur en cage (rappel possible d'un conte scandinave, le cœur déposé dans un arbre; ou l'Homme sans cœur).

Pierrot catalan (inventé; d'ailleurs bien fait).

La cicatrice (récit sans caractère folklorique).

Barberouge (adaptation localisée de Tamara, ou Marguerite de Bourgogne, avec rappel, par le nom du héros, de Barbebleue; explication de toponymes).

Les Renards (thème des métamorphoses, mais christianisé).

La Pie (animal secourable; pour le reste, je ne vois où classer les thèmes; peut-être vague souvenir des *Mille et une Nuits :* géant et jolie femme).

Patte de coq (thème connu ailleurs en France: objet magique, mais arrangé).

Le Champ Dolent (légende étymologique, demi-savante).

Indications sommaires destinées à celui qui entreprendra le *Corpus* des thèmes de contes et légendes de la France.

A. VAN GENNEP.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Charles Autran : *Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du christianisme*, Payot, éd.

Nos conceptions historiques ne sauraient, sans dommage, se satisfaire de perspectives immuables. Des découvertes récentes de l'archéologie et de la linguistique montrent que ni les religions ni les civilisations, en dépit de leur tendance à s'affirmer comme ne devant rien d'essentiel qu'à elles-mêmes, ne sont nullement affranchies de toute influence étrangère.

Les recherches archéologiques dans l'Egée ont révélé que le signe de la Croix était déjà un emblème religieux au troisième millénaire avant J.-C.

La grande déesse-mère de Crète est sous bien des rapports un prototype de la Vierge mère de Dieu qui, en Egée, a pareillement hérité de son culte et de ses caractères . Vierge comme elle, Mère comme elle encore et, de même, Epouse de son fils. D'autre part, le grand dieu des peuples de la côte d'Asie Mineure et notamment des Cariens était, lui aussi, un dieu des armées tout comme le *Dominus deus Sabaoth*. **M. Charles Autran,** reprenant et jugeant le problème du Judéo-christianisme en fonction du mithriacisme et du zoroastrisme, nous donne ici quelques précisions supplémentaires. Se fondant sur des textes originaux et s'aidant des indications convergentes de l'archéologie préhistorique et de la linguistique, il nous montre l'ampleur de l'action religieuse du monde iranien, tant vers l'est que vers l'ouest.

Le vaste monde indo-européen, si composite, nous apparaît vers le IIIe millénaire avant J.-C. avec les *Manda,* qui devaient devenir les *Mèdes*. Mais il a incorporé mille et un éléments : élamites, cappadociens, asianiques; eux-mêmes héritiers d'un immense passé pré-aryen.

Ce passé comprend, jusqu'à l'Inde, des Dravidiens et des Munda de l'époque chalcolithique. Epoque capitale dans

l'histoire du monde en ce qu'elle constitue l'une des assises essentielles de ce qui devait, bientôt, devenir la civilisation méditerranéenne, et puis la civilisation occidentale.

Cette civilisation, une et cohérente, s'étend, en nappe magnifique depuis les côtes de l'Océan Indien à la vallée du Nil en passant par les côtes de l'Arabie méridionale. Par le delta, elle accède au bassin méditerranéen.

Mais elle y parvient également par la Mésopotamie; car c'est une civilisation de grandes vallées fluviales. Et c'est ainsi que, par les vallées du Chabur, de l'Halys, du Sangarios, du Méandre, de l'Oronte, elle entre en contact avec le monde de la mer Noire et de la Syro-Palestine.

Elle se caractérise par une grande religion de type universaliste, au sommet de laquelle figure un couple suprême, auteur et emblème à la fois de l'énergétique universelle et où M. Autran a retrouvé le prototype archaïque de cette religion de Mithra et de la grande Mère qui devait, à l'aube du christianisme, faire une concurrence sérieuse à la religion chrétienne. Mais elle devait aussi, par ses doctrines de salut, par ses sacrements, par ses mystères, utilement préparer les voies aux successeurs des apôtres et leur fournir, même, un nombre fort appréciable d'éléments.

C'est également dans l'Inde méridionale, sur *la côte des Palmes,* c'est-à-dire sur les rives du Malabar où ces deux grandes divinités primordiales continuent à être puissantes et populaires sous les noms de Çiva et de Çakti, que M. Autran a retrouvé la souche ethnique et linguistique de ces fameux *Phéniciens* que l'on s'obstine toujours, depuis Bochart et Movers, à considérer comme des Sémites, alors qu'ils sont d'incontestables et authentiques Dravidiens. M. Autran en donne quelques preuves bien caractéristiques et nous croyons savoir qu'il en possède encore bien d'autres, non moins frappantes, en réserve.

Mais, à côté du mithriacisme, il y a dans le christianisme, en tant que cette religion a, elle-même, hérité du judaïsme, un non moins important apport du mazdéisme zoroastrien.

L'on sait que la Réforme de Zoroastre date du VIIe siècle environ avant J.-C. Née dans l'Iran oriental, elle a, dès les temps Achéménides, gagné vers l'Asie occidentale jusqu'au

jour où, adoptee par la dynastie arsacide (vers le IIIe siècle av. J.-C.), elle a été promue au rang de religion d'Etat.

La conception zoroastrienne du monde, qui fait de la vie universelle un épisode millénaire du duel où s'affrontent Ormuzd, le dieu de Lumière, et Angramainyu ,l'esprit mauvais, apporte à Israël une révélation nouvelle : celle du *Royaume à venir.*

En d'autres termes, elle lui a valu cet *apocalyptisme,* qui, avec le deuxième Isaïe, Zacharie, Daniel, ne cessera désormais de prendre une importance croissante dans les perspectives d'avenir religieux du peuple juif, et, après lui, des premiers cénacles judéo-chrétiens.

Elle lui a aussi fourni les idées, fondamentales, de *Sauveur;* de *milices célestes,* anges et diables; de *Paradis,* de *Géhenne,* de *Purgatoire,* de *Résurrection générale des corps* et de *Jugement dernier,* qui devaient bientôt connaître une si prodigieuse fortune, grâce aux apôtres et à leurs missionnaires, Pères et pasteurs. Grâce à l'Iran, le vieil hénothéisme farouche d'Israël est devenu une religion de salut, préparant ainsi les voies à la croyance nouvelle qui, lentement, s'élabore dans son sein.

Il y a dans ces pages d'une étourdissante érudition de singulières et pertinentes révélations philologiques scrutant les mots, confrontant leurs sens, se référant aux textes sacrés, invoquant les écrits profanes de toutes langues et de multiples civilisations, empruntant les témoignages de l'archéologie, M. Autran recule au-delà des limites classiquement admises de l'histoire des religions — voire de l'histoire tout court — l'étendue de nos connaissances. Avec l'auteur on a pu « mesurer quels éléments composites iranisés ou iraniens, ont concouru à la métamorphose qui a, d'abord, transformé en judaïsme, puis, mué en judéo-christianisme, et, enfin, christianisme l'antique et simple hénothéisme d'Israël ». Car « quoi qu'on affirme ou qu'on nie, il faut beaucoup de siècles, beaucoup de peuples, beaucoup de traditions, beaucoup de rêves, d'espérances, de larmes, pour arriver à faire *une grande religion* ».

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LES REVUES

La Revue universelle : Henry de Groux et Léon Bloy; leur amitié; leur rupture. — *Esprit* : un poème de M. Pierre Bailly. — *Le Bon Plaisir* : Claude-Salvy, poète réaliste. — *La Revue de Paris* : instituts de beauté. — Naissance : *Yggdrasill*. — Mémento.

M. Emile Baumann évoque dans **la Revue universelle** (1er mai) la très curieuse figure du peintre Henry de Groux dans ses rapports avec Léon Bloy. A leur première rencontre, les deux hommes sympathisèrent. Le premier offre au second, qui la refuse, une « belle améthyste » : celle probablement que nous connûmes à la main si aristocratique de l'artiste belge. Il nous souvient de la sorte de terreur que lui inspirait l'écrivain catholique. Il était tout ensemble attiré et horrifié par un goût de domination qu'il sentait chez Bloy. On en trouvera la confirmation dans les extraits du « Journal inédit » de de Groux, auquel M. Baumann a fait des emprunts typiques.

Ce qui me plaît encore chez Léon Bloy, consigne de Groux, c'est qu'il est très simple. Cet homme qu'on pourrait confondre avec l'Annonciateur du Règne inconnu, avec le Paraclet lui-même, prend son pernod, ses trois amer picon, fait d'interminables parties de billard avec le receveur des contributions, l'employé des pompes funèbres, le commissaire de police.

Les Bloy ayant, «pour alléger leur détresse », pris en pension quelques jeunes Danoises, M. Baumann conte comment le peintre fut responsable d'elles :

De Groux aura la charge de les conduire au Louvre, de les initier aux beaux-arts; et, la nuit, il devra surveiller leur dortoir. Deux missions qui ne lui conviennent pas exactement. Au sortir du Louvre, où elles ont admiré le sourire de la *Joconde*, la *Source* d'Ingres (et il leur avoue qu'il ne partage pas leur enthousiasme), de Groux les mène au café de la Régence, leur offre une absinthe, qu'il a recommandée légère au garçon. Elles la supportent mieux que lui, mais rentrent un peu trop gaies. Surveillant du dortoir, il éprouve plus d'une tentation. Heureusement, l'institut ne dure pas. Mécontentes du régime et de la maison, les Danoises « reprennent leur vol » vers les fjords. « La dernière de ces oies nous plante », écrira Bloy vite consolé.

Le « mendiant ingrat » envoyait volontiers de Groux « quê-

ter pour lui chez des gens cossus, un Rothschild notamment ». Ceux qui connurent Henry de Groux savent ce qu'il a pu souffrir dans ce rôle. Il note ceci, sur les inégalités que présente le caractère de Bloy :

La personnalité, l'étrangeté de la personne de Bloy me frappent de plus en plus. Cet amalgame à la fois grossier et raffiné, désordonné et contenu, populaire et précieux, cette grandiloquence sur des sujets fréquemment triviaux, cette emphase oratoire sur des objets qui n'en comportent guère... Que de fatras, que d'âneries... et que de sublimités parfois !

Les plus fidèles admirateurs de l' « entrepreneur de démolitions », les plus habiles à tenter la justification de ses motifs de mépris littéraires, refuseraient sans doute leur contre-seing à cette opinion écrite du pamphlétaire sur *la Divine Comédie:* « C'est un cadeau anticipé du protestantisme. »

Le 5 novembre 1910, de Groux confia à son journal :

J'ai aimé, j'ai défendu Bloy tant que je l'ai cru un pur génie. Dès qu'il m'est apparu comme un sectaire, un esprit barré, une conscience obtuse, un pion..., je l'ai balancé.

Une lettre du peintre à l'écrivain et qu' « il ne lui envoya sans doute pas », estime M. Baumann qui la possède, montre de Groux vaticinateur comme s'il avait subi une contagion au cours de son amitié avec Bloy :

Je vous ai dit, Bloy, que j'avais conçu contre vous un soupçon tel que je me suis absolument refusé jusqu'ici à le formuler d'une manière précise. En agissant ainsi, j'ai obéi à plusieurs mobiles : je redoutais d'être moi-même dupe d'une effroyable illusion, et, dans le cas même d'une certitude de votre infamie envers moi, je ne voulais pas vous mettre en jugement devant tout un monde que je ne cesse de considérer comme trop inférieur à vous pour avoir mission de vous juger. Moi-même, je ne vous jugerai pas et je m'en rapporte à la seule justice de Dieu devant laquelle vous comparaîtrez à votre mort. De plus, je vous ai trop aimé pour croire qu'il me soit permis de tout retrancher des choses qui nous lièrent autrefois, malgré la nécessité où je me trouvais humainement de vous renier. A l'heure actuelle, je suis bien forcé d'avouer que le doute le plus cruel entre dans mon âme et que je vous crois innocent des crimes que je croyais devoir vous imputer.

Certains de vos coreligionnaires s'étant manifestés à mes yeux

depuis longtemps et dans plusieurs circonstances comme des assassins notoires, comme d'horribles drôles, comme des brutes atroces et de très hideux mufles, nonobstant l'assiduité de leurs pratiques pieuses, — ne l'avez-vous pas même constaté?... je n'ai pas trouvé un obstacle trop énorme, dans mes appréhensions, malgré toute l'ostentation de vos sentiments chrétiens. Mais enfin je ne demanderais pas mieux que d'être convaincu de mon erreur possible, et, dans ce cas, ma confusion ne serait que le commencement mérité de mon châtiment.

Vous savez, on ne peut mieux, que je suis incapable d'une préméditation quelconque dans les faits survenus et que je n'ai agi que mû par un instinct irrésistible et un pressentiment absolu de ne pas me tromper.

Depuis ce jour, cependant, j'ai cru ne pouvoir faire mieux que de consulter ma conscience, et, finalement, de vous faire part de mon hésitation définitive à vous accuser.

Plus rien dans nos rapports d'autrefois ne peut subsister entre nous, c'est trop certain. Mais il est très légitime que je veuille encore charitablement vous avertir que la plus dangereuse équivoque plane sur beaucoup des actes de votre vie et sur maints de vos propos les plus inconsidérés et les plus étranges, à coup sûr, et que l'heure la plus effroyable de votre vie pourrait bien être près de sonner.

Faites-y attention.

Le pauvre de Groux (cette funeste amitié rompue) inséra dans son journal le texte ci-dessous dont Bloy accompagna une lithographie qu'il vendait pour mille francs à un amateur :

Je déclare me défaire de tous droits sur la lithographie du *Chambardement* d'Henry de Groux qui m'a lâché, sans motif connu, de la manière la plus salope — étant devenu l'admirateur de Zola — et dont la personne et les produits me feront désormais vomir éternellement.

§

Esprit (1er mai) consacre une dizaine de ses pages à des poèmes de M. Pierre Bailly. Jules Laforgue n'est pas étranger à l'inspiration de vers tels que ceux-ci :

On demande un Dieu
pour travail facile
sans connaissances spéciales.

C'est une fort honorable parenté sans aucun doute, que

celle du Pierrot des *Complaintes*, joie de notre jeunesse férue aussi de *Tel qu'en songe*, des *Palais nomades*, des *Syrtes*, des *Reposoirs de la Procession*, de *la Chanson d'Eve*, des *Gammes*.

M. Pierre Bailly montre un goût contradictoire pour l'obscurité et pour la précision. Si la poésie pure doit par définition être sans mélange, la muse du collaborateur d'*Esprit* lui compose, d'éléments multiples et divers, des pièces qui rappellent les *Pick me up* et autres mixtures où des alcools colorés se superposaient, environ la naissance de ce siècle, dans le verre de Toulet au bar de la Paix.

C'est en février 1934 que M. Pierre Bailly écrivit le poème suivant :

QUAERENS QUEM DEVORET...

A me croire mendiant, vous m'avez mieux aimé
O Pitié exécrable!
Amitiés Philanthropophagiques :

Pour m'avoir vu trop haut ou trop bas
ou Saint ou Damné
et jamais à ma propre hauteur
Vous ne pouvez vous dire mes amis!

De quelle bonne haine
je paye votre amitié édulcorée
je suis le gai, le joyeux Orphelin
le Veuf libéré
et puis vous m'embêtez...

Qu'importe votre douleur ou la mienne!
Horreur des communautés d'infirmes!
Je ne serai jamais philanthropique
Délices de mes amours anthropophagiques!
J'en ai assez de ce temps
où nous parlions de poésie
Où nous faisions du tricot ou de la broderie.
Nous irons dorénavant
Nous baigner nus, dans l'étang
Et malgré le froid

Et malgré les mères timorées...
En revenant
Nous ferons des bouquets d'ortie
Pour ces petites amoureuses
Stupides, vampiriques et feuilletonesques.

§

Une personne « du sexe », comme disent encore quelques anciens gendarmes, qui signe : Claude-Salvy, donne au **Bon plaisir** (avril) une série de cinq poèmes qui débute par celui-ci, d'un réalisme très accentué :

C'est un soir lourd et chaud, les bêtes se reposent,
Mais la ville et les champs ne sont point endormis
Et le rut qui les tient scandera sa névrose
Sous un rythme d'amour, irritant, sans merci.
C'est un soir lourd et chaud, les bêtes se reposent.

Le rude Catalan contre la lourde porte
A poussé sa compagne énervée, en riant.
Prends garde belle enfant au mâle qui t'apporte
Pour un peu de plaisir, peut-être un long tourment.
Ce n'est qu'un paysan contre une lourde porte.

Il a glissé sa main sous ta robe fleurie
Et sans penser à toi recherche son plaisir.
Qu'importe si tu pars étonnée ou meurtrie,
Puisqu'il aura servi son éternel désir.
Il a glissé sa main sous ta robe fleurie.

O mâles orgueilleux au sexe ridicule,
Ne comprenez-vous pas quand nous voilons nos yeux,
Que votre corps est lourd, votre tendresse nulle.
Et que nous évoquons des rêves plus heureux?
O mâles orgueilleux au sexe ridicule!

§

« Instituts de beauté » est le titre d'un article de M. André Rivollet paru le 1er mai dans **la Revue de Paris.** Il est placé sous les auspices de Ninon de Lenclos par cet emprunt au trésor de ses propos où la sagesse est toujours pourvue des grâces de celle qui la pratiqua sans jamais souffrir d'en être attristée : « La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'a pas de durée. » Quelle *fugitive* beauté que celle de Ninon! Le crédit en continue. Il passera d'autres siècles après le nôtre, par la vertu d'un charme spirituel que nous subissons avec reconnaissance, à retrouver aujourd'hui, en

lisant M. Emile Magne surtout, sa compagnie plus vivante que celle de tant et tant de nos contemporaines.

La lecture de l'essai très documenté de M. Rivollet les montre assez folles; ni plus ni moins, d'ailleurs, que leurs devancières vues par un Tacite, un Montaigne et tous les mémorialistes véridiques d'ensuite. Les rafistolages de beauté aux effets les moins contestables abusent avant tout celles qui s'y prêtèrent : on veut en avoir pour son argent, pour sa patience et les sacrifices d'amour-propre qui conduisent les victimes de l'âge chez les réparateurs de son « irréparable outrage ».

En une année, Mme Bonaparte dépensait pour ses fards 3.242 francs chez le parfumeur Martin et chez Mme Chaumeton. En 1815, à Malmaison, Napoléon vaincu pleurera de retrouver le parfum de l'ex-impératrice. Les fournisseurs étaient consciencieux.

Le « blanc d'albâtre » qu'employait l'impératrice Eugénie pour velouter son décolleté de neige, était composé « de talc et de cosmétique », assure M. Rivollet. Il cite la comtesse de Tramar : elle « conseillait aux Vénus qui voulaient être Callipyges de se frotter avec des rondelles de citron ». Que de sottes ont dû le faire! C'est, paraît-il, en 1895 qu'une Française eut l'idée de placer sous le contrôle médical (!) les « secrets de beauté » qu'elle vendait aux Eves mûrissantes. Le « progrès » s'en est mêlé : « les visages se font en série ». Des charlatans à diplômes pratiquent la « réjuvénation » des nez, des seins, des jambes. De ces prestidigitateurs effacent en une heure vingt ans à leurs clientes, au moyen de rayons verts et de crèmes. On épile par les rayons X...! On rend la jeunesse aux aïeules par le « mouvement perpétuel ». Cela devient la « jazzing method » par perfectionnement américain:

Cette solennelle thérapeutique évoque seulement de très loin les orchestres de trompettes bouchées et de saxophones : elle leur a emprunté seulement cette trépidante allégresse qui est communiquée à une sorte de lit-table coupé en quatre dans la largeur, et qui fait danser — c'est le cas de le dire — la partie du corps dont l'inertie réclame le plus impérieusement d'être combattue par des vibrations scientifiques.

Cela n'est rien. M. Rivollet nous révèle mieux encore :

Mais ce mouvement perpétuel peut inspirer des méthodes plus

brusquées que l'on pourrait appeler de correction... Jamais terme ne fut plus exact, en effet, puisqu'une négresse à la chevelure rousse qui dirige à Paris un institut de beauté, d'ailleurs très sérieux, n'admet qu'un traitement : les gifles et les coups! Toutes, même celles qui sont, hélas! servies gratis et à domicile, franchissent le seuil et paient fort cher des claques médicales, des pinçons scientifiques administrés par des mains gantées de caoutchouc.

Si un tel traitement risque de dénaturer le moral — le *peeling* (américain, on le pense bien!) « brûle l'épiderme et avec lui, heureusement, les rides ».

§

Naissance :

Yggdrasill (25 avril). Adresse : 24, rue de Passy. Mensuel. 16 pages. Comité de Rédaction : MM. Guy Chastel, Noël Jandet, Guy Lavaud, Raymond Schwab.

C'est le « Bulletin de la Poésie en France et à l'étranger ». Egalement aux colonies, pensons-nous. Il entend devenir

l'expression impartiale de toute VRAIE poésie

et demande souscription ou abonnement à qui est « du PARTI DE LA POÉSIE ».

« La Rédaction » manifeste ainsi ses intentions :

Déjà l'on sait combien il est demandé à la Poésie de sacrer des valeurs nouvelles ou de sauver des valeurs anciennes. Le premier explosif du monde.

Ce besoin même de compenser une pénurie de roman personnel, en allant se multiplier et perdre dans un drame de groupe ou de multitude, parle pour une espèce trop longtemps sous-alimentée en mythes.

Pour l'instant, notre ambition est petite : un simple bulletin d'information de l'événement poétique, de rééducation du sentiment poétique. Notre espoir est peut-être démesuré : sans dogme, exclusion ni programme, ouvrir un lieu de conférence à toutes les poésies et idées de poésie, d'ici et de partout, de maintenant et de toujours. Faire un grand appel d'air et de potentiel poétiques. Le poétique étant, depuis l'origine, ce véritable *Actuel* qui n'est pas le quotidien.

. . . .

Il [le bulletin] publiera, dans chaque numéro, un petit nombre de poèmes nouveaux sévèrement choisis, et des études originales

renouvelant l'aspect des œuvres et des questions ou servant à l'histoire des mouvements.

Il veut donner ce que les autres revues *ne veulent pas* donner, — ce qui ne sert à rien, dit-on, qu'à l'existence.

Dans le premier fascicule, on trouve un chant du *Nemrod* de M. R. Schwab; un essai de M. Jacques Madaule sur « la Transparence dans la poésie de Claudel »; des « Notes sur Pascal et saint Jean de La Croix », de M. Noël Jeandet; un poème de Mme M.-J. Durry; des vers de M. Lanza del Vasto; d'autres, de M. Hugh Mac Diarmid (C. M. Grieve) que M. H. A. Valette a traduits de l'anglais ou de ce que l'auteur « appelle de l'écossais synthétique, qui est en réalité du macdiarmidien ».

Il prend bien, en effet, un fond écossais moyen, mais vous le truffe et le larde et le farcit de termes pittoresques, énergiques, poétiques, anciens ou actuels, savants, techniques ou populaires, pris à toutes les régions de l'Ecosse — ou, aussi bien, de l'Europe — et dont certains rappellent le poème *Jabberwocky* lu par Alice dans le miroir : *abstraklous, bightsom, blawp, bubblyjocks, clanjamphrie, goloch, hullerie, on-ding, scunnersome, toves*, etc.

Après tout, pourquoi pas? Et vive *Yggdrasill!*

§

Mémento. — *La Grive* (avril) est publiée à la gloire du charmant Georges Delaw, « l'Imagier de la Reine »; il figure là par son dernier dessin, l'un de ses plus heureux, qui a pour titre : « Les arbres de France sont en danger ». — Une souscription est ouverte pour venir au secours de l'artiste, durement frappé par la maladie, incapable de travail, dénué de ressources.

Revue des Poètes (15 avril) : M. Maurice-Pierre Boyé évoque la belle figure de Philibert de Puyfontaine, le poète de *Le jardin de Gosaki*, mort au début de janvier, cette année, et qui mérite le souvenir ému et admiratif de quiconque aime la poésie.

Ma Revue (n° 63) : De M. R.: « La romance que Rimbaud aimait à chanter. » — De M. S. Godchot : « Pages de ma vie. Saint-Cyr. »

Corymbe (mars-avril) publie quelques lettres inédites de Jean Lorrain. — Un commentaire de M. J. W. Watts. — « Est-ce une si petite chose? », poème de Matthew Arnold. — Un très beau poème de M. Marcel Millet : « Tous ces rêves qui sont morts ». — M. Yves

Bescou : « Ode à la liberté spirituelle ». — De M. Gustave Cohen, un fragment inédit du « Jeu d'Adam et Eve ».

Le Feu (15 avril) : « L'antique confrérie des Guardians », par M. Saint-Suffren. — « Aubanel et la douleur ». par M. H. Harrel-Courtès.

Les feux de Paris (12 avril) : M. Eugénio d'Ors : « dissertation sur les monstres ». — Poèmes de Mme M. M. Machet, MM. B. Sainte-Croix et P.-J. Launay. — « Impressions de scène », par M Max Jacob, et son portrait, de sa main et sans monocle.

Eurydice (mars-avril) : « La mort du Poëte », par Maurice Chevrier. — « Femme de juin », de Mme Gérard d'Houville. — « L'exemple », poème de M. Ch. Corm. — « Ode au sixième jour », en vers monosyllabiques de M. Noël de la Houssaye. — « Sommeil » et « Forêt », de M. Louis Pize. — De M. Pierre Pascal, une « Paraphrase du Cantique des Cantiques », en alexandrins parsemés de fleurs de lys.

Dante (mai-juin) : M. F. Gentili di Guiseppe commente et publie une lettre inédite de Mme de Staël au poète italien Vincenzo Monti dont elle est amoureuse (un de plus !) — « La structure nombrée de la *Commedia* », par Mme Esther van Loo. — De M. Lionello Fiumi, la traduction en italien d'un poème de M. Georges Duhamel et des poèmes, « Immagini delle Antille », transcrits en français par l'auteur.

La N. R. F. (1er mai) : « Derniers jours d'Albert Thibaudet », par M. Léon Bopp. — « Caractères », par M. André Suarès, dont un « G. G. Shaw » étincelant et d'une exactitude indiscutable. — « Questions », de M. C. F. Ramuz, accompagnées de « notes » par M. Ch. A. Cingria

Reflets (printemps) : M. J.-H. Giraudon : « Léon Deubel ». — « Moïse », par M. J. Ph. Sicre. — Et des poèmes en grand nombre.

L'Ordre nouveau (15 avril) conseillait : « Ne votez pas ». Jamais on n'a autant voté que pour les élections du 26 avril et du 3 mai 1936.

La Guiterne (mai) : « Poésie et dictature », par M. J.-L. Aubrun. — « Deux amies », par M. Auriant.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : « Défense nationale », par M. le maréchal Pétain. — « En U.R.S.S. Le problème du foyer et de la famille », par ***.

Revue hebdomadaire (2 mai) : « D. H. Lawrence : « Paradoxes sur le roman ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La mort du lion (*Le Jour*, 2 mai; *Candide*, 7 mai). — Quand Torquemada fait la cuisine (*Le Jour*, 2 mai). — Une scène de la vie de famille et pourquoi le roi Fouad fut préféré à Mahmoud (*Paris-Midi*, 29 avril). — Max Jacob, Quimpérois (*La Dépêche de Brest*, 18 et 19 avril).

Schourah fut donc condamné à mourir. On lui présenta d'abord un morceau de viande saupoudré de strychnine. L'animal refusa ce mets empoisonné. Jouviano et ses aides se mirent alors en devoir d'abattre le lion. Il ne fallut pas moins de quinze coups de revolver pour le foudroyer.

Ainsi mourut Schourah, le lion abyssin. Quel était son crime? Schourah, dit Chouchou, avait, au cours d'une séance de dressage, tué son dompteur. C'est très regrettable pour le dompteur, mais quel métier n'a pas ses risques? et comment la Justice — s'il y a une Justice — permet-elle pareilles représailles? Comment! on prive un lion de désert (eût dit Willy), on l'embête de toutes les manières, on l'oblige à habiter cette cité dans la cité, affreusement cacophonique, bigarrée et pouilleuse qu'est une grande fête foraine, et quand la bête tourne contre l'homme une juste colère, on la ligote (Schourah avait été ligoté), on lui présente un mets empoisonné, on la mitraille à bout portant? Ah! le bel exploit!

Le Jour a donné l'information que nous reproduisons en commençant. **Candide** a dit ceci, qui explique d'autant mieux le geste du lion meurtrier :

> Des amateurs venaient de très loin à la ménagerie de la Grande Cage pour un numéro particulièrement admiré : Agnès Hulin, sœur du dompteur tué par Choura (Schourah ou Choura, on n'est pas d'accord sur l'orthographe) et nièce des propriétaires, dansait, presque nue, dans la cage aux lions. Line de Souzy — c'est son nom de bestiaire — n'était vêtue que d'un filet de velours bleu; la splendeur plastique de ses dix-huit ans, son beau visage énergique, les périls auxquels Agnès exposait sa grâce désarmée obtenaient chaque jour un succès assez spécial.

Le succès n'était pas moins vif, et pas moins spécial, auprès de Schourah, je suppose. Logiquement, Schourah devait violer la danseuse. Il a trouvé plus simple de s'en prendre au dompteur responsable, il lui a, d'un coup de griffe, ouvert la gorge.

L'enterrement du frère de la belle Line n'a pas manqué de caractère, à en croire Martin, l'échotier de *Candide*. Le Tout-Foire du Trône ouvrait le cortège, y compris les phénomènes.

Au-dessus de la foule se balançait la silhouette des géants d'une baraque voisine. Et la femme-tronc considérait le spectacle de sa roulotte.

Mais ceci, comment le qualifier :

La ménagerie Jouviano avait fait relâche depuis le drame jusqu'à l'enterrement. Mais elle ouvrait chaque jour et chaque soir à tous les curieux qui voulaient voir le lion mort. Chacun payait vingt sous; cela a fait une recette énorme couvrant largement les frais de l'enterrement.

Combien, pour voir l'homme mort?

§

Parlant du fauve, *le Jour* dit qu'il n'avait commis qu'un crime :

Celui d'obéir à son instinct.

L'instinct qui nous pousse à faire des animaux notre aliment, est-il, lui, très excusable? M. Christian de Caters, qui dans le Jour traite de *Torquemada cuisinier* et *de la souffrance des bêtes qu'on mange*, demande : « Tant de tortures sont-elles nécessaires au plaisir des gourmets? » — il paraît qu'elles ne le sont pas; elles compromettraient plutôt la saveur de la chère — et il rapporte ce souvenir de table :

Le maître d'hôtel se pencha vers moi d'un air confidentiel et me glissa à l'oreille :

— Je vous recommande la truite au bleu, monsieur. Ce sont des truites vivantes que nous avons là en vivier. On les sort du bassin et on les jette aussitôt dans l'eau bouillante...

Comme j'avais suivi son conseil, il m'apporta, quelques minutes plus tard, un de ces mets dont l'aspect hallucinant fait le bonheur du gastronome. Le malheureux poisson, tordu en arc de cercle par une ultime et effroyable contraction, ses yeux blancs presque jaillis des orbites, offrait les marques évidentes d'une souffrance atroce.

La mort fait chaque jour son entrée avec le plat de poisson et de viande. Soit. Encore pourrait-on éviter que la nécessité

où est l'homme de manger du cadavre s'accompagne des tortures auxquelles les bêtes sont soumises. Mais ce serait trop simple, qu'on tuât dans de normales conditions les crustacés par exemple. M. Christian de Caters rappelle les « écrevisses à la nage », mises dans l'eau froide, l'eau étant chauffée jusqu'à ébullition, ce qui prolonge leur supplice.

Si l'homme, à ce qu'on dit, est un loup pour l'homme — mais pourquoi salir le loup? — il est, pour la bête, le pire des barbares. La bête n'est pas née pour les foires, les grands dîners, la vivisection, sans parler des corvées de toute nature. Les amis des animaux exagèrent peut-être, qui ont prévu, à Londres, des grelots pour les chats aveugles, aux fins de leur faciliter la traversée des rues... Mais j'aime mieux cela que le geste — négatif — du pêcheur qui ne prend pas la peine de rejeter à l'eau les poissons qu'il dédaigne d'emporter, parce que trop menus. Il pourrait, du pied, les rendre à leur élément. Mais non. Il les abandonne à la terre meurtrière : les poissons mourront, sur la lisière de la rivière, ils prolongeront leurs soubresauts jusqu'à extinction, — à quelques centimètres de l'eau qui les sauverait. Je veux espérer que depuis qu'il existe des pêcheurs à la ligne, il n'y a plus une place libre en Enfer.

§

Et tant que la bête verticale n'aura pas le respect de la vie animale, il sera vain d'espérer que la paix fleurisse jamais les foyers. Est-ce que ceux-ci ne sont pas promus champs de bataille? Voici, tenez, un drame de famille comme il y en a tant : un jeune époux, mécontent que la jeune épouse s'avère volage, la giffle. Le frère de la malheureuse, toute vengeance allumée, blesse d'un coup de revolver le brutal Sganarelle. « Reconnu » fou, le frère est enfermé, tandis que le mari répudie sa femme.

La chose est devenue banale. Mais appelez la femme : la princesse Chivéquar; le mari : Fouad, qui devint roi d'Egypte; le frère : Eddim, et vous constaterez que ce n'est pas seulement dans les milieux parisiens que la parole est au revolver. M. Adolphe de Falgairolle, égyptologue quand il n'est pas hispanisant, a rapporté dans **Paris-Midi** l'épisode antérieur

à 1914. Survint la guerre. Un certain Abbas-le-Khédive fut destitué, qui la main dans la main des Turcs faisait cause commune avec ceux-ci contre l'Angleterre. Et l'Angleterre rétablit la dynastie originelle en la personne de Hussim Khamil, qu'elle plaça à la tête du Khédivat. En 1917, Hussim Khamil décéda. Le trône revenait à Mahmoud, le fils aîné du Khédive Ismail, autrefois détrôné. Pourtant Mahmoud dut passer le trône à son frère Fouad. Et cela sur un air de trompette. Mahmoud avait en effet une passion : la trompette; il jouait, il jouait sans cesse, et il soufflait si fort qu'un goître lui était né.

Plusieurs médecins affirmèrent que cette infirmité n'était due qu'à un excès d'efforts produits pour souffler dans le cuivre. Elle s'avéra incurable et, naturellement, porta préjudice à la séduction physique qu'un monarque doit exercer sur ses sujets.

Fouad, convoqué, remplaça donc Mahmoud défaillant. On sait que, au lendemain de l'armistice, Fouad décréta l'indépendance du pays, transforma le sultanat en royauté, bref se proclama Fouad Ier. Le goître de Mahmoud, s'il avait été moins hideux, toute la face de l'Egypte en aurait été changée.

§

M. Adolphe de Falgairolle ne dit pas si Mahmoud eut pour ressource de promener sa trompette dans les cafés du Caire. Plus heureux, on sait des auteurs qui trouvent au cabaret un public ravi. Et pourquoi pas? La tâche est noble, qui consiste à verser l'ivresse, par le moyen de la poésie, au cœur du spectateur moyen. Le père Hugo recevait ses disciples sur le Mont-Olympe; M. Max Jacob a eu aux « Noctambules » la visite de M. Charles Chassé, venu en interviewer. Et c'est son tour de poésie fini, dans la loge que Marianne Oswald occupait un instant auparavant, parmi les fards, que M. Max Jacob, Quimpérois, a évoqué pour l'envoyé de **La Dépêche de Brest** le pays natal :

Où j'ai le plus éprouvé le charme de la Bretagne, c'est quand j'y suis revenu, à l'âge de jeune soldat, quand mes études eurent été interrompues par le service militaire; je me souviens d'être alors descendu de ma bicyclette, de m'être agenouillé sur les accotements des routes, les bras ouverts vers le ciel et le visage plein de larmes

qui coulaient par amour de la terre bretonne. J'aime le caractère de l'humble Breton, le parler truculent et précis des pêcheurs et, plus que tout, ce paysage humide qui semble lui-même trempé dans un sentiment catholique vraiment exaltant. Oui, la terre elle-même, en Bretagne, est catholique et vous prédispose à la foi.

La Bretagne prédisposa, de même, M. Max Jacob à devenir peintre : il n'a pas toujours peint des paysages, il est vrai. Evoquant le lycée de Quimper :

Je me souviens encore de mon professeur de mathématiques qui n'a jamais rien pu tirer de moi. Je dessinais des nus (oh! des nus assez chastes) sur mon cahier de cours, pendant les classes. Un jour, il m'a dit : « Je montrerai cela à monsieur votre père. » Il lui a montré cela, en effet, et mon père a eu une réflexion inattendue que je n'ai connue que vingt ans après par un témoin de la scène. Il a dit : « Je ne savais pas que mon fils eût tant de talent. »

C'était peut-être des nus géométriques, en avance sur le Cubisme?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation d'*Harnasie*, ballet en trois tableaux de M. Carol Szymanowski. — A propos de deux articles sur la musique française. — Le deuxième centenaire de l'Académie de musique de Moulins.

Les violonistes ont rendu familier au public des concerts le nom de M. Carol Szymanowski en exécutant fréquemment ses deux *Concertos*. Non moins connue est sa *Fontaine d'Aréthuse;* les pianistes n'ignorent ni ses *Sonates*, ni ses *Etudes*, ni ses *Préludes;* en mars 1930, les Concerts Lamoureux révélaient aux Parisiens le *Stabat mater* pour soli, chœur mixte, orgue et orchestre, — une œuvre sincère et de noble pensée, émouvante, tumultueuse, profonde. Sa *Symphonie*, donnée en première audition par l'Orchestre Symphonique de Paris le 25 février 1934 (l'auteur tenant le piano qui joue un rôle essentiel dans cet ouvrage) avait paru plus confuse, encore que les rythmes saccadés des mouvements rapides y laissent place à l'expression de chants populaires d'une belle venue, coulant à travers ces obstacles comme une eau limpide. C'est bien le même homme, le même poète qui nous donne aujourd'hui **Harnasie.** Les thèmes popu-

laires illuminent cette partition. Le rythme y règne, mais la sensibilité n'en est point exclue. Par l'emploi des chœurs et d'une voix de ténor, l'atmosphère musicale, la couleur du foklore se précisent.

Harnasie signifie, paraît-il, brigand. Le sujet du ballet est le romantique et romanesque triomphe du beau brigand sur l'honnête paysan. Le chef des brigands — M. Serge Lifar, torse nu, manteau de housard jeté sur l'épaule, large ceinture garnie de deux pistolets — s'éprend d'une jeune Polonaise gracieuse, alerte et mutine — Mlle Simoni. Il se cache derrière un tronc d'arbre, la guette pendant une fête de village, la regarde danser, et puis, entouré de ses hommes qui brandissent de terribles haches tout comme feraient des matelots pirates, il trouble la fête et danse lui-même avec la jeune fille. Celle-ci garde le souvenir du beau chef des Harnasies, mais comme il néglige de lui donner de ses nouvelles, elle finit par écouter les doux propos d'un galant (M. Efimoff). On va célébrer les noces et tout le monde est rassemblé dans la ferme des parents. Une lampe éclaire la salle. Des chants, des danses, de la joie, mais teintée de mélancolie, peut-être d'un pressentiment; des coups de feu retentissent et les harnasies sautent par les fenêtres, bousculent les gens de la noce, éteignent la lampe; l'aimable brigand enlève la charmante mariée, à la barbe du jeune époux. Elle est heureuse de ne pouvoir résister à cette violence, et, au troisième tableau, nous voyons le couple amoureux s'enfuir vers la montagne, vers le bonheur...

Ce qui m'a le plus séduit dans cette partition, c'est l'habile utilisation du folklore, c'est la fraîcheur et l'invention de la mélodie. Les voix — dans la fosse d'orchestre — sont traitées avec un raffinement qu'on apprécie. L'instrumentation est non moins curieuse; le reproche qu'on lui peut faire est d'être parfois un peu mince puis, tout à coup, un peu compacte. Mais le deuxième et le troisième tableaux tout entiers sont d'un équilibre parfait. Et puis l'originalité, le style de l'ouvrage font grandement honneur au musicien polonais.

L'orchestre, dirigé avec son habituelle autorité par M. Philippe Gaubert, les chœurs de M. Robert Siohan, la voix de

M. Rambaud, méritent tous les éloges. Mlle Simoni, dans le rôle de la fiancée, est délicieuse. La sûreté de sa technique, la grâce et l'intelligence de ses interprétations faisaient prévoir qu'il suffirait de lui en donner l'occasion pour qu'elle prît place parmi les étoiles. C'est chose faite aujourd'hui. M. Efimoff est un des meilleurs parmi les jeunes danseurs. Quant à M. Serge Lifar, il montre dans le rôle du chef des brigands tout le brio, toute la fougue, toute la sauvage ardeur d'un bandit amoureux. La chorégraphie (qui est due à M. Serge Lifar) appelle quelques réserves, au moins pour le premier tableau, car elle ne semble point directement liée à la musique. Mlles Lopez, Dynalix, Kergrist, Chauviré, M. Férouelle complètent une interprétation excellente et qui fait honneur à l'Académie de Danse. Les costumes de Mlle Lorentowicz sont d'une couleur et d'une variété charmantes. Les décors sont dus à la même artiste. Le premier m'a déçu autant que les deux autres m'ont plu. Ceci compense cela.

§

Dans *Paris-Soir* du 29 avril, M. Paul Reboux invitait les musiciens français à « descendre dans la rue », pour y retrouver l'inspiration populaire qui fit le succès des ouvrages demeurés au répertoire, et qui, créés il y a cinquante ans et plus, n'ont point été remplacés par des productions nouvelles. M. Reboux s'est demandé pourquoi, depuis quarante ans, aucune œuvre n'a pu « gagner le chemin des cœurs, gagner la gloire et s'imposer à la postérité ». Et il rend responsables de cette carence les critiques musicaux : ceux-ci, « coupables d'avoir froidement, et même hostilement accueilli *Faust* et *Carmen*, se sont promis d'agir tout autrement à l'avenir et de ne soutenir que les musiciens les plus résolument innovateurs. Aussi ces messieurs ont-ils entrepris contre la mélodie une guerre sans merci. Dès qu'un morceau de chant commençait de plaire aux spectateurs, les critiques ont prononcé l'anathème. Dès qu'une phrase pouvait demeurer dans la mémoire, les critiques l'ont taxée d'italianisme... Ainsi les compositeurs intimidés se sont évertués pour n'être pas assassinés par la critique, à composer des œuvres destinées uniquement à un maigre auditoire d'audi-

teurs raffinés, des œuvres qui sont moins de la musique que des équations mêlées de dissonances, des œuvres dépourvues de toute ligne facile à suivre, de tout dessin équilibré et telles que lorsque l'exécutant a fini, on croit qu'il prélude encore... La responsabilité des critiques musicaux est lourde. Et ils commencent à s'en apercevoir... J'accuse les critiques musicaux de n'avoir donné leurs suffrages qu'à des œuvres obscures. Je les accuse d'avoir découragé le rythme, de n'avoir admis que des orchestrations où la petite flûte crie à l'improviste comme si on lui marchait sur le pied... Par l'effet de cette musique-là, nos théâtres lyriques ont vu baisser leurs recettes, etc., etc. ». Et encore : « L'école française a perdu la glorieuse place mondiale qu'elle occupait. Ni Fauré, ni Ravel, ni Vincent d'Indy, ni Dukas, qui sont pourtant des maîtres, n'ont pu se défendre contre un Granados, un Albeniz, un Falla, ou contre un Rimsky-Korsakow, un Strawinsy... »

J'avoue avoir éprouvé de la surprise en lisant cet article, puis un peu d'agacement. Ce n'est point parce que je suis orfèvre, mais parce que, tout orfèvre que je sois, j'aime avant tout la vérité et qu'il est pénible de voir répandre à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires une accusation portée à la légère contre les critiques (ce n'aurait point grande importance), mais aussi contre **la musique française contemporaine.** Que les théâtres lyriques aient vu baisser leurs recettes, c'est incontestable. Mais dans le même temps et pour les mêmes causes, les théâtres de drame et de comédie voyaient pareillement baisser les leurs. Ce ne sont pas les critiques musicaux qui ont inventé le music-hall et le cinéma, qui ont répandu par le monde les postes de radio. Ce ne sont pas les critiques musicaux qui ont développé parmi les jeunes gens l'amour immodéré de ce qu'on appelle abusivement le sport, c'est-à-dire les spectacles tout pareils aux jeux du cirque, une des plaies dont le monde romain est mort. Quant à l'école française contemporaine, il suffit de lire les revues étrangères, de lire seulement les programmes des émissions radiophoniques, pour voir qu'un Debussy, qu'un Dukas, qu'un d'Indy, qu'un Fauré, parmi les morts récents, qu'un Ravel, qu'un Roussel, qu'un Schmitt,

pour s'en tenir aux chefs de file vivants, occupent une place de premier rang; il suffit d'aller quelquefois au concert pour se persuader qu'un Hindemith, un Alban Berg, un Schoenberg, un Malipiero, un Monpou — en d'autres termes que les musiciens contemporains d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie ou d'Espagne — et plus encore que leurs rivaux français, ont « fait de la musique de théoriciens », de la musique « où les violons obéissent aux mouvements du chef d'orchestre, jamais aux mouvements du cœur ». Est-ce la critique ou le public des abonnés qui, à l'Opéra, siffla *Namouna*, à l'Opéra-Comique fit échec à *Pelléas*, au théâtre des Champs-Elysées voulut empêcher d'entendre le *Sacre* de Strawinsky — ce Strawinsky auquel l'école française « ne peut opposer un musicien qui la défende ». Mais alors comment se fait-il qu'à Bruxelles, au moment où j'écris, on acclame Albert Roussel et son *Æneas*, que partout dans le monde, à Boston comme à Prague (où le 3 mai, la radio consacrait à l'école française tout un programme réunissant les noms de Claude Delvincourt, Jean Rivier, Barraud, Poulenc, Ferroud, tandis que le même jour, à Munich, on exécutait la Sonate pour violoncelle et piano de Debussy, qu'à Bruxelles (émission flamande), toute une partie du concert était réservée à Debussy), l'école française tienne incontestablement la première place, après les écoles nationales? Que chaque pays fasse à sa propre musique la part la plus large dans ses programmes, et que, de ce fait, on joue moins de Français en Allemagne ou en Italie que d'Allemands et d'Italiens, rien n'est plus explicable et je dirai même plus légitime. Mais il me semble qu'un Ravel, un Roussel et un Schmitt, pour nous en tenir aux seuls contemporains, jouissent, en quelque pays que ce soit, d'une notoriété égale à celle d'un Richard Strauss, d'un Schoenberg ou d'un Falla.

Le grand malheur est que nous nous fassions, nous, Français, les meilleurs agents de dénigrement de notre propre culture, en nous plaisant à rabaisser les artistes de chez nous au lieu de les exalter comme s'entendent si bien à le faire tous les autres peuples. Nous souffrons de ce mal depuis longtemps. Il n'a jamais paru plus grave. M. Vuillermoz rapportait le 30 avril dans *Candide* qu'il avait donné en

démission du Comité des Fêtes de Paris parce que, ayant demandé quel était le budget réservé aux manifestations musicales dans les dites fêtes, on lui avait répondu : « Pas un centime pour la musique! » Voilà où nous en sommes. Les comités traitent la musique avec tant d'impertinente désinvolture que les musiciens — invités, Dieu sait pourquoi, à prendre place dans ces comités — doivent partir en claquant les portes. Mais sans doute là aussi estime-t-on que la musique française est morte avec Gounod et Massenet.

§

Voici qu'à Moulins, cependant, nous trouvons des gens qui pensent tout différemment. Moulins possède depuis deux siècles une Académie de Musique dont s'enorgueillit le Bourbonnais. On fête, du 10 mai au 1er juin, ce double centenaire. On n'estime point à Moulins que la musique n'a que faire dans un programme de réjouissances, mais au contraire qu'elle peut servir de prétexte à de belles fêtes : et réunissant les noms de Marc-Antoine Charpentier, de Lully, de Campra, de Lalande, de Rameau, de Dauvergne à ceux d'André Messager, de Vincent d'Indy, de M. Guy Ropartz, on joint le présent au passé et l'on donne une image exacte de cette continuité de l'école française. Cela ne se fait pas sans peine, on l'imagine, dans une ville qui n'offre point les ressources d'une grande capitale. Mais l'exemple n'en est que plus probant et la réalisation fait honneur à l'**Académie de Musique de Moulins** et à l'animateur (comme on dit aujourd'hui) de ces fêtes commémoratives, M. Albert Sarrazin.

Sans doute à Moulins croit-on que la musique « savante » n'est point inaccessible au peuple.

RENÉ DUMESNIL.

BIBLIOTHÈQUES

Pour une bibliothèque du sol. — Les récits de voyage sont presque aussi anciens que l'écriture elle-même. Sans parler des voyages d'Ulysse ni de l'Exode de la Bible, nous avons conservé, dans une traduction grecque, l'itinéraire du Carthaginois Hannon qui, cinq siècles avant notre ère, doubla

le Cap-Vert et débarqua sur les côtes de l'actuelle Guinée. Dans ce texte, destiné par la suite à guider les voyageurs assez audacieux pour abandonner l'étoile polaire et se confier à la Croix du Sud, nous pouvons voir l'ancêtre des Instructions Nautiques en usage dans la marine.

Moins anciennes que les routes maritimes, les routes terrestres ont eu plus tardivement leur littérature, littérature sans prétention, utilitaire, destinée à fairé connaître au voyageur la longueur de l'étape du jour, le nom de la cité où il se reposera le soir. Ce sont les *itinéraires,* dont l'Empire Romain nous a légué plusieurs, celui notamment auquel Antonin le Pieux a attaché son nom.

Intense à l'époque romaine, fortement diminuée à l'époque mérovingienne, après que les invasions barbares eurent si profondément troublé l'économie impériale, la circulation routière cessa presque complètement durant les temps carolingiens, alors que les Arabes, maîtres de la Méditerranée, interrompaient complètement entre l'Orient et l'Occident le commerce qui, pour la plus grande part, alimentait cette activité. Dès lors, chacun resta chez soi, le vilain dans sa masure, le seigneur dans son château et, durant plusieurs siècles, on rétrécit son horizon et l'on cessa de s'intéresser aux « pays estranges » qu'à peine pouvait-on s'imaginer. Alors, la littérature de voyage tombe en sommeil.

Puis, les voiles latines sillonnent de nouveau la Méditerranée, les échanges reprennent; les routes, remises en état, connaissent à nouveau l'activité d'antan. Les croisades donnent une impulsion au commerce et l'exemple des pèlerinages.

Le voilà bien, l'ancêtre du Touriste, le Pèlerin! Il chemine sur les routes, son bourdon à la main, faisant sonner ses coquilles, mendiant souvent son pain. Si c'est un clerc, dans son petit bagage il a parfois, outre son bréviaire, un petit volume. Et ce modeste manuscrit, c'est l'*Itinerarium,* l'aïeul du guide Joanne, du Michelin et du Baedeker.

Dès 1139, nous dit M. Jean Bonnerot (1), il existe pour les pèlerinages un guide qui indique le tracé des routes, le compte des

(1) *Les routes de France,* Paris, Laurens 1921. Voir aussi Albert Babeau, *Les voyageurs en France,* Tours, Mame 1928.

étapes, la liste des rivières dont l'eau est saine à boire, l'emplacement des sanctuaires auxquels il convient de s'arrêter, avec les reliques qu'on y vénère et les souvenirs qui s'y rattachent.

A mesure qu'augmente le nombre de ceux qui savent lire, augmente aussi le nombre de ces publications auxquelles l'invention de l'imprimerie donnera une diffusion plus grande. En 1552, paraît le *Guide des chemins de France* de Charles Etienne, qui, dit toujours M. Jean Bonnerot, « classe et décrit rapidement quatre-vingt-dix-huit routes,... qui fut maintes fois réédité, puis démarqué, en attendant que se multiplient, aux siècles suivants, les descriptions géographiques et historiques dont les titres coquets sont empreints de grâce et de naïveté : *L'Ulysse Français ou le voyage en France, Les Délices de la France ou Description des Provinces, Le fidèle conducteur*, etc., etc. », livres charmants où la partie descriptive tient une place de plus en plus large. L'un de ces livres ne prétend-il pas, outre « les distances d'icelles », « montrer exactement les raretéz et choses remarquables qui se trouvent en chaque ville », et Charles Etienne ne destine-t-il pas son *voyage en France* (1589) à ceux qui se déplacent « pour les plaisirs que nous avons à voir les choses qui nous étaient auparavant inconnues et à contenter notre curiosité par les divers objets des lieux, des choses et des personnes » ?

Le XVIIe siècle voit venir en France quantité d'étrangers, attirés par les facilités de la vie, l'agrément du climat, la beauté des paysages. C'est pour eux que sont alors écrites les premières descriptions de notre pays. Les Français, en effet, n'en ont pas besoin. Le Parisien qui veut aller à Chartres, voire pousser jusqu'à Tours et à Bordeaux, trouve aisément quelque concitoyen qui le renseignera sur la durée du voyage et les difficultés qu'il présente. Mais l'Anglais, mais l'Espagnol? A l'usage de ces étrangers, l'Allemand Zinzerling publie en 1616 l'*Itinerarium Galliæ et finitrinarum regionum*, et rappelons qu'indépendamment du voyage de Sterne (2) et de celui d'Young, c'est dans les *Reprinted Pieces*

(2) Le spirituel auteur du *Voyage Sentimental*, pour expliquer l'engouement que ses concitoyens manifestaient déjà pour les pérégrinations lointaines, disait à ses lecteurs : « Les gens oisifs qui quittent leur pays

de Dickens qu'on trouve la meilleure description du marché de Poissy, ancêtre du marché actuel de la Villette.

Mais, dès le XVIIe siècle, le voyage était entré dans la littérature française; il y était entré avec La Fontaine pour parrain et madame de Sévigné pour marraine. Les lettres de voyage de celle-ci ont été réunies sous le titre de *Lettres sur le Pays de France*. Elle nous promène dans sa chaise sur les routes qui mènent au château des Rochers ou à celui de Grignan, tout en enviant ceux qui, entassés dans les diligences, y lient connaissance, y échangent des potins : « Je suis sûre, dit-elle avec regret, qu'on ne peut pas languir dans une telle voiture. »

Et il n'y languissait certes pas, le bonhomme, parti pour le Limousin à la suite de son oncle Jonnart, entraîné dans la disgrâce du surintendant Fouquet. Il s'entretient avec une comtesse poitevine, qui le met au courant des ragots de sa ville; à l'étape, il lutine une accorte servante et, dans son *Voyage en Limousin* (1663), qui n'est qu'un recueil de lettres adressées à sa propre femme, il décrit le pays parcouru et les jolies filles rencontrées.

Mais ces lettres, aussi bien que celles du spirituel Président de Brosses, ne nous montrent le pays que d'une façon accessoire. Il sert de décor à l'épistolier qui se met en scène. Il en est de même de bien des relations de voyages qui se multiplièrent au siècle suivant, et Voltaire proteste avec esprit contre ces voyageurs qui veulent à toute force nous mettre au courant de leurs moindres démêlés avec la douane ou des avatars de la route.

Le XVIIIe siècle, cependant, qui voit naître le sentiment de la nature, commence à porter intérêt au visage des provinces et de leurs habitants. Quel contraste entre l'impersonnel tableau des Paysans peint par La Bruyère, et celui qu'un siècle plus tard, au début de la Révolution, Arthur Young trace du paysan limousin, bourguignon, languedocien! L'auteur des *Caractères* nous présente le Paysan anonyme,

natal pour aller chez les étrangers ont leurs raisons; elles viennent de l'une ou de l'autre de ces trois causes générales : infirmités du corps, faiblesse d'esprit, nécessité inévitable. » On sait que, pour Sterne, c'est la première de ces causes qui joua.

de même que les classiques croyaient montrer l'Homme en général; un siècle passe, apportant, avec Rousseau, le goût de la Nature, avec les économistes celui de l'Agriculture et partant de la terre, et Young, agronome et philosophe, non moins qu'homme du monde, écrit dans cet esprit son *Voyageur en France*, qui offre le tableau le plus précis et le plus complet que nous ayons de la Province Française à la fin de l'ancien Régime.

§

La Révolution, l'insécurité des routes, la guerre intérieure et extérieure, imposèrent une halte forcée à ceux qui voyagent « pour le plaisir que nous avons à voir les choses qui nous étaient auparavant inconnues » et tarirent, du même coup, la littérature de voyage. Halte brève, et, dès le début du XIXe siècle, les chaises de poste reprennent la route et les voyageurs la plume. Durant les années troublées, la France a changé de visage; les anciennes descriptions sont périmées et les Dijonnais, par exemple, ne pourront plus souscrire, au début du siècle, à l'appréciation du sieur Morin, qui, chargé de donner l'approbation royale au livre de l'Abbé Courtépée, le faisait en ces termes :

J'ai lu par ordre de Mgr le Chancelier un livre intitulé *Description générale et particulière du duché de Bourgogne...* et je pense que sa publication sera également utile aux habitants de cette province et agréable aux gens de lettres.

Les habitants du département de la Côte-d'Or ne reconnaissent plus leur pays dans cet ouvrage, vieux seulement de trente ans, où par ordre alphabétique les paroisses sont décrites dans chaque bailliage, où sont observées les mesures anciennes, où tant de choses font figure de restes d'un temps révolu. Aussi liront-ils avec intérêt la *Statistique* qu'à l'exemple des autres départements la Côte-d'Or donnera sous l'Empire. Combien précieuses nous sont aujourd'hui ces Statistiques! Combien utiles elles furent aux contemporains, telle, par exemple cette *Statistique* du département de l'Hérault, par M. Creuzé de Lesser, dont Stendhal rendit compte dans son *Courrier anglais* de la *New Monthly Maga-*

zine, récemment réuni par les soins minutieux de M. Henri Martineau :

La peinture tentante qu'a tracée M. Creuzé de Lesser du joli département dont Montpellier est le chef-lieu, si elle était répandue en Angleterre, suffirait à pousser maintes personnes, ayant un revenu de deux cents livres par an, à venir y passer, dans l'abondance, le reste de leur vie... A Montpellier... on paie pour une bonne chambre à coucher un franc par jour... déjeûner comprenant deux plats, le vin, etc., un franc; le dîner de trois services, deux francs, et un vin délectable à quatre sous la bouteille.

Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que Stendhal, besogneux par nécessité, se servit abondamment d'ouvrages de ce genre pour décrire dans ses *Mémoires d'un touriste* (1838) des pays qu'il n'avait jamais vus?

N'importe, l'élan était donné, la littérature régionaliste se faisait jour.

D'une part, les écrivains, fidèles à la tradition, continuent à voyager, un carnet de notes à la main, et Hugo accompagne ses descriptions d'illustrations échevelées, tandis que Flaubert (*Par les champs et par les grèves*) donne une description vivante et pittoresque de la Bretagne, alors presque inconnue du grand public; d'autre part, l'archéologie du moyen âge est née, occasion pour l'écrivain de nourrir ses descriptions et de faire, souvent à peu de frais, étalage d'érudition. Née au XVIIIe siècle, cette science devait prendre son essor au début du XIXe, grâce à Lenoir, conservateur du Musée des Monuments Français, qui fit tant pour répandre dans le public le goût de nos antiquités nationales. Dans les provinces, se fondent des Sociétés Archéologiques, telle la Société des Antiquaires de Normandie, qui, dès 1820, proposait une classification des monuments, et qui contribua si largement à rattraper le retard que notre pays avait sur l'Angleterre. En 1823, Arcis de Caumont (*Essais sur l'architecture religieuse du moyen âge*) établit les solides fondements de la science nouvelle; en 1831, la parution de *Notre-Dame de Paris* mit enfin le moyen âge à la mode.

La littérature de voyage s'en ressentit d'une façon fâcheuse. Ce ne sont plus qu'astragales et pinacles, chapiteaux et archivoltes. Quels précieux récits eût pu nous donner Mérimée

de ses voyages, au lieu de ces *Notes* sèches et précises, par lesquelles l'Inspecteur des Monuments Historiques rendait compte à son ministre de ses missions!

Heureusement, d'autres voyageurs jetèrent autour d'eux un regard plus compréhensif; Taine écrit ses *Carnets de voyage, notes sur la Province,* et son *Voyage aux Pyrénées,* illustré de façon si amusante par Gustave Doré.

§

Les chemins de fer, en facilitant les voyages, donnèrent naissance à toute une littérature, que nous appellerons ferroviaire. La première moitié du siècle avait connu de nombreuses éditions du *Livre de Poste,* où le voyageur pouvait lire, tous rideaux baissés, la description rapide du paysage alentour et des villes où s'arrêtait la voiture; les chemins de fer en continuèrent l'édition. Ils continuèrent longtemps, trop longtemps même ces publications, bien après que l'initiative privée eut lancé dans le commerce des guides autrement parfaits, et chacun se rappelle l'horrible agenda que les voyageurs d'un de nos grands réseaux trouvaient, avant guerre, dans les filets des compartiments des premières classes. Mieux inspiré, le réseau du Midi publiait un volume spirituellement illustré de dessins de Robida. Ces dernières années, les Compagnies ont adopté des modes de publicité différents et, à notre avis, infiniment plus heureux, comme la brillante exposition bourguignonne, organisée par le P. L. M., et celles, si nombreuses et si variées, qui occupent d'un bout à l'autre de l'année une salle spécialement aménagée de la gare Saint-Lazare.

L'initiative privée, disons-nous, suppléa magnifiquement à la carence des Compagnies. Comment ne pas citer la collection si importante, fondée en 1861 par Adolphe Joanne sous le titre d'*Itinéraire général de la France?* Ces volumes portent aujourd'hui le nom de *Guides bleus,* et M. Marcel Monmarché, qui préside à leur destinée, a su rester dans la ligne tracée par le fondateur. Ce fut ensuite (1865) les guides rivaux de Karl Baedeker, les guides Pol (1896), les guides Conty, etc., ces deux derniers consacrant une large place à la publicité. Les sociétés spéciales : Club-Alpin Français (1874), Touring-Club

de France (1890), Automobile-Club de France (1895), favorisaient ce mouvement, et la fin du XIXe siècle et le début du XXe produisirent de véritables voyageurs professionnels, visitant la France, région par région, département par département, pour la décrire à leurs lecteurs. Le *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet (Berger-Levrault) comporte quatre-vingts volumes dont le premier parut en 1893; l'œuvre touristique d'André Hallays est également considérable.

D'autre part, dans la littérature, le régionalisme, le « pays » prend une part de plus en plus grande, et le roman paysan n'est plus une exception comme du temps de George Sand; Flaubert, Maupassant, plus tard Barrès, sentent la force qu'ils acquièrent dans un contact étroit avec le terroir natal.

En même temps, des disciplines nouvelles s'ajoutent à l'archéologie, à quoi les auteurs de la deuxième moitié du XIXe siècle empruntaient surtout; l'histoire régionale apporte ses souvenirs, à laquelle s'adjoint l'histoire littéraire, tant il est difficile de parler de la Haute-Bretagne sans Chateaubriant, de la Provence sans Mistral; l'ethnographie, le folklore, science récente, dégagée par les études des Sébillot, des Saintyves, des van Gennep, apportent leur fertile alluvion; la géographie humaine, enfin, à quoi s'atache indissolublement le nom de Jean Brunhes, confère à nos livres du pays l'élément de vie, de vie profonde, de vie fixée au sol et en tirant sa sève, qui lui manquait. Comment ne pas rappeler, à ce sujet, la magnifique *Histoire de la campagne française* de Gaston Roupnel?

De nos jours, sans parler de ce roman provincial qui, du *Moulin de Frau* ou de *Jacquou le Croquant* d'Eugène Le Roy, jusqu'à *La Brière* de A. de Châteaubriant, *la Bourrine* de Marc Elder et la magnifique série des *Gaspard* d'Henri Pourrat, nous a restitué l'atmosphère des vieilles provinces françaises, tout en nous enrichissant des plus authentiques chefs-d'œuvre, sans même rappeler les livres récents, si pleins et si vrais, les *Livres de raison* de J. de Pesquidoux, on a vu, aux environs de 1905-1910, Adrien Mithouard publier dans sa revue, sous ce titre générique : *La Terre Occidentale*, des monographies de pays où l'âme de la Normandie, du Hurepoix, de l'Ile-de-France, du Vexin, de l'Aude, du Péri-

gord, était peinte par des écrivains comme André Gide ou François-Paul Alibert.

§

Ainsi fut donné un élan qui, en dehors d'ouvrages séduisants (*Images de Moux* de Jean Lebrau, *L'Enchantement breton* de A. Chevrillon, *Beautés de la Provence* de Jean-Louis Vaudoyer) aboutit à la publication, après 1920, de véritables collections parmi lesquelles il faut signaler tout particulièrement celle intitulée *Portrait de la France*, due à l'initiative de l'éditeur Emile-Paul, et où Alexandre Arnoux, André Chamson, Marc Elder, Albert Thibaudet, Edmond Jaloux, René Boylesve, Henri de Régnier, André Beucler, etc., etc., parlèrent des pays où ils étaient nés ou qu'ils avaient préférés. Magnifique effort et qui se continua par de plus vastes portraits, tels ce *Marsilho* par exemple où André Suarès a mis le plus sensible de sa nature et le plus accessible de son haut et grave talent, tels encore *Le livre de la Méditerranée*, de Louis Bertrand, et *Jeunesse de la Méditerranée*, de Gabriel Audisio.

Mais c'étaient là des œuvres purement littéraires, encore destinées à des élites peu nombreuses. Il était nécessaire qu'une vulgarisation se fit et qu'une nouvelle formule apparût.

L'illustration photographique devait y tenir une place de plus en plus importante. De 1902 à 1907, le Touring-Club de France publiait, sous la direction d'Onésime Reclus, la collection *Sites et Monuments*, in-4°, où le texte est présenté sous la forme un peu sèche des notices de dictionnaires géographiques, tandis que les photographies sont reproduites en simili-gravure. Chaque volume est consacré à une province.

Sous une forme voisine, l'éditeur Laurens commençait en 1906 la collection *Les Villes d'Art célèbres*, bientôt suivie (1911) des *Anthologies illustrées des provinces françaises*, collection particulièrement originale qui donne sur chaque région un choix très étendu de textes littéraires, qui la décrivent ou aident à en comprendre l'esprit.

Les progrès qu'apportaient l'héliogravure à la reproduction des photographies, l'héliochromie à celle des couleurs, amenèrent, après la guerre, la création de collections d'une pré-

sentation toute différente, présentation qui n'est pas sans imposer au texte certaines servitudes.

Les éditions Rey (B. Arthaud, successeur) eurent l'honneur d'innover en cette matière et de montrer la voie en 1921. Le succès de la collection des *Beaux Pays, Sites et Monuments, Arts et Paysages,* est garant de l'excellence de la formule. Des textes, dans lesquels, selon le génie de chaque auteur, la description cède parfois le pas à l'histoire, à la littérature, à la géographie, sont accompagnés d'un très grand nombre de photographies, environ une par page. Le volume est présenté sous une couverture en couleurs, due généralement à un bon peintre contemporain.

Les éditions Alpina, l'U. S. H. A., à Aurillac, adoptèrent, avec le plus justifié des succès, une formule analogue.

Récemment, les éditions de Gigord, substituant à l'héliogravure le procédé du typo-creux, ont lancé la collection *Gens et pays de chez nous,* où a paru le beau *Vivarais* de Louis Pize, la *Cornouaille* d'Auguste Dupouy.

§

Parmi les auteurs qui ont consacré leur temps et leur talent à ces travaux méritoires, les uns, comme M. Armand Got dans *Visages de la Gironde,* ont réuni, avec une minutieuse patience, des fragments de romans ou de poèmes; ils ont composé une sorte de marqueterie littéraire, faite des matériaux les plus divers, mais qui, finalement, donne une image flatteuse de la province qu'ils ont voulu peindre.

Ce procédé n'est peut-être pas le plus recommandable.

Si les *Visages de la Gironde,* grâce à l'érudition et au goût de son auteur, sont un excellent ouvrage, celui de MM. Prigent et Papy : *Paysages et Gens des Landes,* tout en restant intéressant, est plus décevant à cause d'un mélange de renseignements économiques, politiques et historiques dont les divers éléments ne sont pas peut-être très heureusement fondus.

D'autres écrivains, comme M. R. Cuzacq, auteur de l'*Adour,* et M. Géraud-Lavergne, dont les deux volumes sur *La Dordogne,* avec leur texte savant, historique, géographique et géologique, éclairé des plus merveilleuses photographies,

apparaissent comme une sorte de chef-d'œuvre, ont choisi une autre méthode.

Ici, la grande et belle rivière d'Auvergne, de Guyenne et d'Aquitaine, prise à sa source et suivie jusqu'à l'Océan (ses innombrables affluents servant aussi de voies d'exploration) fournit une sorte de fil conducteur, sur lequel roulent comme les grains d'un collier les paysages que toutes ces eaux traversent. Matériellement, cet ouvrage est la preuve que la photographie est un art. Littérairement, il est le fait d'un chartiste, archiviste départemental de la Dordogne, qui a mis vingt ans à le construire et qui a apporté à ce labeur, en même temps que la plus sûre érudition, un incomparable souci d'instruire tout en décrivant.

Notons en passant que de nombreux auteurs adoptent, comme fil conducteur, le fil même de la rivière et que c'est en suivant son cours qu'ils décrivent une région. Le procédé est d'ailleurs ancien et le renouveau de la circulation par eau, qui précéda au siècle dernier la création des chemins de fer, amena la rédaction d'une série de guides, depuis l'*Itinéraire ou passe-temps de Lyon à Mâcon par la diligence d'eau* (1818) jusqu'au *Voyage de Lyon à Avignon par le chemin de fer et le Rhône*. Remontant plus haut, rappelons que, pour faire apprendre la géographie au roi Louis XV, âgé de huit ans, et bien avant l'*Emile* et ses prescriptions de travail manuel, on lui faisait composer de sa main un petit livre décrivant les cours des rivières d'Europe (3). Citons la description, qui n'est point hors du sujet, du cours de la Seine:

> Cette rivière a sa source en Bourgogne, près de Chanceaux, à deux lieues de Saint-Seine, d'où coulant vers le nord, elle passe par Troyes en Champagne, où elle commence à porter bateau... entre en Normandie au-dessous de Mantes, passe à Rouen et va enfin se rendre dans la mer au Havre-de-Grâce, par une embouchure de trois lieues de large.

(3) *Cours des principaux fleuves et rivières d'Europe*, composé et imprimé par Louis XV, roy de France et de Navarre en 1718. A Paris, dans l'Imprimerie de S. M., dirigée par J. Collombat, Imprimeur ordinaire du Roy, Suite, Maison, Bâtimens, Arts et Manufactures de Sa Majesté. (Bibliothèque Nationale Res. G. 1068). L'achevé d'imprimer porte la date: Septembre 1718.

Enfin, une troisième catégorie d'écrivains a choisi ce que nous appellerons le « parti de la poésie ».

Le plus caractéristique de ces livres paraît être celui de Henri Pourrat, un des grands prosateurs français, qui, dans *Au Fort de l'Auvergne* (*Combrailles, Mont-Dore, Artense, Cézalier*) réussit à nous faire goûter jusqu'à l'air de cette terre, jusqu'à la liberté de ses cimes, jusqu'à cette virginité du monde encore cachée là-bas, au détour d'un col ou dans l'herbe d'une coulée. Ici, c'est à d'humbles détails, mais si précis et si charmants, qu'est laissé le soin de retracer les paysages :

De toute chose, l'hiver n'avait laissé que l'essentiel comme ce chardon-soleil, dans l'herbe, pareil à quelque immortelle de montagne. Il avait tout ramené à un tracé léger où ne manquaient que deux ou trois touches de couleur, un amas de tranchants cailloux, bruns, un genièvre sur un tertre, bleu de baies et laissant pendre une branche rouilleuse.

On encore :

Si loin que la vue s'étende, personne au blanc de soleil, comme si la terre ne connaissait plus ni le travail humain, ni la peine humaine. De pâles éclairages tournent, avec lenteur déplacés. On plane sur des pays d'air et de silence. Ces échines, ces flancs, ces fonds sont faits d'air même, d'un jour ou d'un contre-jour bleuissant, dans des verts à peine verts, des bleus à peine bleus, poudroyant d'argent et semblables, moins à des teintes qu'à des reflets, sous ce qui est moins une brume qu'une qualité plus fine de l'espace.

Chaque méthode a son intérêt, surtout quand ce sont des Pourrat, des Châteaubriant, des Pize, des Géraud-Lavergne, des Ramuz qui l'appliquent. Et nous ne choisirons pas entre tant de livres dont quelques-uns sont parfaits.

Aussi bien n'est-ce pas notre dessein.

§

Au cours de ce trop bref et très incomplet exposé, nous avons voulu seulement montrer que, depuis des siècles (car un des premiers portraits de la France, celui de Belle-Forest, date de 1647), il s'est créé peu à peu ce que M. André Berry (dont les poèmes auraient ici droit de cité) nommerait un

Trésor français et où tout ce qui touche à notre sol est aujourd'hui enregistré.

Malheureusement, ce Trésor est disséminé; il ne peut être consulté dans son magnifique ensemble de cartes, de gravures, de mémoires, de monographies, de romans, de poèmes, d'ouvrages illustrés et de témoignages d'amour.

Aucune bibliothèque n'existe qui centralise, qui permette d'apercevoir tous ces travaux dans leur ensemble, dans leur variété, où « de l'enfant amoureux de cartes et d'estampes » jusqu'à l'étranger en visite dans notre Pays, tous puissent, par la lecture ou l'image, se rendre un compte exact de la France, de ses mœurs et de ses paysages. La Bibliothèque du Touring-Club de France, qui semblerait appelée à remplir ce rôle, s'accroît surtout par dons et, privée de la plupart des livres anciens, est fort incomplète.

Pourtant, à défaut d'autre raison, celle que donnait Stendhal : « La peinture tentante qu'a tracée M. Creuzé de Lesser du joli département de l'Hérault suffirait, si elle était reproduite en Angleterre, à pousser maintes personnes à y venir passer le reste de leur vie », inclinerait à créer cette *Bibliothèque du Sol*.

La nécessité en est si forte qu'il y a quelques années, un professeur de français à l'Université de Dublin, M. Rudmose Brown, avait entrepris, sur une toute petite échelle, quelque chose d'approchant. Sous ce titre : *French Town and Country*, il avait publié chez Nelson une anthologie de prose et de vers où il s'était efforcé, par la reproduction d'œuvres littéraires françaises, de faire aimer nos paysages.

Mais une bibliothèque qui grouperait dans un classement commode tout ce qui a été décrit, gravé ou peint en France, à la louange de la France, de quelle aide ne serait-elle pas au tourisme (4)?

Il est question de réunir, dans le cadre de l'Exposition de 1937, une bibliothèque régionaliste qui, si elle est bien composée et judicieusement administrée, pourra combler cette lacune. A défaut de cette bibliothèque, un autre travail ne

(4) Il semble aussi que le ministre de l'Instruction Publique serait heureusement inspiré s'il substituait à des livres de prix peu intéressants un choix de ces monographies de pays.

s'impose-t-il pas d'ailleurs, qui serait moins ambitieux, mais dont l'utilité n'est pas niable? Il s'agirait de dresser et de publier l'*inventaire* au moins de ces richesses. Besogne immense, mais qui devrait tenter un jour un de ces archivistes qui déjà accomplissent dans les départements une besogne non moins précieuse et non moins ardue.

GUY LAVAUD et PIERRE MOREL.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Robert de Traz : *De l'alliance des Rois à la Ligue des Peuples* (Sainte Alliance et S. D. N.); Paris, Grasset.

Il y a quelques années, M. Robert de Traz consacrait un livre à l'*Esprit de Genève* (1), par quoi il ne faut pas entendre le vieil esprit genevois, souvent assez renfrogné et qui aime fort à se mettre en boule, mais l'esprit de collaboration internationale que certains hommes, venus d'un peu partout, s'efforcèrent d'acclimater sur les rives du Léman et de diffuser ensuite sur le monde. De ce souffle généreux, l'auteur se sentait lui-même animé. Sans doute avait-il raison d'en souhaiter le triomphe, mais tort de prendre ses espoirs pour des réalités.

Tout ce qui s'est passé depuis 1929 semble avoir ébranlé sa confiance. Chez beaucoup d'autres, il en a fallu moins pour la détruire. M. de Traz ne désespère pas encore, mais il en est à se demander si la Société des Nations tiendra le coup.

Cherchant à discerner ce qui se cache dans les brumes de l'avenir, il interroge le passé. Cela ne peut pas faire de mal. Cela peut même servir, à condition de ne point oublier que, pour la chose politique surtout, « comparaison n'est pas raison ».

M. Robert de Traz le sait bien. « L'histoire, écrit-il, ne se répète jamais exactement. Mais il est curieux et sans doute instructif de remettre en lumière des précédents un peu oubliés et de faire valoir des analogies ». **De l'alliance des Rois à la ligue des Peuples** établit un parallèle, à un siècle de distance, entre la Sainte-Alliance et la Société des Nations.

Les ressemblances sont frappantes: en 1919 comme en 1815, il s'agit de conjurer la guerre, de résoudre par des engagements internationaux, par une vaste fédération de vainqueurs

(1) Voir *Mercure de France* du 15 décembre 1929, page 712.

et de vaincus, le problème de la sécurité collective.

Les différences ne sont pas moins sensibles.

Dans la Sainte-Alliance, les souverains parlaient en maîtres. Ils prétendaient bien faire le bonheur de leurs sujets, mais sans les consulter. Ce qui les préoccupait surtout, c'était de consolider leurs trônes. Alexandre Ier lui-même, le tsar mystique et ami des hommes, qui, au début, avait rêvé sincèrement de régénérer le monde en le soumettant à l'empire de la religion, finit par devenir aussi réactionnaire que Metternich.

Après la guerre mondiale, c'est aux nations que s'adressèrent les marchands d'orviétan : les vainqueurs n'avaient-ils pas proclamé que leur victoire était celle de la démocratie et du droit sur le militarisme prussien? Ils eurent, eux aussi, leur prophète, et notre auteur n'a pas tort de dire que Wilson recommence Alexandre. Mais la mystique de Genève n'est pas celle de la Sainte-Alliance : à la monarchie absolue, au droit divin de 1815, c'est une idéologie républicaine qui fait écho en 1919. On se flatte d'avoir tué la diplomatie secrète. Désormais, les relations internationales ne seront plus dirigées par les gens de la Carrière, mais par des hommes politiques.

Les vieilles méthodes, avec leurs formes courtoises, leurs manières discrètes, leur ton de bonne compagnie, nous ont amenés, disait-on, à quatre ans de massacre. En instaurant sur le plan mondial un régime parlementaire, nous entendrons peut-être, de temps en temps, des éclats de voix, des coups de poing sur la table, mais les débats, au pis aller, se termineront par le vote d'une motion nègre-blanc, ce qui vaudra toujours mieux que des coups de canon.

Il serait cruel d'insister sur la réponse que les faits ont infligée à ces espoirs. Sans doute, nous n'avons pas encore la guerre, du moins en Europe. Mais si ceux qui mènent l'Europe et la S. D. N. continuent à marcher du même pas, nous risquons fort de ne pas mourir sans la revoir.

En rapprochant la Sainte-Alliance de l'institution wilsonienne, M. Robert de Traz voulait, nous dit-il, « montrer comment une coalition d'Etats enfin triomphants consacre le succès de ses armes et assure la paix en organisant les

relations internationales sur la base de l'idéologie qui a contribué à sa victoire ». Il constate que la Sainte-Alliance a duré quinze ans. C'est l'âge de la S. D. N. Cette dernière va-t-elle succomber sous les coups des nations totalitaires? Fascisme, bolchévisme, national-socialisme, sont-ils pour elle des ennemis aussi redoutables que libéraux et patriotes le furent, vers 1830, pour sa devancière?

Dans l'*Esprit de Genève*, M. de Traz avait bien vu quelques-unes des faiblesses, déjà manifestes en 1929, du système fondé par Wilson et ses successeurs. Il les résumait dans l'impossibilité d'organiser la paix sans un accord préalable sur l'essence de la civilisation, sans un certain synchronisme dans le développement intellectuel et moral des peuples. Mais il espérait qu'un « nouvel humanisme », fondé sur la « curiosité des différences », naîtrait des innombrables contacts auxquels préside la S. D. N. et finirait par rendre la guerre impossible. Je lui avais alors opposé le témoignage de Paul Morand, « technicien de l'exil ». Depuis lors, les mythes révolutionnaires, dans plusieurs pays d'Europe, n'ont cessé de se fortifier tout en évoluant. Leur influence accrue ne peut que rendre plus évident le défaut de synchronisme des peuples, leur désaccord sur l'idée même de civilisation. Pour la curiosité des différences, si louable qu'elle soit en littérature, elle conduit en politique, on ne le voit que trop, à la confusion de Babel.

Quand il examine les chances de durée de la S. D. N., M. de Traz les découvre dans le fait que, « par définition, elle refuse le combat ». Ce n'est pas très glorieux, mais c'est probablement juste. La Ligue de Genève a pour elle encore son caractère hybride, le nombre de ses membres et surtout — incontestable supériorité sur la Sainte-Alliance — son organisation permanente : « rien n'est plus résistant qu'une administration ».

Cela ne signifie pas que l'avenir de la S. D. N. soit assuré. En politique, dès que les idées entrent en jeu, il n'y a d'efficace que l'intransigeance. Que les idées s'inclinent devant les faits, j'y consens. Staline lui même s'y résigne. Mais la pensée ne doit pas, ne peut pas renoncer à la lutte contre une pensée adverse. En pratique, la tolérance est admissible, par-

fois même nécessaire. En doctrine, jamais. La tolérance doctrinale, c'est le mariage de la carpe et du lapin. Toute tentative de concilier des contraires équivaut, sur le plan de l'esprit, à la stérilité. On en voit un assez bel exemple dans le pacte genevois, dont le défaut, commun au traité de Versailles, est d'avoir voulu combiner au moralisme, à l'empirisme instinctifs des Anglo-Saxons, le rationalisme cartésien et l'esprit juridique des Français, avec, brochant sur le tout, la mystique puritaine de Wilson. Pour sauver la Ligue, il faut ou qu'une nation soit assez forte (je pense moins à la force matérielle qu'à la supériorité intellectuelle, au don de persuader) pour imposer à toutes les autres son idéologie, ou que l'humanité découvre, au-dessus des oppositions nationales, une manière de raisonner et de sentir qui obtienne un consentement unanime. Alors, on pourra transformer le pacte en une sorte de charte mondiale, de constitution universelle. Si l'on songe qu'il a fallu six cents ans à la Suisse pour arriver à faire vivre ensemble, sur un petit territoire et dans une harmonie relative, des populations différentes par la religion, la race et le langage, on se doute du temps que réclamera la pacification de la planète. Ecoutez un soir, à la radio, Paris, Londres, Berlin, Rome et Moscou successivement : vous jugerez si nous sommes prêts de nous entendre.

L'ouvrage de M. de Traz appelle, on le voit, la discussion. C'est un bon signe. Tout ce qu'il dit de notre époque mériterait d'être commenté et parfois contredit point par point. Nous n'y pouvons songer, car il y faudrait un volume. Rendons à l'écrivain cette justice que même, que surtout là où l'on ne partage pas son avis, on lui est reconnaissant du branle qu'il donne aux réactions du lecteur, en l'obligeant à s'interroger, à se répondre, à préciser, à confronter, à corriger ses propres vues.

Dans un livre où l'actualité et les pronostics se juxtaposent à l'histoire, on est naturellement moins tenté de résister aux considérations sur le passé qu'aux explications du présent et aux hypothèses qui visent l'avenir. Quand un événement a pris du recul, ceux qui le regardent le voient plus clairement, il leur est plus facile d'accorder leurs interprétations. Les réflexions de M. Robert de Traz sur la Sainte-Alliance m'ont

pleinement satisfait, car elles révèlent une véritable vocation d'historien. Les portraits — Alexandre, Talleyrand, Metternich, Castlereagh — sont particulièrement réussis : je comprends maintenant pourquoi, dans les romans de l'auteur, l'observation l'emporte si nettement sur l'invention.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

La Société des Nations et l'opinion britannique. — *Essays in Honour of Gilbert Murray*, Allen et Unwin. — Alfred Zimmern : *The League of Nations and the Rule of Law*, Macmillan. — Douglas Jerrold : *They that take the Sword, The Future of the League of Nations*, John Lane. — *Life and Letters To-Day*.

La société des Nations et l'opinion britannique sont un puzzle dont tout le monde pérore sans que personne soit informé. Ce n'est pas trop s'avancer que de dire que c'est l'un des sujets sur lesquels sont écrites le plus de sottises, les pires étant souvent proférées par ces oracles de la presse qui s'arrogent la mission de commenter les événements. Pour les lecteurs que la question intéresse vraiment nous signalons quelques ouvrages récemment parus d'après lesquels ils pourront se faire une opinion raisonnable.

Le Professeur Gilbert Murray vient de quitter la chaire de grec qu'il occupait à l'Université d'Oxford depuis 1908. A cette occasion, ses amis et ses collègues ont rassemblé en un volume des **Essays in Honour of Gilbert Murray** qui ont plus ou moins rapport aux préoccupations de l'éminent helléniste. Il en eut deux principales: Euripide et la Société des Nations. Il a donné des tragiques grecs de remarquables traductions dont la plupart furent jouées, et depuis 1923 il préside la League of Nations Union dont il reste l'inlassable animateur : il n'y a pas de gens plus militants que les pacifistes.

Laissant de côté les érudites études des humanistes, nous signalerons seulement dans ce volume la collaboration de Lord Cecil, de M. de Madariaga, du Professeur Zimmern et de Mr H. A. L. Fisher qui traitent de sujets relatifs à la Société des Nations. Lord Cecil disserte sur la forme qu'a revêtue en Angleterre la sympathie des partisans de l'institution de Genève et sur l'activité des groupements qui cons-

tituent la puissante League of Nations Union. C'est l'idée du Covenant qui intéresse particulièrement M. de Madariaga qui, lui-même, enseigna à Oxford jusqu'à la chute de la monarchie espagnole. Comme la pensée européenne se détourne de plus en plus de cette conception d'un droit absolu pour les Etats souverains de constituer une unité qui rendra toute guerre inutile, il s'ensuit que l'humanité doit d'abord s'organiser dans le but de créer une opinion éclairée et collective sur ses propres intérêts, et ensuite assurer la suprématie de ces intérêts sur ceux des nations encore ignorantes et qui leur seraient adverses. Le Professeur Alfred Zimmern qui passa quatre ans à l'Institut de Coopération intellectuelle à Paris relate les vicissitudes d'un projet qu'il mit en avant pendant la guerre avec quelques-uns de ses amis, et qui, du reste, leur était suggéré par l'exemple des Allemands; ceux-ci, persuadés qu'ils seraient vainqueurs, avaient commencé à échafauder des plans pour une organisation économique du monde sous l'hégémonie germanique. Le plan Zimmern proposait de convertir les divers conseils et commissions interalliés en un organisme économique qui opérerait internationalement. La coopération des Etats-Unis était indispensable, mais, à l'instigation de Mr Hoover, elle fut refusée. Il est certain que la Société des Nations aurait eu un caractère bien différent si elle avait été établie sur ces bases et avait eu à connaître des questions économiques autant et plus que des problèmes politiques. Saura-t-on jamais pourquoi Mr Hoover opposa son refus à ces améliorations de l'organisation interalliée et rompit bientôt toute collaboration avec elle? L'essai dû à Mr H. A. L. Fisher relate les premières séances du Conseil et de l'Assemblée de la Société des Nations.

§

Avec **The League of Nations and the Rule of Law, 1918-1935**, le Professeur Alfred Zimmern apporte une étude des plus perspicaces sur l'organisme de Genève. La guerre de 1914 démontra que les formes et les forces qui avaient réglé jusqu'alors les relations internationales demandaient à être reconstituées sur d'autres bases et selon un système nouveau. La Société des Nations naquit de ce besoin. Mais tous les

hommes ne sont pas enclins à adopter des mécanismes nouveaux : il en est en grand nombre qui tiennent à leurs habitudes d'esprit, à leur façon coutumière de penser, à leurs routines et qui sont incapables de concevoir ni changement ni progrès. Pour ceux-là, la Société des Nations est une institution qui, ne répondant pas à leurs penchants, n'a pas droit à l'existence. Le Professeur Zimmern démontre qu'elle est au contraire l'aboutissement d'une tradition, la conséquence d'une nécessité. Sans remonter de plus d'un siècle dans le passé, les diplomates avaient au lendemain des guerres napoléoniennes formé une sorte d'association entre les grandes puissances réunies à Vienne. On venait de créer une nouvelle carte d'Europe et les signataires du traité en garantissaient solidairement le maintien. Ce fut le « concert européen ». Mais au début du vingtième siècle, le concert était devenu singulièrement discordant. Les Etats-Unis, malgré la doctrine de Monroe, prenaient figure de puissance internationale, et le Japon visait à l'hégémonie en Extrême Orient. Nouvelle venue à l'unité en Europe, l'Allemagne prétendait jouer sa partie à sa façon et rompait brutalement l'équilibre. Devant son agression les nations firent bloc et durent s'entendre, s'accorder, coopérer, réunir leurs ressources pour la maîtriser, et cet accord apparaissait alors comme aussi nécessaire pour assurer une paix durable. Le refus du Sénat américain de ratifier le traité de Versailles rendit précaire le nouvel organisme; le départ tour à tour du Japon et de l'Allemagne l'affaiblit encore, si bien que la Société des Nations se révéla impuissante en des circonstances où son action aurait dû être irrésistiblement efficace. Il n'est pas sans intérêt de citer ici un passage du discours prononcé le 27 septembre 1918 par le Président Wilson; il reste d'une frappante actualité :

Nous n'acceptons pas la parole de ceux qui nous ont acculés à la guerre. Ce sont des Gouvernements sans foi, qui n'observent nul contrat, qui ne reconnaissent d'autre principe que celui de la force et de l'intérêt égoïste. Sans la garantie d'une Société des Nations, la paix du monde dépendrait en partie de la parole de gens qui se sont mis au ban de l'humanité. L'Allemagne devra donc se faire une réputation non pas au cours des négociations de paix, mais pendant

toute la période qui suivra, pour mériter d'y être admise, et il serait complètement fou d'abandonner à jamais le soin de garantir cette paix au bon vouloir d'un gouvernement allemand dont les précédents n'ont fait que parjurer leur parole.

Il ne semble pas qu'il y ait grand chose de changé depuis lors. Cette condamnation morale de l'Allemagne a pu récemment être répétée dans des termes identiques. La coopération internationale a rencontré d'étranges difficultés et ceux mêmes qui en étaient la veille les défenseurs s'en écartaient le lendemain, ou ceux qui ne la suivaient qu'avec tiédeur en devenaient soudain les champions ardents. Mr Zimmern n'est pas d'un optimisme excessif au sujet de l'avenir de la Société des Nations, mais il fait remarquer justement que, malgré ses faiblesses et ses impuissances, elle continue à grouper un nombre imposant de nations, à exercer une influence morale qui pourrait bien être de cette qualité impondérable contre laquelle se brise parfois la brutalité.

§

Douglas Jerrold, l'auteur de **They that take the Sword, *The Future of the League of Nations,*** est le petits-fils du célèbre D. W. Jerrold, l'un des fondateurs de *Punch* et jusqu'à sa mort directeur du *Lloyd's Weekly Newspaper;* il dirige depuis quelques années *The English Review* et il est l'un des administrateurs de la fameuse firme d'imprimeurs Eyre and Spottiswoode. Son livre est une des rares attaques contre la Société des Nations qui aient été publiées en Angleterre. La façon dont il pose la question indique tout de suite qu'il n'a aucun doute quant à la solution. En vue de quel but la Société des Nations a-t-elle été fondée? Il expose que le Christianisme offre non seulement une philosophie de la vie, mais qu'il a aussi produit une civilisation à laquelle s'appliquent ses principes. Il est la réconciliation entre Dieu et l'homme par le moyen de la foi et des œuvres. L'homme sert Dieu en développant dans la foi sa personnalité; mais il ne le peut qu'autant que sa personnalité reste économiquement, politiquement et socialement libre, et c'est une liberté qu'il est difficile d'assurer.

A chaque période de l'histoire de l'humanité, la liberté et le bien

social sont en constante opposition. Il suffit d'en donner comme exemple le droit de grève dans la sphère économique, le droit de s'insurger dans le domaine politique, et, dans le domaine moral, le droit de prononcer des vœux de chasteté et de pauvreté.

En détruisant les bases des sociétés qui l'ont précédé, en supprimant l'esclavage et son corollaire : le droit des gouvernements de disposer absolument de leurs citoyens, le Christianisme a accompli cette synthèse qui, loin d'avoir abouti, comme on le lui a reproché, aux guerres, aux épidémies et à l'anarchie du moyen-âge, a donné naissance au contraire à tout ce qui nous est devenu socialement précieux.

C'est du moyen âge et non de la Révolution française que le monde tient en héritage la conception révolutionnaire d'une Eglise qui n'est pas une théocratie, d'un Etat qui n'est pas une tyrannie, d'une économie qui n'est pas basée sur l'esclavage, d'institutions représentatives dans le cadre d'un système légal, avec une doctrine philosophique qui place Dieu dans le cadre de la nature et la religion dans le domaine de la recherche intellectuelle.

En établissant pendant quatre siècles de solides gouvernements centralisés qui supprimaient les libertés individuelles, «un monde nouveau venu de rois, de propriétaires et de pirates» a bouleversé cet équilibre. Nos intellectuels français nous ont habitués à ces critiques et à ces réactions qui ont été rares jusqu'ici en Angleterre. Pour son compte, Mr Douglas Jerrold est amené à faire une critique impitoyable des mesures qui furent prises après la guerre pour mettre ordre au chaos qui l'avait provoquée et qu'elle avait augmenté. Des hommes responsables du traité de Versailles il écrit :

qu'à une ignorance qui aurait fait sourire Metternich, ils ajoutaient une absence de cynisme, une naïveté dont il aurait pleuré. Les traités d'après la guerre ne se proposaient rien de moins fantastique que d'édifier un système politique mondial fermé, en l'absence d'un cadre moral établi, sans le soutien d'aucune tradition, d'aucun sentiment, d'aucun loyalisme et en défi direct au simple intérêt personnel de plus de la moitié du monde.

Ainsi fut créée la Société des Nations qui devait maintenir les peuples dans les attitudes où les laissait la guerre : simple

mécanisme incapable de réaliser l'idéal envisagé parce qu'il ne repose sur aucune base morale. Bien plus, il va à l'encontre des divers principes qu'il est censé maintenir. Son seul critère de justice est l'observation du Covenant au pied de la lettre, mais sans savoir décider si les rapports réciproques des gouvernements sont eux-mêmes justes et sans pouvoir fournir le moindre appui aux peuples dont l'existence est mise en péril.

L'auteur en donne comme exemples le Japon intervenant en Chine, devenue la proie des bandits, pour y rétablir ordre, autorité et paix, et l'Italie de qui les raisons d'intervenir en Abyssinie n'ont pas été convenablement examinées parce que, tel qu'il est actuellement constitué, le mécanisme de la Société des Nations ne peut pas fonctionner autrement. Somme toute, la Société des Nations est un tribunal sans code sur lequel s'appuyer, même lorsqu'il s'arroge des pleins pouvoirs. Quiconque, et à plus forte raison une nation, s'adresse à un tribunal extérieur pour redresser un tort, doit être sûr que non seulement ce tribunal a le pouvoir de faire respecter sa sentence, mais que son verdict s'inspire des principes en accord avec la morale de ceux qui ont recours à lui. La Société des Nations est donc réduite à ne s'occuper que des conflits entre litigants liés par les mêmes principes moraux ou à n'accepter pour membres que ceux qui professent ces principes. Ainsi constituée, la Société des Nations serait alors une garantie dans sa sphère contre la persécution politique et religieuse; elle pourrait également s'occuper des problèmes monétaires et économiques et se transformer en une société réellement internationale.

§

En septembre dernier, parut le premier numéro d'une revue qui prenait pour titre **Life and Letters To-day.** C'était de deux titres anciens faire un nouveau, car deux revues mensuelles les portaient, et aucune ne faisait ses frais tout en s'adressant à peu près au même public. Il semblait que la première fût sur le point de défaillir. Leur amalgamation permit de les sauver et nous leur souhaitons sous cette forme unifiée et trimestrielle le succès qui est dû aux deux direc-

teurs: Mr Robert Herring et Mr Petrie Townshend, qui conjuguent leur expérience et leur compétence.

Ils ont dit brièvement ce qu'ils veulent faire. La période d'après guerre a vu s'amalgamer ou disparaitre des périodiques littéraires et artistiques qui se targuaient d'être des organes indépendants. La parole risquait de rester exclusivement à des publications dont les jugements et les appréciations pouvaient subir des influences fâcheuses pour l'art et la littérature. MM. Herring et Townshend sont venus avec leur groupe se camper sur les pentes de l'Olympe pour barrer l'accès du sommet à ceux qui le profaneraient. Tâche délicate et dangereuse, mais les trois premiers numéros parus rassureront les plus inquiets. Il se peut, disent les directeurs, qu'un moment vienne où ils auront à créer une rubrique de « réaction »; pour le moment ils sont conscients de leur dette vis-à-vis du passé et de leur responsabilité envers l'avenir, et c'est pourquoi ils ont décidé de ne pas mourir afin de maintenir un moyen d'expression, un débouché pour ceux qui œuvrent en dehors de toute préoccupation commerciale.

Ils se défendent aussi de vouloir « faire moderne », de ce moderne qui n'est si souvent que « la mode d'un hier qui n'aura pas de demain. » Aujourd'hui est continu et il rattache au passé immédiat un présent qui est gros de l'avenir, l'avenir vers lequel la revue tourne résolument les yeux. Du reste la décision est fort sage avec une périodicité qui ne peut permettre de suivre de près l'actualité. Le but n'est pas de former de nouveaux groupes : il n'en est déjà que de trop; mais de sélectionner et de coordonner en vue de l'avenir. Choisir est toujours difficile et l'on peut se tromper avec la meilleure foi du monde et pour toutes sortes de bonnes raisons.

En tâchant de se garer de ces dangers, la revue se propose d'accueillir quiconque fait preuve d'originalité sans souci d'école ni de coterie, et d'imprimer ceux qui méritent d'être lus mais n'ont pas encore trouvé leurs lecteurs. Il s'agit moins de tenter des expériences nouvelles que de reconnaître ce qui s'accomplit qui en vaut la peine et de témoigner de la sympathie aux jeunes écrivains moins pour ce qu'ils

ont déjà fait que pour ce qu'on les devine capables de faire s'ils trouvent où s'exprimer, et ce sont ces débouchés qui leur manquent surtout actuellement : le terrain le moins caillouteux possible où la semence qu'ils jettent puisse germer, croître et fructifier.

Ces préoccupations nous rajeunissent. Ne nous reportent-elles pas aux premiers efforts du *Mercure* qui se mit en route avec les mêmes soucis et beaucoup plus modestement. Nos fascicules mensuels de trente-deux pages d'il y a quarante-cinq ans étaient infiniment moins imposants que ces épais numéros de près de deux cent cinquante pages avec tant de noms illustres ou déjà célèbres. Comme au *Mercure* des premiers temps, les collaborateurs appartiennent à diverses nationalités : anglais, américains, français, allemands, autrichiens, russes, polonais, italiens, et même aux races jaune et noire. C'est là un bel effort désintéressé qui mérite soutien et encouragement.

HENRY D. DAVRAY.

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

L'inspiration nationale dans les Arts. — L'Islam et la peinture. — Fresques fatimides. — Peintres modernes : Naghi, Saïd, Nimr.

Il est des heures, on l'a dit, où le nationalisme est une forme de l'esprit de liberté. Ces heures sont de celles que traverse l'Egypte. Sur le plan de la création intellectuelle ou plastique, non moins que dans le domaine politique, la jeune Egypte cherche à manifester sa plus secrète et plus essentielle exigence, ce message singulier que chaque race à l'heure de sa maturité délivre différemment.

Doués pour les arts plus que ne l'ont été la plupart des peuples du Proche-Orient, les Egyptiens, depuis l'Islam, ont vu leurs dons et leur génie doublement entravés par la tendance abstraite de la culture arabe et par l'interdiction coranique de créer des effigies à l'image de l'homme. Pendant mille deux cents ans, à quelques exceptions près, les arts ont été dirigés vers la décoration géométrique et l'ornementation stylisée : la fantaisie la plus subtile et la plus raffinée fleurit alors dans l'arabesque. C'est ainsi que, pendant plus de dix siècles, il n'y eut point, à proprement parler, de peintres

égyptiens. Ce n'est point ici le lieu de discuter les raisons pour lesquelles, seule, parmi les nations musulmanes, la Perse a vu l'éclosion d'un art pictural. Nous savons, il est vrai, depuis peu, que sous les dynasties fatimides, qui appartenaient comme les Iraniens au rite chiite de la religion mahométane, la vallée du Nil connut elle-même de curieuses représentations figurées de la personne humaine, ainsi qu'en témoignent, en particulier, les bois sculptés et peints du Palais des Fatimides, conservés au Musée arabe du Caire.

Au tout premier rang des témoins de l'étroite relation qui exista entre le style de l'Iran et celui de l'Egypte, il faut citer les **fresques** découvertes l'an dernier au sud du Caire par M. Gaston Wiet. Ces peintures faisaient, semble-t-il, partie de la décoration murale d'une alcôve octogonale exiguë, surmontée d'une coupole plate. (Peut-être s'agissait-il d'un *Hamam* ou salle de Bains). Les fragments comprennent les parois de trois arcades, où figurent des personnages accoutrés et coiffés à la mode iranienne. Un buveur enturbanné, revêtu d'une robe à ramages écarlates, assis, jambes croisées, selon l'usage familier aux Persans, tient à la main un gobelet. C'est ainsi que l'on imagine souvent le poète Hafiz. La composition est sertie d'une rangée de perles blanches sur champ noir. Ailleurs, l'on distingue les traits d'un visage féminin, ainsi que des oiseaux affrontés, des lièvres, un rapace, parmi des entrelacs et des rinceaux d'un ton de rouge agréable.

§

Etouffé pendant dix siècles, le génie pictural des anciens Egyptiens et des Coptes semble s'éveiller aujourd'hui. Depuis vingt ans, l'Egypte a vu se former une jeune école déjà vivante et vigoureuse. Mentionnons ici les plus marquants de ces artistes : les sculpteurs Moukhtar et Farag, les peintres Naghi, Sabbagh, Saïd, Ayad et Nimr...

En Moukhtar, l'Egypte vient de perdre un statuaire puissant et passionné. Son œuvre, ainsi que celle de Sabbagh, est trop connue en France pour qu'il me soit besoin d'en rappeler ici les qualités maîtresses. Le mérite singulier de **Naghi** est d'avoir le premier tenté à renouer la tradition interrompue des artisans pharaonniques. C'est dans le passé le plus lointain de sa race que ce peintre authentique a cherché ses direc-

tives et son inspiration. Sans archaïsme ni pédanterie, il a mis dans ses compositions amples et rythmées autant de savoir que de cœur. Quoique la noblesse calme de ses figures l'apparente parfois à Gauguin, son œuvre conserve toujours un accent personnel. Dans la vaste composition qui orne l'une des salles du Parlement Egyptien, Naghi nous montre l'Egypte debout sur un char, hiératique mais vivante, parmi le cortège des enfants et des hommes, dansants et chantants. Ils sont tous là, pareils à ceux des fresques pharaonniques, mêlés familièrement dans leur simplicité quotidienne, vaquant aux travaux des champs et de la ville: fellahs, artisans et musiciens, profilés sur le jour et la falaise fauve.

Quoique de race turque, **Mahmoud Saïd** n'est pas moins égyptien que Naghi. L'Egypte du soleil et des sables, l'Egypte du jour obstiné, l'Egypte des nuits désaltérantes, l'Egypte du silence, imprègne, comble, enlumine et magnifie chacune de ses toiles par sa seule présence. Entre des pôles de lumière, Saïd évoque ses tertres, ses lagunes, ses *flaches* rimbaldiennes, ses lieues de silence, ses dunes vacillantes : toute la faune étrangement étonnée, tout le poids d'un Orient mû par la seule magie. Il y a quelque chose ici qui vient de par delà l'ombre : un suspens.

Les courbes répondent aux courbes. La terre sourde, brune et mordorée répond à l'outremer du firmament, que criblent, noirs et circonflexes sur les stèles bleues, les gypaètes... Et trois vieillards consternés portent en terre la « fiancée » morte, cependant qu'une noire pleureuse hurle et hulule contre le ciel. A tant de nostalgie s'ajoute, çà et là, ce goût malicieux d'humour amer et tendre qui vient du terroir de *Goha :* préfigure égyptienne et paysanne de Charlot. Cet art exact n'est pas exempt d'une certaine grâce et d'une perversité discrète. Un regard attentif y réveille des ailes et des chuintements dans l'ombre. A fréquenter ces mulâtresses, ces métisses aux yeux glauques, aux cheveux crépus, aux perruques d'or; devant ces chairs d'où suinte la lumière, ces ventres de cuivre, polis et vernissés, on éprouve quelque malaise. Ailleurs, ces pêcheurs, ces nageurs, ces marins pétillent de vie parmi les écailles du fretin miraculeux. Mais cette truculence n'est jamais triviale.

En dépit d'un métier qui n'ignore rien des efforts de Cézanne ou de Rouault, Saïd demeure un primitif, aussi proche de Breughel et de Gozzoli que de Rousseau-le-douanier, par la fraîcheur du sentiment. Mais c'est un primitif égyptien, comme il en existe encore parmi les peintres ambulants qui décorent de touchantes imageries les vieilles échoppes du bazar, ou comme ces pâtissiers villageois qui façonnent de naïves poupées de sucre peint, et les habillent de fanfreluches multicolores. (Quel ravissant Musée d'Ethnographie et de Folklore MM. Munier et Bœglin ont pu grouper à la Société Royale de Géographie du Caire avec des trouvailles de ce genre!)

Auprès de Saïd et de Naghi, je veux citer **Amy Nimr** qui syrienne d'origine, s'apatrie intimement à l'Egypte où elle vit, et dont l'œuvre toujours me trouble étrangement. Les compositions récentes de cette artiste, ses cavaliers du *Darb-el-Arbaïne*, marquent une évolution significative de sa technique, toujours consciente et concertée : ici s'affrontent et se fécondent les tendances antérieures; ici s'affirme le propos du peintre qui est de rendre irréel le vrai, comme ce fut celui des *Renaissants* de rendre l'imaginaire vraisemblable. Nous entrons en ce « règne de l'inhumain qui naît de la rigueur et de la pureté dans les choses humaines ». C'est ce qui donne aux œuvres d'Amy Nimr ce pouvoir inquiétant, comme d'une présence évoquée par l'incantation. Il y a dans certains de ses portraits je ne sais quelle nostalgie dans le dépouillement qui surprend. Elle fuit ce qui n'est que le prestige passager des jeux de la lumière. Ces grands visages calmes émeuvent par leur ferveur intérieure, qui n'emprunte rien aux accidents de l'heure et du lieu. Le jour qui s'accumule sur les tempes, les méplats, filtre des parois du masque poreux. Les choses les plus évidentes revêtent, magnifiées, une grandeur austère. Ces pommes de marbre dense sont pleines et pesantes, ainsi que ces raisins épais, ces citrons et ces poires, qui s'étagent en un équilibre monumental.

Par sa force contenue, son élan contrarié, Amy Nimr évoque Michel-Ange. Moderne, elle n'a ni l'emphase de Chirico, ni la cruauté de Dali. Elle n'est pas orientale dans le sens erroné qu'on prête au mot pour désigner un pittoresque frétillant, criard et bigarré. Mais, par la noblesse et la gravité parfois

tragique de ses attitudes, elle s'apparente naturellement à l'Orient des Mages : Hiram et Salomon. Elle regarde autour d'elle : le moindre *Nubien* devient un Dieu. Cette paysanne qui allaite son enfant s'impose à nous sous le nom de *Maternité*. Ce *fellah* revêt la grandeur des types achevés de l'art classique.

Dans toutes les tentatives d'Amy Nimr, et dans ses métamorphoses, je retrouve la quête même d'une essence intemporelle et qui, parfois, arrête, dans la plénitude de l'instant, cette durée que rien ne fixe.

GEORGES CATTAUI.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Louis Roussel : *Les Ecueils du Voyage en Grèce;* Libre, Montpellier. — *L'Hellénisme contemporain;* Ministère des Affaires étrangères, Athènes. — Angélos Sikélianos : *Le Testament d'Eleusis;* Ta Néa-Grammata, Athènes. — Ilias Voutiéridis : *Orphika*, Athènes. — Helli Lambridis : *Eupalinos, traduction;* Typ. Mousiados, Athènes. — C. Palamas : *Trisseugéni.* — Mémento.

Dans une conférence faite à Montpellier en juillet 1935, et qu'il intitule avec l'humour caustique qui le caractérise : **Les Ecueils du voyage en Grèce,** M. Louis Roussel (*Libre*, n°ˢ 156, 158, 160), insiste fort spirituellement sur un certain nombre de travers français, dont la Grèce et les Grecs d'aujourd'hui sont victimes. Le Français, en général, ne veut voir la Grèce qu'à travers ses lectures, et son bagage livresque l'empêche de discerner la réalité actuelle des êtres et des choses. Cet acharné Latin, qui n'est souvent latin qu'à demi, oublie délibérément que les Latins n'ont fait que copier les Grecs. Noble erreur : de déformation en déformation, nous en sommes arrivés à l'incapacité de voir le présent, de l'apprécier pour ce qu'il vaut, de rendre hommage à ses mérites. En fait, le voyageur français en Grèce s'obstine à vouloir reconstituer le passé, dont il tient essentiellement à s'exagérer le prestige à travers les ruines qui en portent témoignage, mais qui ne sauraient donner une idée vraie de la vie antique, précisément parce qu'elles font partie du présent ,et qu'elles ont pris un aspect très différent de ce qu'elles furent à l'état de neuf. Il nous semble cependant, selon notre expérience personnelle, que le meilleur moyen de comprendre quelque chose à la Grèce antique est de regarder avec sympathie la

Grèce d'aujourd'hui, la Grèce vivante. En vérité, nous avons joué un bien mauvais tour aux Grecs, en leur inculquant notre funeste archéomanie. Authentiques descendants de leurs grands aïeux, ils ont hérité de leurs qualités et de leurs défauts, mais il ne sont en rien inférieurs aux Occidentaux, dont ils acceptent si volontiers les leçons.

Ce qui a enrichi la civilisation romaine, ce n'est pas seulement l'ingéniosité artistique des Hellènes, mais aussi l'esprit industrieux des Celtes. Rien n'a changé, et les Grecs d'aujourd'hui ne peuvent, pour la technique scientifique, se passer de l'Occident. Ils n'en ont pas moins transformé, en moins d'un siècle et à travers les plus cruelles vicissitudes, un village de trois cents habitants à peine en une capitale de près d'un million d'âmes. En même temps, ils ont créé un mouvement littéraire, qui a fait surgir quelques hommes d'un véritable génie et enfanté quelques chefs-d'œuvre.

C'est pourquoi il faut saluer bien bas la vaillante initiative de Mme Henriette Avatanghelos et de M. Tellos Agras, qui ont entrepris, avec l'appui des pouvoirs publics, de présenter au lecteur européen une série d'études sur les diverses manifestations littéraires et artistiques de la Grèce moderne, sur la vie urbaine et rurale, sur les beautés naturelles du pays, sur l'histoire et l'archéologie. **L'Hellénisme contemporain** paraît mensuellement depuis novembre dernier, et il est rédigé dans la langue que les Grecs considèrent à juste titre — touchant hommage! — comme l'organe littéraire international par excellence, c'est-à-dire en français. La revue compte près de cent pages, et donne de nombreuses traductions empruntées aux meilleures œuvres contemporaines en prose et en vers. De substantielles notices bio-bibliographiques y sont annexées. Le lecteur a ainsi pu faire successivement connaissance avec l'œuvre de C. Théotokis (*La Vie et la Mort de Karavella*), de Cambouroglou (*La Veilleuse de Dionysos*), de Paulos Nirvânas (*L'homme et l'Ane*), de Travlantonis (*Près du puits*), de Spyros Mélas (*L'homme de la loi*), de Alex. Moraïtidis (*Arphanoula*), de Papadiamantis (*La glaneuse*), de Karkavitsas (*La Mer*), de Vlakhoyannis (*Le peuple poète*). Les poètes ne sont pas oubliés. *L'Hellénisme contemporain* a successivement publié des

poèmes de Palamas, Malacassis, Provelenghios, Embiricos-Coumoundouros, St. Daphnis. Les lecteurs de nos chroniques ont pu prendre plus ou moins nette connaissance de ces noms illustres. C'est pourquoi nous n'ajoutons aujourd'hui aucun commentaire à leur énumération. Nous insisterons plus spécialement sur une page déchirante de Kontoglou consacrée à son pays natal d'Asie-Mineure (*Miroloï*) et sur une curieuse étude de M. P. Kanellopoulos : *La Société spirituelle grecque*. Ce qu'il dénomme « société spirituelle » repose sur la création de valeurs conventionnelles, capables d'être acceptées par un ensemble de personnes instruites et de leur servir de lien, comme il est advenu en France au XVIIe siècle. Les Phanariotes furent sur le point de créer en Grèce une telle société, sur la base des idées de Koraïs; le *catharévousisme* stérile ruina cet embryon, qui jusqu'ici ne parvint pas à ressusciter, malgré les cercles d'intellectuels qui se sont récemment formés autour de Palamas et de Sikélianos.

L'existence d'une société spirituelle, dit M. Kanellopoulos, exige une forme supérieure de langue écrite et parlée, qui utilise comme première source la langue du peuple, et peut par suite être reconnue par la plupart tout au moins des éléments instruits du pays.

Par ailleurs, M. Kanellopoulos rappelle que « l'enseignement prématuré aux enfants d'une seconde langue, différente de leur langue maternelle, produit de graves lésions, des dislocations intellectuelles ».

Avec une pénétration remarquable, M. Kalliaphas, éducateur et philosophe, définit dans *Caractères et types psychologiques* les tendances actuelles de la conscience humaine. C'est l'extraversion, dit-il, qui régit la vie contemporaine, et l'intraversion, c'est-à-dire la pratique de la vie intérieure, n'est qu'une rare exception. L'on se donne au monde extérieur; le sens religieux s'obnubile, et la sérénité disparaît. L'équilibre moral de l'âme se trouve détruit. Pour l'éminent penseur, le trouble de la conscience est à la base de la crise économique actuelle. Il espère que les nouvelles générations se tourneront de plus en plus vers la concentration intérieure, et récupéreront ainsi les énergies, que la tendance à la dispersion a gaspillées.

Dès son premier numéro, *L'Hellénisme contemporain* publiait, dans un sentiment analogue, un fragment de la trilogie dramatique, *Asclépios*, que Sikélianos se propose de faire représenter, cette année, au théâtre antique d'Epidaure, le plus imposant et le mieux conservé de tous les théâtres anciens de la Grèce. La musique en sera composée par M. Mitropoulos.

Nous avons plus d'une fois tenté de définir ici le grandiose idéal de Sikélianos, qui, par un contact étroit avec le peuple, rêve de créer un nouvel équilibre psychique, social et même politique, sur la base de l'orphisme antique restauré. Ce rêve vaut pour la Grèce et aussi pour tout l'Occident. Sikélianos à Delphes invitait les Grecs à retrouver leurs origines et à méditer sur les amphictyonies d'autrefois. Si les Français voulaient bien, de leur côté, remonter vers leur plus authentique passé, ils y trouveraient le Druidisme qui est le propre frère de l'Orphisme. Alors l'œuvre entreprise par Sikélianos prendrait pour eux tout son sens, et cesserait de leur apparaître seulement comme une reconstitution pittoresque de l'antique, sans portée directe.

C'est dans le sanctuaire même d'Epidaure que se déroule l'action de la trilogie d'*Asclépios*, dans la première moitié du v[e] siècle ap. J.-C. La lourde atmosphère romaine et le fanatisme byzantin se combinent pour opprimer l'âme grecque progressivement détachée des purs principes de vie transcendante. La figure centrale du drame est l'athlète Hégésias, un pur Hellène, qui rêve d'un retour à l'intégrale santé de l'âme et du corps, et qui se dévoue à son rêve jusqu'à en mourir. Dans la première partie de la trilogie, dont *L'Hellénisme contemporain* publie un fragment d'un lyrisme magnifique, Hégésias est porté devant la statue d'Asclépios pour y être interrogé par les prêtres, à qui il raconte l'origine de son mal.

C'est l'heure des prières, chante ensuite le chœur des prêtres. Et comme la lune qui, pendant le jour, presque invisible, maintenant commence à teindre d'or la terre entière, c'est ainsi que la Piété peu à peu remplit nos âmes.

Sikélianos est venu du pays des Sources. Il sait comment

naissent les dieux, et il s'ingénie à deviner comment ils peuveut renaître, sous des formes imprévues, de leurs sources éternelles. Si de Delphes il est descendu jusqu'à Eleusis, s'il a médité tout au long de la Voie Sacrée, c'est que dans son esprit le culte d'Apollon se doit lier étroitement à celui de la Terre-Mère. Aussi bien, vient-il de prononcer à Eleusis même, au milieu d'une élite de disciples fervents, quatre homélies d'une portée toute initiatique et que reproduisent les *Néa Grammata* (n°ˢ de janvier, février, mars 1936) : **Le Testament d'Eleusis.** C'est parmi les pins qui bordent la Voie sacrée que Sikélianos prit la parole, le 10 novembre dernier, pour sa première prédication. La seconde fut prononcée le même jour dans le Telestérion d'Eleusis, et les deux autres eurent lieu au même endroit, l'une le 1ᵉʳ décembre, l'autre le 29 du même mois. Ces conférences constituent le *Testament d'Eleusis.* Elles visent à tirer des profondeurs du Temps, de la Terre grecque et des âmes un élément de purification, de vie intérieure et de liberté totale. Elles cherchent à restaurer le sens de l'Unité humaine, qui est inclus dans toute poésie vraie. Pour Sikélianos, la Poésie est la régulatrice suprême du sens de la Vie. C'est qu'il prétend aborder le problème total de l'Homme et qu'en cherchant à retrouver, par la vertu de l'intuition spirituelle, la pure âme grecque à l'état naissant, il se préoccupe en même temps du salut de l'Humanité tout entière. Le rationalisme matérialiste, le mécanicisme scientiste ont noué autour des consciences des liens qu'il s'efforce de rompre, pour rétablir la communion directe avec l'Esprit. C'est pourquoi sa première homélie fut consacrée à l'histoire mystique des Sanctuaires et en particulier de celui d'Eleusis. Sikélianos est le Poète-prophète de l'Hellénisme transcendant. Littérairement parlant, sa grande leçon est éminemment salutaire. Elle répudie absolument les régressions *catharévoussistes,* les vaines mosaïques d'imitation pure, les reconstitutions archéologiques de fantaisie, sans lien avec la vie. Cette leçon, à n'en pas douter, portera ses fruits. Les **Orphiques** de l'excellent poète Ilias Voutiéridis, qu'imprègne une délicate émotion naturiste, et les plus récents poèmes delphiques d'un jeune de talent, M. Phoibos Delphis, en portent témoignage.

L'effort de Sikélianos est essentiellement tourné vers l'avenir. A ce titre, il ne pouvait négliger Paul Valéry. Précisément Mme Hellé Lambridis lui a demandé d'écrire la préface de sa récente et brillante traduction **d'Eupalinos**, et il en a pris prétexte pour raconter une conversation qu'il eut naguère avec le Maître français, à propos justement d'*Eupalinos*, mettant ainsi en relief tout ce que les idées de Valéry peuvent apporter de fécond à sa propre synthèse.

Saluons cette aurore, et saluons en même temps une fois de plus le grandiose couchant de Costis Palamas, dont on vient de fêter le glorieux cinquantenaire d'activité intellectuelle. Du cœur de l'Hellénisme entier un hommage unanime est monté vers le grand Poète, dont l'auguste vieillesse reste si étonnamment féconde, et qui fut l'écho sonore d'une époque de vicissitudes autant que de merveilles. De l'étranger des voix amies ont également parlé. Tagore, Unamuno, Edouard Herriot n'ont-ils pas salué tour à tour en Costis Palamas un Prince du Verbe, l'un des plus grands qui depuis un demi-siècle aient illustré l'Europe. Dans un courageux article des *Athinaïka Néa*, M. Grégoire Xénopoulos, dont les succès à la scène ne se comptent plus, rétracta son jugement d'il y a vingt ans, à propos de **Trissevyéni**, qui vient de triompher au Théâtre Royal d'éclatante façon, et de démontrer ainsi que son auteur est aussi un grand génie dramatique. Cependant, la pièce écrite en 1902 avait été représentée en 1915 et n'avait pas réussi. Il y a dans le drame de Palamas une incontestable grandeur. C'est la tragédie de la liberté du choix en amour et de la liberté tout court contre tous les préjugés. L'action se déroule dans un village des environs de Missolonghi, région natale du poète. Maudite par son père pour avoir épousé celui qu'elle aime, et qui est le fils d'un implacable ennemi, Trissevyéni prétend, en l'absence de son mari, marin de profession, rester libre de toutes ses actions en dehors de la fidélité conjugale. Mais un camarade de l'époux la dénonce à ce dernier, qui accourt et lui fait de violents reproches. Elle nie l'évidence et provoque ainsi le départ de son mari. Alors elle s'empoisonne. De ce fait-divers, Palamas a tiré une impressionnante et magistrale figure, qui est en même temps le plus riche des

symboles. Nul salut spirituel hors de la liberté, hors de la vérité non plus...

Mémento. — Le théâtre grec a manifesté, au cours de 1935, une vitalité digne de tous les éloges. *Ainsi va le Monde*, comédie de M. Xénopoulos, passe pour être la meilleure de l'auteur, et *Papa s'instruit*, de Spyros Mélas, a tenu longuement l'affiche. M. Bogris a donné *Son Excellence mon gendre*, et M. Synadinos a fait applaudir *Hier, aujourd'hui et demain*. M. Synadios n'excelle pas moins dans le drame que dans la comédie et l'on sait, depuis son heureuse adaptation à la scène de *L'Erotocritos*, que son habileté est extrême. Il vient de réaliser le tour de force de faire représenter un *Don Quichotte*, qui porte à méditer sur la crise morale actuelle. C'est le problème moral de l'après-guerre et en particulier la question de l'émancipation féminine qui a inspiré à M. Nicoloudis son beau drame de *La Fuite*, cruel et vrai. Cette pièce parfaitement charpentée semble bien faite pour réussir à la scène. Nous espérons y revenir.

Du côté des récits en prose, la production garde toute son importance. A travers les influences subies, françaises et russes pour la plupart, le Roman néo-grec prend figure originale... Nous aurons sans doute à lui consacrer de plus longs commentaires. M. Théotokas nous donne une édition définitive de son *Argô*, où figures, scènes et tableaux s'offrent à nous dans un grouillement de vie intense, mais sans aucun lien apparent. C'est là une peinture très poussée des milieux universitaires. Dans une tendance analogue à l'accumulation des détails dans une fresque touffue, M. Th. Castanakis, dans *Megalo Astoi*, se fait l'interprète de la vie athénienne d'aujourd'hui. Les quinze récits très vivants que M. Strati Myrivilis nous offre dans *To prasino Vivlio* ne peuvent que grandir la juste renommée de l'auteur de *De Profundis*. Les écrivains grecs d'aujourd'hui ne nous font grâce d'aucune des misères de la vie. Théotokis a fait école. Il n'empêche que le gros roman de Mme Lilika Nakos marque de fortes qualités d'observation et d'analyse. C'est une œuvre frémissante et toute de pitié. Mais l'extrême abondance n'est-elle pas un défaut? Avec Mme Cléaréti Dipla-Malamou, nous pénétrons dans le mystère des âmes féminines. *Gynaikeies Psykhes* est une œuvre à retenir et à méditer. Mme Irène l'Athénienne conte avec un charme émouvant dans *Epokhes* diverses saisons de sentiment.

Et voici une œuvre d'un autre ordre, toute consacrée à la Mer, à sa vie, aux êtres qui la peuplent, aux hommes qui lui ont livré leur existence : *T'Alieftika*, de M. Costis Bastias. Il n'avait rien été publié d'aussi attachant depuis les *Histoires des Iles* d'Eftaliotis,

les *Contes de la Proue* de Carcavitsas et les récits d'Angelos Tanagras.

A plus tard les sonnets et poèmes de Melissanthi (*I Phlegoméni-Vatos*), qui rendent un son très personnel, parfois profond, et la très instructive étude de M. G. Valétas : *Ta Néa Lesbiaka Grammata.*

Ta Néa Grammata s'affirment comme l'une des meilleures revues de l'heure présente. Lire (décembre 1935) *O Delphikos Sikélianos*, par Th. Xydis; (mars 1936) *O Kalvos*, par Costis Palamas et (février 1936) *Gymnopaidia*, poème de G. Séphéris. Lire également à *Kritikes Selides* (février 1936) de beaux vers signés N. Kazantzakis et L. Alexiou, à *Phylla Technis* (février 1936) la suite des poèmes de M. Dimakis à *Paneggypta* (1er février 1936) *Apo ti naftiki mou Zoï*, par Emm. Mavroyannis.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

René Vanlande : *Croisière dans l'Océan glacial arctique.* (Orcades. Féroé, Islande, Jan Mayen. Spitzberg. Norvège); Peyronnet. 12 »

Art

Gisèle Freund : *La photographie en France au dix-neuvième siècle*, essai de sociologie et d'esthétique. Avec 24 reprod. photographiques h. t.; La Maison des Amis des Livres. 24 »

Esthétique

Georges Mottier : *Le phénomène de l'art;* Boivin. 20 »

Ethnographie, Folklore

Geneviève Dévignes : *Douze chansons champenoises;* Bourrelier. » »

P. Lester et J. Millot : *Les races humaines.* Avec 23 figures; Colin. 10,50

Gastronomie

Curnonsky : *Lettres de noblesse.* Préface du Docteur de Pomiane. Croquis et lithographies d'Edy Legrand; Société anonyme des Caves et Producteurs réunis de Roquefort, Roquefort (Aveyron). Les Editions nationales, 10, rue Mayet, Paris. » »

Histoire

Charles Diehl et Georges Marçais: *Le Monde oriental de 395 à 1081.* (*Histoire du Moyen Age*, tome III) (Coll. *Histoire générale* sous la direction de Gustave Glotz); Presses Universitaires. 60 »

Jean Jacoby : *La Pucelle d'Orléans. Fille au grand cœur, Martyre et Sainte;* Mercure de France. 15 »

Edouard Krakowski : *La France et sa mission*, essai de synthèse

historique par un étranger; Mercure de France. 15 »

Arturo Labriola : *Le crépuscule de la civilisation. L'Occident et les peuples de couleur;* Mignolet et Storz. 20 »

Enno Van Gelder : *Histoire des Pays-Bas.* Avec une carte; Colin. 10,50

Littérature

Gabriele d'Annunzio : *Le Dit du sourd et muet qui fut miraculé en l'an de grâce 1266;* L'Orleandro, Rome. » »

F. Chaffiol-Debillemont : *Jeux d'ombres* (Variétés bibliophiliques. Sénac de Meilhan. Le cœur de Marat. De Barrès à Montorgueil. Vallès et Séverine. Germain Nouveau. Chételat contre Hugo, etc.); Messein. 15 »

Edouard Corbière : *Le Négrier.* Préf. de Ch. de La Morandière. Illustré de 8 pl. h. t.; Edit. Jean Crès. 15 »

Divers : *Psychologie et mystique de l'amour.* (Coll. *Etudes carmélitaines*); Desclée De Brouwer. » »

Ernest Feydeau (attribué à) : *Mémoires d'une jeune fille de bonne famille.* Illust. de François Quelvée; Edit. Jean Crès. 15 »

Jean-Louis Perret : *Littérature de Finlande.* (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines*) ; Edit. du Sagittaire. 15 »

Toyohiko Kagawa : *L'archer tirant contre le soleil,* autobiographie romancée, traduit par Mme Ch. Guillon; Edit. Je Sers. 15 »

Divers : *L'Enfer des Classiques,* poèmes légers des grands écrivains du XVe au XVIIIe siècle recueillis et annotés par Pierre Dufay; Edit. Jean Crès. 12 »

Wladimir Weidlé : *Les abeilles d'Aristée,* essai sur le destin actuel des lettres et des arts; Desclée De Brouwer. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Bernard Newmann : *Espion. Un officier anglais au G. Q. G. allemand, 1915-1918,* traduit de l'anglais par M. et Mme Georges Artaud-Payne; Nouvelle Revue critique. » »

Pédagogie

Ludovic Cassan : *Chansons pour nos écoliers. Notes sur l'enseignement du chant choral à l'école primaire.* Illust. de Pierre Rossi; Edit. Septimaniennes, Narbonne. » »

Philosophie

Docteur Pierre Janet : *L'intelligence avant le langage;* Flammarion. 12 »

Poésie

Charles Autrand : *Méandres;* Messein. 8 »

Clodion Bauquier : *Hamid Erréis.* Dessins à la plume par l'auteur; Revue Moderne des Arts et de la Vie. 15 »

Georges Day : *Au miroir de Narcisse;* Messein. 12 »

Paul Fontan : *Quelques vers;* Edit. Cosmopolites. » »

Charles-Philippe Forestier : *Synthèse;* Edit. Debresse. 12 »

François Franzoni : *Le bois sacré;* Stock. 12 »

Pierre-Henri Pascal : *Seul avec mon rêve;* La Jeune Académie. » »

Marie de Sormiou : *La joie aux pieds nus;* Edit. Publiroc, Marseille. » »

Marie de Sormiou : *Les louanges aux créatures;* Edit. Publiroc, Marseille. » »

Politique

Henri Barbusse : *Staline;* Flammarion. 5 »

Emmanuel Malynski, Léon de Poncins : *La guerre occulte. Juifs et Francs-Maçons à la conquête du monde;* Beauchesne. » »

Yves Simon : *La campagne d'Ethiopie et la pensée politique française;* S.I.L.I.C., Lille. 10 »

Léon Trotsky : *Défense du terrorisme;* Nouvelle Revue critique. » »

Questions militaires et maritimes

Colonel breveté Jean Charbonneau : *Sur les traces du pacha de Tombouctou. La pacification du Sud-Marocain et du Sahara occidental*. Illust. de Théophile Jean Delaye. Préface de M. le général Gouraud; Lavauzelle. » »

Claude Farrère : *Navires*. Avec 127 illust. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5,50

Colonel breveté Vermeil de Conchard : *Le Maréchal Brune*, études historiques d'après des documents anciens, nouveaux et inédits; Figuière. 12 »

Questions religieuses

Chanoine Coubé : *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et les crises du temps présent;* Flammarion. 12 »

Roman

Claude Aveline : *Le Prisonnier;* Emile Paul. 15 »

Ventura Garcia Calderon : *Le sang plus vite*, nouvelles; Gallimard. 15 »

Jacqueline Claude : *Rythmes;* S.I.L.I.C., 41, rue de Metz, Lille. 12 »

Marquis de Foudras : *Madame Hallali*. Illustré de 8 pl. h. t.; Edit. Jean Crès. 15 »

Léon Frapié : *La reine de cœur;* Flammarion. 12 »

Roland de Marès : *La Maison du chanoine;* Mercure de France. 12 »

E. Phillips Oppenheim : *Le nouveau duc*, traduit de l'anglais par Maurice Rémon; Hachette. 12 »

Charles de Richter : *Le cauchemar de la corde*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Charles de Richter : *L'empreinte hantée*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Charles de Richter : *La machine à tuer*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Louis de Robert : *Trop belle;* Flammarion. 12 »

Grek Von Urbanitzky : *Mara*, traduit de l'allemand par Andhrée Vaillant; Gallimard. 15 »

Sciences

Georges Bouligand : *Les définitions modernes de la dimension;* Hermann. 12 »

Rudolf Carnap : *Le problème de la logique de la science. Science formelle et science du réel*, traduit de l'allemand par le général Vouillemin; Hermann. 8 »

Claude Chevalley : *L'arithmétique dans ses algèbres de matrices;* Hermann. 10 »

J. Delevsky : *Prévision historique dans la nature;* Hermann. 12 »

M. René Dugas : *La méthode dans la mécanique des quanta. (Axiomatique, déterminisme et représentation)*; Hermann. 12 »

J. Favard : *Les théorèmes de la moyenne pour les polynomes;* Hermann. 15 »

Jean Fiolle : *Scientisme et Science;* Mercure de France. 12 »

Pierre Gavaudan et Yu Chih-Chen: *Controsomes et extrusions chromatiques chez les angiospermes;* Hermann. 15 »

Lucien Godeaux : *Les involutions cycliques appartenant à une surface algébrique;* Hermann. 12 »

Paul Laberenne : *L'origine des mondes;* Edit. sociales internationales. 12 »

Georges Lakhovsky : *La nature et ses merveilles*. T.S.F. Autosuggestion. Homéopathie. Magnétisme animal. Radiesthésie; Hachette. 15 »

S. Mandelbrojt : *Séries lacunaires;* Hermann. 12 »

H.-J. Maresquelle : *Problème du déterminisme génétique du sexe chez les plantes;* Hermann. 12 »

A. C. Mukherji : *Etude statistique de la fécondité matrimoniale;* Hermann. 16 »

Otto Neurath : *Le développement du cercle de Vienne et l'avenir de l'empirisme logique*, traduit de l'allemand par le général

Vouillemin; Hermann. 10 »
Julien Pacotte : *La Logique et l'empirisme intégral;* Hermann. 12 »
André Roche : *La plasticité des protéides et la spécificité de leurs caractères;* Hermann. 12 »
Marcel Roland : *Vie et mort des insectes. (Les bois, les champs et les jardins)*; Mercure de France. 12 »
Moritz Schlick : *Sur le fondement de la connaissance*, traduction du général Vouillemin; Hermann. 10 »
René Souèges : *La segmentation. I: fascicule 1: Les fondements; II : Les phénomènes internes;* Hermann. 18 »
René Souèges : *La segmentation. 2e fascicule : III : Les phénomènes externes; IV : Les blastomères;* Hermann. 16 »
Général Vouillemin : *La logique de la science et l'Ecole de Vienne;* Hermann. 10 »

Théâtre

Edmond Niox-Chateau : *Hélène et Sylvius;* Libr. théâtrale. 12 »

Varia

Divers : *Grammaire Larousse du XXe siècle;* Larousse. 22 »
Nomenclature des Journaux et Revues en langue française du monde entier, 1936-1937; Argus de la Presse. » »

MERCURE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le quatrième centenaire du lycée de Tournon. — Louise Colet d'après l'état civil. — Le cas Béranger. — A la Bibliothèque nationale. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix Strassburger, d'une valeur de 1.000 dollars et qui est destiné à récompenser la publication susceptible de servir au mieux l'amitié franco-américaine, a été attribué, pour la huitième fois, le 6 mai. Il a été décerné à Mme Harlette Fernand Gregh pour son ouvrage *Vertiges de New-York.*

Le prix de l' « Aide aux femmes de professions libérales » a été décerné à Mme Hélène Rouvier pour son roman *Brimbelle.*

Le prix des Vikings, d'une valeur de 10.000 francs, a été décerné à M. Mallart de La Varende pour son livre *Pays d'Ouches*, et le prix Albert Londres à M. Jean Botrot pour l'ensemble de ses reportages.

La Maison de Poésie, fondation Emile Blémont, a décerné ses prix annuels, savoir : le prix Petitdidier (15.000 francs) à M. Léon Bocquet pour ses recueils poétiques; le prix Emile Blémont à M. Alexandre Guinle pour son recueil *Visage de la France;* le prix Paul Verlaine à M. Nicolas Bauduin pour les *Dieux-Cygnes;* le prix Edgar Poe à Mme Jacqueline Francœur, une Canadienne, pour son livre *Aux sources claires.* Ces trois derniers prix sont chacun de 5.000 francs.

§

Le quatrième centenaire du lycée de Tournon. — Le 1er juin courant, le Lycée de Tournon célèbre le quatrième cente-

naire de sa fondation. De telles cérémonies méritent la sympathie de tous ceux qui attachent du prix aux fêtes de l'esprit. Elles sont respectables en tout temps, mais combien plus encore aux heures tourmentées où l'homme cherche dans son passé des raisons de ne pas désespérer de son destin.

A l'occasion de ce centenaire, l'Union des Associations d'anciens élèves des lycées et collèges, présidée par M. Paul Labbé, tiendra ses assises dans cette charmante petite ville de l'Ardèche, dans le lycée lui-même, pour attester en quelque manière la vénération que mérite cette maison.

Quelques lycées ou collèges de province, deux ou trois, revendiquent l'honneur d'avoir vu le jour avant le lycée de Tournon. Tournon peut leur concéder cet avantage, d'ailleurs incertain. Ce qu'aucun autre établissement ne peut lui disputer, c'est la durée ininterrompue d'une aussi longue existence.

Depuis 1536, date de sa fondation, le collège de Tournon, devenu peu après, et en outre, Université de Philosophie et Sept Arts libéraux, puis de nouveau simple collège, et enfin lycée, a connu toutes les vicissitudes, traversé tous les orages de l'histoire sans que sa vie fût suspendue *un seul jour*.

C'est de cette pérennité indiscutée, autant que de son ancienneté respectable et de la qualité éminente de son fondateur, que ses anciens élèves, ses maîtres, comme tous les Tournonnais, sont fiers à juste titre. *Semper virescit*, est-il gravé sur la fort belle médaille commémorative de ce quatrième centenaire, due à l'artiste délicat qu'est P. M. Dammann. Fière devise, mais devise justifiée entre toutes.

C'est en effet en 1536, l'année même où, dans le château de Tournon, toujours majestueusement dressé sur les bords du Rhône, le Dauphin de France, frappé d'un mal mystérieux, mourait sous les yeux d'un de ses jeunes pages nommé Pierre de Ronsard, que le cardinal François de Tournon, « grand amy du roy François Ier », lieutenant-général du royaume, archevêque d'Embrun, de Bourges, plus tard archevêque et comte de Lyon, évêque d'Ostie et Velletri, doyen du Sacré-Collège, fondait et dotait richement le collège de Tournon-en-Vivarais, pour être au cœur de son pays natal un rempart contre « l'hérésie » naissante.

Cette même année, Calvin donnait la première rédaction de son *Institution chrétienne*, et faisait son premier séjour à Genève; le pays de Vaud adoptait la Réforme; Rabelais fréquentait, à Ferrare, la cour de Renée de France où le goût des sciences fixait les esprits les plus hardis... Et la farouche orthodoxie du Cardinal n'avait pas que ces raisons de s'inquiéter.

Il pensait bien, en fondant son collège, sauvegarder ses compatriotes contre toute contamination. Mais on ne fait pas à l'esprit de recherche, pas plus qu'à l'esprit tout court, sa part. Les humanistes rassemblés à Tournon pour y enseigner. sous le signe de la foi, les « lettres latines, grecques et hébraïques », hommes de grand savoir et de grand renom, y attiraient, de tous les points de la France et même de l'Europe, une foule d'étudiants. Et ce soi-disant rempart de l'orthodoxie ne tenait pas longtemps contre les assauts de l'humanisme.

Inquiet à juste titre, le Cardinal confiait, en 1560, la direction de son collège aux maîtres d'une Société nouvelle, puissante aussitôt que née et qu'avait fondée, quelques années plus tôt, un homme des plus étonnants qui furent jamais, Ignace de Loyola. Le premier régent principal, l'honnête et débonnaire grammairien Jehan Pellisson, auteur d'un rudiment alors fort en vogue, impuissant à contraindre toute cette effervescence intellectuelle, passait la main aux Jésuites, le 6 janvier de cette même année.

La prospérité de l'établissement était alors inouïe. Plus de 2.000 étudiants animaient la petite ville, qui ne comptait guère à cette époque que huit cents feux. Les plus grandes familles recherchaient les leçons de l'illustre collège, le climat heureux de cette riante et riche contrée qu'anime la vie du grand fleuve. Un Honoré d'Urfé. le futur auteur de *l'Astrée,* y précédait de quelques années un J.-Fr. de Gondi, le futur archevêque de Paris. Des imprimeries s'installaient à l'ombre de cette grande maison et y prospéraient, faisant rayonner son renom dans toute la France et plus loin encore. Tournon était bien alors une manière de capitale intellectuelle.

Les Jésuites régnaient sur ce beau domaine jusqu'à leur expulsion de France (1763). Administré pendant une quinzaine d'années par un *Bureau Provisoire,* le Collège passait ensuite sous la direction des Pères de l'Oratoire. La faveur que ces éducateurs surent mériter par leur libéralisme, la nouveauté plus humaine de leur enseignement, leur sens de l'opportunité, leur permirent de traverser heureusement la dure période révolutionnaire. Sans doute durent-ils figurer en bonne place à la Fête de la Fédération et, sacrifice plus grand encore, jurer publiquement à la grand'messe de l'église paroissiale, le 6 janvier 1791, le serment de fidélité à la Constitution civile du clergé. C'est à de telles concessions, plus nobles peut-être et plus méritoires, au regard des intérêts dont ils avaient la charge, qu'une stérile abstention ou une facile retraite, que le destin de leur beau collège devait de ne pas être interrompu. Ils en gardaient, en effet, la direction jusqu'au 16 août 1820, époque

à laquelle il était érigé en *Collège Royal* et rattaché à l'Académie de Nîmes.

Devenu lycée en 1848, Tournon continue son existence, modeste aujourd'hui sans doute, mais ni moins assurée ni moins noble que celle d'aucun autre lycée. *Semper virescit...*

Le palmarès de ses anciens maîtres, où brille le nom de Mallarmé, égale celui de ses anciens élèves. Ils figurent les uns et les autres au *Livre d'Or* qu'à l'occasion de ce quatrième centenaire fait éditer l'intelligent et actif administrateur auquel est confiée actuellement la direction de ce lycée, M. le Proviseur Raoul Thauziès. Etabli avec le plus grand souci d'art par les « Editions du Pigeonnier » à Saint-Félicien-en-Vivarais, richement illustré, ce livre sera digne de la maison dont il fait revivre les fastes et digne aussi de ses anciens élèves. La contribution des plus notables d'entre eux, pour le passé comme pour le présent, formera d'ailleurs la partie essentielle et, sans aucun doute, la plus intéressante de l'ouvrage.

En même temps que ce *Livre d'Or*, les « Editions du Pigeonnier » publieront un *Tournon* de Gabriel Faure, inspiré de ce même centenaire. Le délicat et vibrant auteur des *Pèlerinages passionnés* et des *Paysages littéraires*, ancien élève lui-même de ce lycée de Tournon, ne pouvait manquer de s'associer par le meilleur de son talent à une commémoration dont il est d'ailleurs le plus ardent animateur. Ce geste de gratitude honore l'homme autant que l'écrivain.

Telle est la maison qui va voir se grouper autour d'elle, en ce début de juin 1936, non pas seulement les personnalités les plus qualifiées de l'Université, ce qui est bien, mais, ce qui est mieux, une foule d'hommes au cœur reconnaissant, dont un grand nombre honorent à leur tour le lycée qui les forma. Ceux-ci ne seront appelés à ce centenaire par aucun devoir officiel. Ils y seront attirés par l'appel de leur lointaine enfance, par le souvenir d'un maître aimé, d'un camarade disparu, par l'écho d'une grande joie ou d'un grand chagrin, par tout ce qui recrée sans fin le cher fantôme de notre jeunesse. — H. S.

§

Louise Colet d'après l'état civil. — Une grande incertitude régnait jusqu'ici sur l'année de la naissance et du mariage de Louise Colet, nul de ceux qui se sont occupés de l'amie de Flaubert n'ayant eu la prudence, élémentaire pourtant, de recourir aux sources, c'est-à-dire aux registres de l'état civil d'Aix où elle est née et de Mouriès où elle s'est mariée. Les documents inédits que nous publions aujourd'hui fixent définitivement ces deux points d'histoire littéraire.

I

L'an mil huit cent dix et le dix septième jour du mois de septembre à onze heures du matin, par devant nous, maire, officier public de l'état civil de cette ville d'Aix est comparu M. Antoine Révoil, directeur des postes, âgé de quarante ans (1), demeurant Isle 106, n° 22 (2), lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin né le quinze du courant à huit heures du soir, de lui déclarant et de dame Henriette Le Blanc (3) son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner le prénom de *Louise*. Les dites déclaration et présentation ont été faites en présence de M. Louis Joseph Berage, propriétaire, âgé de quarante six ans, demeurant Isle 99, n° 11 et Pierre-Étienne Philip, employé aux Postes, âgé de quarante neuf ans demeurant Isle 17, n° 11, et ont le père déclarant et les témoins signé avec nous le présent acte, après que lecture leur en a été faite.

ANTOINE REVOIL, BERAGE, PHILIP, FORTIS.

II

L'an mil huit cent trente quatre le cinq décembre à neuf heures du soir, par-devant nous Pierre Boussot, Maire, officier de l'état civil de la commune de Mouriès, canton de St-Remy, département des Bouches-du-Rhône, sont comparus dans notre maison commune, pour contracter mariage, d'une part M. Hippolyte Raimond Colet, professeur de composition au Conservatoire de musique de Paris, Premier Second grand prix de Rome, âgé de vingt-six ans, étant né à Uzès le cinq décembre mil huit cent huit ainsi qu'il conste (*sic*) par l'expédition de son acte de naissance jointe (*resic*) au présent, fils majeur de M. Félix Colet, médecin vétérinaire et de Madame Suzanne Coulet, époux, agissant ici avec le consentement exprès des dits père et mère à ce présents, demeurant et domicilié ainsi que ses parents en la ville de Nismes.

Et d'autre part Mad[elle] Louise Revoil, propriétaire, âgée de vingt quatre ans révolus, étant née à Aix le quinze août mil huit cent dix, fille majeure de feu M. Fleuri Antoine Revoil, en son vivant Directeur de la poste aux Lettres d'Aix où il est décédé le onze juin mil huit cent vingt six, et de défunte Madame Anne Henriette Leblanc, décédée à Mouriès le premier avril de cette année; la naissance de Mad[elle] Revoil et le décès de M[r] son père sont constatés par les expéditions des actes qui demeurent annexés au présent; le décès de Mad[me] sa mère est constaté par l'acte déposé dans nos registres à l'instant vérifié. Elle n'a d'ailleurs aucun ascendant soit dans la Ligne paternelle soit dans la Ligne maternelle, et est domiciliée en cette commune de Mouriès.

Lesquels comparans nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux, et dont les publications ont été faites devant les principales portes d'entrée des Maisons communes de Nismes et de Mouriès les Dimanche vingt trois et trente novembre dernier à l'heure de midi.

(1) Je dois à l'obligeance de Mlle Picornot, conservateur adjoint à la Bibliothèque de la Ville de Lyon, la recherche et la communication de l'acte de baptême du père de Mme Colet: « Le trente un mai [1770] j'ai baptisé Antoine Fleuri, né le vingt sept du dit mois, fils de sieur André Revoil, marchand pelletier et de D[lle] Fleurie Goillon, dite la tour, son épouse, parrain sieur Antoine Henri, m[d] sur le Rhônes (*sic*), marraine D[lle] Fleurie Bonjour, veuve de Joseph Goillon, dit la tour, m[d] épicier de cette ville, qui ont signé avec le père (signature et à la suite : Roux vicaire) [*Registres paroissiaux Paroisse St-Nizier, année* 1770, n° 117, f° 138]. Antoine Fleuri Revoil est mort à Aix le 11 juin 1826.

(2) Soit au n° 18, de la rue de l'Opéra, à Aix.

(3) Anne Henriette Le Blanc, fille de Jean Baptiste Benoit Le Blanc et de Marguerite Rousseau, née à Avignon en 1771, décédée au château de Servane, terroir de Mouriès, lieu de son domicile le 1[er] avril 1834, à 4 h. du matin.

Aucune opposition au dit mariage n'ayant été signifiée soit à l'officier de l'état-civil de Nismes, soit à nous même, faisant droit à la requisition des parties, après avoir donné lecture des pièces dessus mentionnées et du chapitre VI Titre V du code civil, concernant les droits et les devoirs respectifs des époux, nous avons demandé aux futurs conjoints s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme, chacun d'eux ayant répondu séparément de la manière la plus affirmative, nous avons prononcé au nom de la loi que M. Hippolyte Raimond Colet et Mad^elle^ Louise Revoil sont unis en mariage.

De quoi nous avons donné acte dont nous avons donné lecture aux parties contractantes en présence de Messieurs André Thévenot, Directeur de la Poste aux Lettres de St-Remy, y domicilié, âgé de trente trois ans, Honoré Eugène Laville, notaire, âgé de trente un ans, Jean Baptiste Auguste Bonnet, officier de santé, âgé de soixante huit ans, et Honoré Louis Dominique Périé, instituteur, âgé de trente deux ans, domiciliés tous les trois à Mouriès, lesquels ont signé avec les parties contractantes, les parents de Mr Colet et nous après lecture faite.

Hippolyte Colet ....*Louise Révoil*
Colet *Coulet* .... *A Thévenot*
Ch. Colet *Bonnet aîné* *Laville*
Périé *C. Boussot, maire* (4).

La bénédiction nuptiale, avec les prières et cérémonies prescrites, fut donnée aux nouveaux conjoints, en l'église Saint-Jacques, de Mouriès, par le prêtre recteur Tisserant, en présence des dits sieurs Thévenot et C. Boussot, le 6 décembre 1834. — AURIANT.

§

Le cas Béranger. — Si l'*Histoire contemporaine* citée dernièrement par L. M. dans le *Mercure* (1er mai 1936, p. 665) avait été seule à célébrer Béranger comme un grand poète, on ne serait que peu troublé. Mais faut-il rappeler que Goethe, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, et bien d'autres contemporains illustres éprouvèrent le même enthousiasme et admirèrent en l'auteur du *Vieux Sergent* un poète de la lignée des plus grands?

Le sceptique Stendhal lui-même n'écrivait-il pas, à la date du 18 avril 1825 (cf. *Courrier anglais* publié par Henri Martineau, tome V, p. 40 et 49) :

> Les *Nouvelles Chansons* de M. de Béranger (bien que la peur de la prison ait détourné l'auteur de publier les meilleures qu'il ait écrites) peuvent soutenir la comparaison avec les œuvres du plus grand poète que la France ait jamais connu. Je veux dire Jean de la Fontaine...
>
> Béranger est le premier des poètes français vivants, celui dont les œuvres ont le plus de chance de voir le XXe siècle...

Si l'on ajoute que la France entière saluait en Béranger son « poète national » — le peuple et l'élite pour une fois d'accord — il faut bien considérer le « cas Béranger » comme un phénomène littéraire assez exceptionnel et qui demanderait une longue enquête rétrospective. — L. DX.

(4) Registres de la mairie de Mouriès : mariages de 1833 à 1842.

§

A la Bibliothèque nationale. — J'en suis un lecteur certainement moins assidu que M. S.-A., et je n'ai malheureusement pas, comme lui, l'espoir, à chaque changement de siècle, de consulter la refonte en une seule série des deux catalogues parus à raison d'un tous les cinquante ans. N'importe, l'idée est bonne. En 1892, un conservateur des Hypothèques, M. Emile Asse, cherchant la vérité dans la simplicité, avait émis l'idée qu'il soit créé tous les trente ans un nouveau répertoire des propriétaires fonciers. Ainsi chaque recherche, limitée le plus souvent sur la série en usage et sur la précédente, aurait évité les recherches que l'on effectue encore dans cette administration en remontant à l'an VII, sur des registres qui crient miséricorde. Trente ans, c'était déjà beau pour le patrimoine foncier; M. S.-A. juge que le patrimoine intellectuel se renouvelle moins souvent et je crois qu'il a raison.

Pour la commodité des « vieux messieurs », on devrait bien refouler vers les bibliothèques de quartier les *potaches* qui viennent à la B. N. faire leurs versions ou leurs équations. Les petites filles aussi; ces jeunesses de plus en plus blondes mettent une note fleurie dans la salle, mais troublent les « vieux messieurs ».

Quant à la controverse d'ordre intime que soulève M. S.-A., on peut différer d'avis. S'il est des locaux où les « vieux messieurs » aiment s'asseoir et fumer un bout de cigare, ces locaux *à l'anglaise* sont d'un entretien plus délicat que les locaux *à la turque*. Et Dieu sait si parfois la B. N. laisse à désirer sur ce point! M. S.-A. connaît ces affiches, menaçant de la fermeture définitive des dites annexes! Faut-il encore accuser les *potaches?* Et sont-ils aussi responsables des spirituels *graffitti?* Enfin il est des originaux qui, même « âgés ou impotents », n'aiment pas asseoir leur précieuse personne sur des sièges douteux, et qui doivent se livrer, dans les locaux *à l'anglaise*, à des exercices bien plus incommodes que dans les locaux *à la turque... et sub judice lis est.* — L. T.

§

Le Sottisier universel.

En somme, lorsqu'on y pense, dans *Résurrection*, tout le drame vient de la peur du monde qu'avaient Vronsky et Anna. — D. H. LAWRENCE : « Paradoxes sur le Roman », *Revue hebdomadaire*, 2 mai.

Urbis, c'est Rome et Rome c'est Mussolini. — *L'Europe nouvelle*, 18 avril.

Ainsi apparaît aux yeux les plus prévenus l'efficacité de notre vieille C. G. V.; comme la jument de Roland, elle a au moins un mérite, c'est celui d'exister. — La C. G. V., organe de la Confédération Générale des Vignerons, 27 avril 1936, n° 582 (Rapport au syndicat de Béziers-Saint-Pons.)

La sauce aux crevettes. — ...Rien de plus simple : faites un roux bien blanc. — *L'Intransigeant*, 24 avril.

Mon père était, en effet, tombé du sixième étage et en avait eu des contusions. — *Le Journal*, 29 avril.

Pascal avait, à sept ans, reconstruit toute la géométrie. — *La Volonté*, 18 mai 1933.

Personne n'avait parlé. Si pourtant, le mort. Poli, agonisant, avait dénoncé à ceux qui entouraient son chevet le « capitaine » comme étant son meurtrier. Mais depuis il a rétracté ses accusations posthumes. — *L'Intransigeant*, 24 avril.

Les quatre demoiselles d'honneur habillées de blanc, rayonnent de blondeur. Fraîches et jolies, saines et bien faites, elles sont des modèles de cette race de femmes qui, pratiquant dès l'enfance la gymnastique et le sport, savent nouer la voile de bonne heure, être d'incomparables skieuses mais qui, hélas! trop souvent, sont des mères stériles. — *Paris-Soir*, « Monsieur et madame Untel d'Europe », 19 mars.

De Cologne à la frontière française, il y a environ 400 kilomètres. — *La Volonté*, 17 mars.

Choura était une bête assez sournoise, qui avait déjà blessé son dompteur, dont tout le monde se méfiait. — *L'Intransigeant*, 2 mai.

On me dit que Mlle Marziano a été tout à fait remarquable dans une scène de l'*Avare*, où elle figurait Bélise. Un incident auquel, pour finir cet article, je ferai allusion, m'a empêché de l'entendre dans la comédie de Milière. — *La Volonté*, 8 juillet 1933.

On tente de camoufler en accident le lache assassinat de Marseille; mais l'autopsie démontre que la victime a été tuée d'un coup de feu tiré par les communistes. (Titre d'article.) — *L'Ami du Peuple*, 28 avril.

COQUILLES.

Louis VI, dit le *Gros*, roi de France, fils aîné de Philippe Ier, à qui il succéda, et de Berthe de Hollande, né en 1081, mort à Paris en 1137. Associé à la couronne à l'âge de dix-neuf ans, il succéda à son père en 1198. — *Nouveau Larousse illustré*, t. V, p. 761.

Normandie reprendra son service le 6 mai; quinze cents ouvriers travaillent à apporter au gênant des mers les améliorations que l'expérience a suggérées. — *Le Temps*, 28 avril.

§

Publications du « Mercure de France ».

La Maison du Chanoine, roman, par Roland de Marès. Un volume in-16, double-couronne, 12 francs.

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.